CODEX

TOME 1

[Fragments]

GILLES D. BLANCHARD

Licence Creative Commons CC BY-NC-ND

 Note de sécurité : Faites attention aux QR Codes. Ne scannez jamais un QR code affiché dans l’espace public sans en vérifier la source — ils peuvent rediriger vers des sites malveillants ou déclencher des téléchargements non désirés.

Préface

Ce livre est né d'un ensemble de fragments transmis dans des circonstances particulières. Une simple clé USB, remise dans une enveloppe en papier kraft. Elle portait en elle une multitude de fragments. Un agencement intermédiaire s'en est dégagé : une suite de textes, de visions, de séquences cohérentes. Souvent altérées par des glitchs inhabituels, ils portaient une origine incertaine.
Je n'ai pas produit ces fragments. Une amie physicienne, experte dans un laboratoire de technologies avancées, me les a confiés sans autre explication. Elle avait ce regard troublé que l'on adresse à quelqu'un dont on espère qu'il saura que faire. Je ne sais toujours pas pourquoi elle me les a remis, savait-elle seulement ce qu'elle contenait ? Quelle en était la portée ? Elle a seulement dit que cela ne pouvait pas rester là, en sommeil, que cela devait être transmis.
Pendant un temps, je n'ai rien fait. J'avais presque oublié ces fichiers. Puis j'ai commencé à les lire, attentivement. En lisant, quelque chose d'étrange est apparu. Ce n'était pas un plan classique, ces textes avaient une manière « vivante »de s'enchaîner. Chaque morceau portait une question, un choix. Une mémoire encore active imprégnait chaque partie. Quelqu'un devait décider.
Je ne peux pas affirmer l'origine : construction imaginaire, émergence technologique, rêve, incident quantique, reflet d'un monde parallèle. Peut-être tout cela à la fois. Je sais seulement que ces fragments, une fois réunis, dessinent une forme. Ils racontent une organisation possible, une traversée, une mémoire venue d'ailleurs, avec une lucidité qui pourrait aussi s'appliquer au nôtre.
J'ai cherché, sans trahir, à proposer un texte dans lequel l'immersion reste possible, malgré la diversité des fragments, altérés ou incomplets. À chacun de choisir ce qu'il y reconnaît : exercice de composition ou témoignage venu d'ailleurs. Ce qui importe, ce n'est pas d'y croire, mais d'écouter. Et peut-être, au fil des pages, de reconnaître quelque chose que l'on ne savait pas avoir déjà perçu.
Si tel est le cas, alors ce travail aura servi à quelque chose.

PS : Le parcours qui suit est jalonné d'immersions et de réflexions. Certains passages te laisseront traverser le vécu des personnages, d'autres te feront prendre du recul. C'est voulu. Ce texte est maintenant le tien ; tu peux le construire à ta manière. Cette promenade est la tienne. Elle préfigure un parcours intérieur, un voyage que tu n'avais pas imaginé. Sois attentif.

D.M.

Fragment – Leroy – Opération Datacenter

La ligne rouge – 2029-10

03:12

Dans la fourgonnette, le moteur hoquette, renâcle. Diesel douteux — marché noir ou synthèse bas de gamme. Ça sent le chaud et le plastique.

Dehors, la nuit sans lune a remplacé les réverbères.

Laure conduit. Cheveux tirés en arrière, tenus par un élastique. Sweat et pantalon de jogging sombres.

Au fond, Olivier reste dans l'ombre. Il scrolle sur son smartphone.

Yanis se penche vers lui et murmure quelque chose. Je n'entends pas. Olivier éteint le smartphone et le glisse immédiatement dans une pochette matelassée.

Léo est en face de moi. Il sort son chargeur, le remboîte, le ressort, le remboîte encore. Il se concentre, ce n'est pas une posture. Il lève les yeux.

— Tu es sûr que tu ne veux pas venir voir ça de plus près, Leroy ? Là, c'est l'histoire qui va s'écrire sous tes yeux.

Je garde le dos contre la portière. Le froid traverse la tôle.

— Je t'ai répondu. Un bon papier qui raconte l'histoire telle qu'elle est. Ça, oui.

Je désigne du menton le caisson noir sanglé à ses pieds.

— Mais ça, non. C'est une ligne rouge, la mienne en tout cas.

Il se redresse d'un coup, comme si je venais de l'insulter.

— Tes papiers, tout le monde s'en fout. Un plateau, ça tient vingt minutes. Ils invitent deux "contradicteurs", ils font semblant de se tacler, et demain, c'est oublié.

Il me jauge, comme s'il me découvrait. Je connais les militaires, ou les activistes, vraiment pro, ça se tait. Léo déroge à ça, il est stressé, ce n'est pas bon. Il continue.

— Là, au moins, on renverse la table, ça laisse une trace. Quelque chose qu'ils ne contrôleront pas au montage. Je lui renvoie un regard neutre. Je connais la fin du film. Je l'ai déjà vue. Le mot "trace", chez lui, veut dire autre chose : un choc. Un flash. Une sirène. Un truc assez gros pour qu'on ne parle que de ça — et donc qu'on oublie tout le reste.

Je le regarde vraiment. Il est tendu à l'extrême.

— Léo. On en a déjà parlé. Tu m'as déjà coupé. Tu m'as déjà dit "tu ne comprends pas".

Il ne bouge pas, mais ses yeux se durcissent.

— Comprendre quoi ?

— Que l'attention que tu cherches, c'est celle qu'ils savent fabriquer mieux que toi. Tu leur offres une opportunité. Et derrière, ils déroulent le reste : état d'urgence, descentes, listes, perquisitions.

Depuis l'avant, la voix de Laure tombe, sèche, sans se retourner :

— Deux minutes. Rond-point après le pont. On bascule sur la zone.

Au fond, Olivier lâche, sans lever les yeux :

— On garde ça pour après, là.

Yanis ajoute, agacé :
— C’est pas le moment de faire de la philo.
Léo ne quitte pas mon regard.
— Tu vois ? Même eux savent. C’est maintenant.
Un silence. La fourgonnette avale une bosse. Les regards se tournent vers le caisson.
Je baisse d’un cran, pour ne pas alimenter le débat.
— Je ne te parle pas d’un papier. Je te parle d’une sortie. D’une manière de démolir leur récit, radicalement, c’est pourtant clair.
Il esquisse un sourire, presque poli, ironique.
— Un article de plus. Une pétition. Une marche avec des bougies ? C’est ça ?
Je sens la morsure de l’attaque : c’est la caricature qu’il s’est construite de moi.
— De toute façon, nous y sommes, ajouta Léo sur le ton de l’évidence.
J’avais tout tenté, jusqu’à la dernière minute. Mais la roue était lancée.
03:25
La fourgonnette ralentit. On est arrivés.
À travers le pare-brise, le bâtiment est là : un bloc sombre, sans fenêtres visibles, posé au milieu d’une zone d’activité morte. Un endroit fait pour ne pas être regardé. Une route propre, des graviers ratissés, des caméras qui ne clignotent pas.
L’équipe bouge. Sans phrase inutile. Sans temps mort.
Olivier défait les sangles du caisson.
Léo sort un MSA-4 jailbreaké, fait défiler les commandes scriptées.
Il appuie.
À cinquante mètres, l’éclairage de l’allée principale vacille, puis s’éteint.
Il appuie encore : le voyant rouge de la porte de service passe au vert. Un “clac” sec. Le verrou magnétique lâche.
— C’est ouvert, murmure Léo. On y va. Tu viens ?
— Je reste ici. Radio ouverte. Faites vite.
Ils descendent. Le caisson est posé sur un diable. Quatre silhouettes filent vers la porte de service. L’une pousse le diable. Elles disparaissent dans le sas. La porte se referme.
Je suis seul.
03:32
Je surveille l’obscurité. La porte. Immobile. Tendu comme un paparazzi sous caféine.
Même les insectes semblent avoir coupé le son.
Mon terminal vibre contre mon poignet.
Joaquim.
< TEXTE : Mouvement secteur nord. SUV noir. Feux éteints. Approche rapide. >
Je contrôle. Respiration lente. J’ai vu pire.
Le véhicule approche. Feux éteints. Secteur nord. Pas par hasard.
Ce n’est pas un contrôle de badge.
J’attrape la radio.
— Léo. Léo, répondez. On a un véhicule en approche. Sortez. Maintenant.
Rien. Un souffle. Puis du grésillement.

Je réessaie.
— Équipe Alpha, répondez. C'est compromis. Sortez.
Le grésillement monte, comme si quelqu'un appuyait doucement sur un bouton "brouillage" à l'autre bout du monde. Pas de réponse.
Ils ont coupé la bulle. Ils ont mis le bâtiment sous cloche, plus de réseau. Léo est isolé.
Je fixe la porte de service. Puis l'endroit où le SUV va apparaître.
Pas de plan B. Évidemment.
Je jette la radio sur le siège passager et je sors.
Je dois aller les chercher.
Je n'ai pas le temps d'arriver à la porte.
Les phares du SUV explosent dans la nuit, plein axe. Ils blanchissent tout : les visages, les mains, le bitume.
Pas de sommation.
Les vitres teintées descendent. Des rafales claquent. Sec, court. Professionnel.
Le gars qui tenait le diable s'affaisse. Pas de cri. Il tombe comme si quelqu'un lui avait retiré la force d'un seul coup.
Le caisson bascule. Il glisse sur le flanc. Reste là.
— À couvert ! hurle Léo. À couvert !
Et Joaquim surgit.
Pas seul.
Une vieille berline arrive du chemin de terre et vient se jeter dans le flanc du SUV, volontairement.
Choc brutal. La berline fracasse le train avant du SUV. Inutilisable. Joaquim et un autre homme sortent, armes déjà hautes. Ils ne tirent pas pour "faire du bruit". Ils tirent pour ouvrir un passage.
Un type en tenue tactique, qui commençait à sortir du SUV, prend la rafale et retombe.
Là, je comprends ce qu'on vient de fabriquer.
— Leroy ! Embarque-les ! crie Joaquim, sans me regarder, en continuant à tirer pour les garder bas.
Je saisis Léo par le col, je le balance dans la fourgonnette.
Deux autres sautent à l'arrière, en panique.
Mais le quatrième… je le vois au sol. Vivant. Sonné.
Deux silhouettes en noir sont déjà sur lui. Elles le tirent vers le bâtiment. Pas vite : avec la certitude qu'elles ont le temps.
— On ne peut pas le laisser ! je crie.
— DÉGAGE !
Joaquim tourne la tête vers moi.
Il sait très bien ce que ça veut dire : on n'a pas la masse. On n'a pas le temps. On n'a pas le droit à une deuxième erreur.
Il recharge. Visage fermé. Il fait signe à son binôme de monter avec nous, puis il se remet face au SUV pour prendre le feu sur lui.
Je claque la portière. J'écrase l'accélérateur.

Dans le rétroviseur, je vois Joaquim reculer en tirant, seul, contre une équipe qui ne recule pas.
Puis le virage.
Le moteur qui hurle à en étouffer. Putain, qu'est-ce que je fous ici.
04:15 — Zone de repli
Le silence revient. Pas un silence tranquille. Un silence qui laisse la place à ce qu'on évite d'entendre : la respiration des autres, les petits sons du corps, les sanglots mal retenus.
Léo est assis par terre, sur le plancher, les mains qui tremblent.
— On a… on a laissé le caisson…
Je le fixe. Je sens la colère monter, brute.
— Tu parles encore de ton caisson ?
Je le chope par la veste et je le plaque contre la paroi.
— Il y a un mec mort sur le bitume. Un autre qu'ils ont embarqué. Et Joaquim… Joaquim ne répond plus.
Je le lâche. Je recule d'un pas pour ne pas le frapper.
— Vous avez descendu un des leurs. Maintenant, ils vont appeler ça "terrorisme".
Ma voix grince.
— Et ils n'attendaient que ça.
Je sors prendre l'air.
Je regarde mon téléphone. Le signal de Joaquim est éteint.

Zone grise -2029-10

04:45
Je marche. L'adrénaline est retombée. Il ne reste que le froid. Un froid humide, vicieux, qui ne vient pas de la météo, mais du béton lui-même.
Dans les rues de la zone industrielle, il n'y a pas de police. Il n'y a personne. C'est pire. Si quelqu'un fait un malaise maintenant, si mon cœur lâchait après le stress, par exemple, je serais juste un sac de viande que les drones de nettoyage scanneront au petit matin. "Obstacle sur la voie publique".
Je check mon téléphone. 12% de batterie. Plus de réseau Uber. Plus de Noctilien. Ça fait déjà longtemps : il faudrait une bonne raison pour venir ou repartir d'ici. Je réalise une chose bête, évidente, que Léo et ses grands discours oubliaient toujours : on ne fait pas la révolution le ventre plein et les pieds au chaud. L'héroïsme, ce n'est pas pour ceux qui ont encore le chauffage chez eux. Je n'étais même pas en colère, ceux dont le sol se dérobe sous leurs pieds, se raccrochent souvent à des idéaux, même s'ils sont inatteignables. Eux veulent reprendre les rênes, moi, je pense gestion de l'énergie. Nous ne sommes plus dans le même monde.
Joaquim. Lui, il savait. Il avait ses rations, sa trousse de secours, son calme. Il n'était pas là pour l'image. Il était là pour durer.
J'ai soif. Je passe devant un distributeur automatique. Verrouillé. "Paiement biométrique indisponible —Maintenance réseau". Même acheter de l'eau demande une validation. Ça se verrouille, comme dit DM.

C’est ça, la réalité de l’effondrement. Ce n’est pas une n-ième série post-apocalyptique. C’est être seul à 4h du matin, avec une soif de chien, devant une machine en panne et qui refuse de te servir si tu ne lui communiques pas ton profil citoyen. Ce sera sans moi.
Je dois trouver un abri. Pas une planque de guerre. Juste un endroit où il y a des humains qui ne demandent pas un pass pour te laisser t’asseoir.
Je remonte mon col. Je ne marche plus pour fuir. Je marche pour trouver du chaud.

Fragment – Joaquim – Opération Datacenter

Entretien – 2029-10

Un néon d’une autre époque grésille au plafond.
Je suis assis sur une chaise en métal. Serflex aux poignets. Trop serrés. Ça brûle.
Goût de sang dans la bouche. Une douleur dans le côté quand je respire : côte, peut-être deux.
Je ne bouge pas. Économie.
La porte s’ouvre.
Un homme en costume gris. Propre. Tablette en main. Un civil de ministère.
Ex. Ça dit déjà ce qu’ils veulent : du contrôle.
Il lit la tablette. Un soupir lassé.
— Joaquim Valdès. Douze ans de service. BRI. Mention élogieuse sur le dossier de la crise de 2024.
Il lève les yeux. Il n’y a plus de mépris dans son regard, mais une curiosité clinique.
— Un opérateur de votre niveau qui finit par couvrir la fuite d’une bande de gamins anarchistes… Quel gâchis.
Je fixe le mur. Rythme cardiaque bas. Respiration ventrale. Je connais leurs techniques d’interrogatoire, c’est moi qui les enseignais aux nouvelles recrues.
— Vous savez que vos petits amis vont au casse-pipe, Valdès. Vous, vous connaissez la différence entre une cible et un objectif. Eux, non.
J’adopte une voix neutre.
— Et le gars de Léo ?
il lança avec un sourire de vendeur de voiture :
— J’allais y venir. Il va bien, il est dans une chambre confortable, nous prenons soin de lui. Nous ne sommes pas des monstres, monsieur Valdès. Mais revenons à nous.
Il pose la tablette.
— Vous avez fait la bascule. Vous pensez que le navire coule, alors vous avez changé de bord. C’est du pragmatisme, je respecte ça.
Il s’approche.
— Mais vous êtes passé du statut d’opérateur à celui de "Veilleur". C’est ça votre nouvelle carte ? L’observation ?
Je ne réponds pas.
L’homme se tourna vers le mur. L’entretien était terminé.

— Vous savez pourquoi on ne vous garde pas ? Parce qu'un ex-BRI en prison, ça devient un martyr ou un recruteur. Et on ne veut ni l'un ni l'autre.

Il fait signe au garde.
— On vous relâche pour qu'ils voient votre échec. Allez leur dire. Dites-leur que même avec un pro comme vous pour leur tenir la main, ils se font écraser.
Je baisse la tête. Ils veulent un messager. Ils ne savent pas. Ils auront une réponse. [FRAGMENT INCOMPLET]

Fragment – Promenade en mai

Le Hameau – 04-2030

Le chemin s'ouvrait dans un creux oublié, entre deux talus que les pluies avaient verdis au fil des années. Le temps, sans la main de l'homme, avait dessiné un passage net, tapissé de pierres plates, de mousse et de courtes herbes. Le sentier, légèrement bombé, longeait une haie touffue.

L'air était frais, humide comme au début du printemps. La brume s'accrochait aux troncs, aux herbes hautes, aux pierres posées comme des signes. On devinait que la température allait monter, mais sans empressement. Le soleil se disputait avec les nuages, sans vainqueur. En Bretagne, il est discret, loyal, toujours présent dans ses absences.

Il marchait au milieu, ses brodequins en cuir végétal bien lacés, le pas souple et attentif. Une volée de merles surgit de sous la haie. Leurs ailes battirent en désordre, et leurs cris claquèrent dans l'air, rauques et brefs. Puis, à nouveau, ce silence habité, subtil.

Sur la droite, une autre haie, taillée juste à hauteur d'épaule, dessinait la bordure d'un verger. Les arbres n'étaient pas encore en fleurs. Mais le promeneur savait qu'ils viendraient. On devinait leur fonction à leur agencement : lignes sobres, espacées, greffes nettes sur les troncs. Une intention de soin, sans ornement, s'en dégageait.

Les jeunes pousses montaient vers la lumière, prêtes pour leur cycle : croître, fleurir, se reposer.

Un peu plus loin, presque au bord du chemin, une serre à structure courbe diffusait une clarté trouble dans le jour qui se levait. Le plastique était propre, tendu, translucide.

À l'intérieur, une femme accroupie cueillait des feuilles, les rangeait dans un petit sac suspendu à une tige. Son regard croisa le sien à travers la paroi, puis elle reprit sa tâche.

Il reprit son chemin.

Sur la gauche, à l'angle d'un mur de pierres sèches, un ancien lavoir apparaissait. Trois piliers en bois fraîchement vernis soutenaient une charpente simple, couverte d'ardoises patinées. Au fond, une dalle lisse surplombait un bassin alimenté par un ruisseau discret. Le lieu avait été doucement ajusté, sans l'effacer. Une pompe silencieuse plongeait dans l'eau claire. Un petit boîtier discret régulait le flux.

L'ensemble fonctionnait avec mesure, sans ostentation. Le lieu vivait, fluide. Tranquille.

À côté, un petit bâtiment semi-enterré, couvert de végétation, offrait sa porte métallique mat au regard. Une condensation fine coulait le long du seuil. Aucun badge, aucune serrure. Aucune indication visible d'accès. Juste une charnière discrète,

entretenue. Derrière la porte, un souffle régulier mêlé à un léger bourdonnement suggérait la présence d'un système en fonctionnement.
Un peu à l'écart, près de la façade, un homme était assis sur un trépied de traite, ordinateur portable sur les genoux, doigts immobiles. Il s'arrêta, échangea quelques mots avec lui avant de reprendre sa marche, pensif, incertain d'avoir tout compris.
Plus loin, un hangar ouvert, recouvert de tôle ondulée, abritait une vieille 4L couverte de poussière ocre douce. Le pare-brise portait une trace circulaire, comme de la poussière mal balayée par un essuie-glace unique et défaillant. À côté, un tracteur daté. Ses pneus usés portaient encore de la terre séchée. Une pelle posée contre le mur. Des sacs de jute. Un banc bancal. Une radio sans pile. Des objets rangés là, disponibles.
Un peu plus haut, une éolienne verticale tournait lentement, pas plus haute qu'un arbre des environs. Son axe oscillait avec douceur, sans bruit, à peine visible au premier regard. Plus loin, au bord du bois, une autre se laissait deviner dans la lumière du matin. Aucun câble ne courait au sol : l'énergie devait circuler et se stocker localement.
Au détour de la route, un hameau se dévoilait : cinq ou six maisons, peut-être plus. Des murs de granit, des toits d'ardoises sombres, tirés bas sur les murs, avec une rigueur tranquille. Les volets, souvent peints en bleu délavé, ponctuaient les façades. Certains étaient ouverts, d'autres entrouverts. Une bouilloire se mit à siffler. Une fenêtre entrouverte laissait filer les notes d'un luth japonais, décalées dans l'air du matin. Une odeur d'herbe coupée flottait, mêlée à celle de la terre retournée. Un jardinet offrait ses fleurs simples : soucis, capucines, thym. À l'ombre d'un muret, une bassine retournée, deux sabots posés là. Une chaise en osier sec, près d'une porte, comme abandonnée aux intempéries.
Sur une façade, un symbole récemment peint à la main : deux lignes ondulées qui se croisent en X, les contours nets sur la pierre. Juste en dessous, une plante grimpante avait repris sa croissance. Elle s'agrippait aux pierres avec une détermination paisible.
Au fond du pré, derrière une clôture souple, un âne paissait lentement. Il leva la tête, observa le promeneur, puis retourna à son herbe. Tout au bout, à flanc de pente, une ferme plus ancienne, restaurée avec attention, somnolait sous un toit d'ardoises.
Des passages de lumière crue traversaient les trouées, accentuant le contraste sur le fond de nuages gris bleuté, mouvants et épais. On pouvait s'y arrêter. Un moment. Ou plus.

⌂ ***Le premier fragment contenait un monde advenu. Voici maintenant comment certains y sont parvenus. Ou peut-être pas encore. Les temporalités se mêlent dans les transmissions. Je n'ai pas réussi à tout ordonner. – D.M.***

Fragment – Luca —Une journée pourrie

Banlieue ouest —2028-05

Banlieue ouest, tour vitrée moyenne, troisième étage, bureau double, standard, une fenêtre donnant vue sur d'autres tours vitrées, moyennes, standard. Je travaillais sur l'architecture générale d'un système d'information un peu particulier, confidentiel, chiffré de bout en bout, environnements de leurre, données simulées, un travail de précision. Ce schéma défiait clairement toute tentative de pénétration non autorisée, même si je savais que rien dans ce monde ne permet de l'affirmer indéfiniment.
Il était tard, mais il restait toujours un détail à corriger, une tournure de phrase à rendre plus accessible. C'était un travail d'équipe. C'était aussi un appel à de nouvelles technologies. Toute une chaîne d'expertises étayait, en amont comme en aval, ce que nous étions en train d'achever. Je vérifiais, j'ajoutais la touche finale. Nous étions proches du livrable. Barnier avait la charge de l'avant-vente. Le dossier était solide, incontestable, parfaitement aligné avec l'appel d'offres. Sans réelle concurrence. J'étais confiant.
Confiant, jusqu'à l'appel du DG. Ses appels étaient rares, souvent des signaux d'alerte. Je pris ma respiration, décrochai. Sans surprise, j'étais convoqué au sixième étage**.** Une salle habituellement réservée aux réunions avec les clients. Bois clair, cuir synthétique. Ils étaient trois : le DG, le directeur du service Architecture Sécurité et Intégration, et Barnier. Barnier était debout. Le directeur prit la parole.
— Luca, nous avons un problème. Le client rejette le dossier. Il a dit textuellement : « C'est du vent », « Pas de projection claire, pas de preuve que la solution tiendra le choc dans trois ans. »Et j'en passe.
Je voulus ouvrir la bouche, mais le DG me coupa la parole.
— Barnier me dit que cela fait maintenant huit mois que votre équipe travaille sur ce dossier. Les frais engagés sont énormes, vous le savez.
Je regardai Barnier, brièvement, le temps d'apercevoir son regard s'échapper vers la fenêtre. Qu'est-ce que tu as foutu, mon bonhomme, me dis-je, davantage en colère qu'impressionné par la situation.
Le DG ajouta, comme pour donner le coup de grâce :
— Pour faire simple : nous avons perdu le budget.
La scène fut comme figée. Je n'avais pas de réponse, seulement un vide intérieur. Les huit mois de travail s'étaient effacés comme on efface un dossier d'un simple clic droit.
— C'est tout, Luca, merci.

Le directeur ne m'a pas regardé. Barnier dansait d'un pied sur l'autre.
Je rentrai chez moi, sans rien voir autour. En mode automatique. « C'est du vent. »Ça résonnait encore. Et c'était vrai, au fond. Je le savais depuis des mois. Le client aussi, sans doute.
Je m'arrêtai. Je sortis le smartphone. Lettre de démission, modèle en ligne. Remplie.
Je restai là, détaché**,** en apesanteur.
Une vibration. Lisa. « Je suis à Montparnasse. Peux-tu venir ? Café habituel. »

Fin de journée – Le lien

Lisa était à une table près du mur. Pas la nôtre, pourtant libre. Les jambes croisées, les yeux perdus dans l'agitation de la salle.
Je me suis assis en face — et non à côté, comme souvent. J'ai esquissé un sourire, un réflexe.
Un regard bref. Puis, elle a parlé. De sa journée. De contrats non renouvelés, d'un manager qu'elle soupçonnait toxique.
Moi, j'écoutais à moitié. Je répondais par des phrases banales, mécaniques. Mes pensées étaient ailleurs.
Elle l'a vu, je crois. Ses mains se crispèrent sur le verre, un silence s'étira, puis elle leva les yeux vers moi.
— Luca… Sa voix était plus basse, presque fragile. J'ai senti la tension. Elle a inspiré
— Je pense qu'on devrait arrêter de se voir.
Les mots sont restés en suspens, entre nous. J'étais sans réaction. J'ai voulu répondre, demander pourquoi, contester. Mais rien n'est sorti.
Il n'y avait rien à sauver dans cette phrase. Elle suffisait à tout dire.
Elle a détourné le regard. Son visage la trahissait à peine, il y avait une crispation, là, au coin des yeux. Ce tremblement minuscule, familier.
— Ce n'est pas toi, Luca. C'est moi. C'est ce qu'on dit, non ? Je crois que je n'arrive plus à faire semblant. Je suis désolée.
Elle a posé sa main sur la mienne. Juste un contact. Léger. Un geste pour apaiser, peut-être.
Elle s'est levée aussitôt. Son fauteuil a grincé. Et avant même que je puisse la retenir, elle m'avait tourné le dos. Son visage n'était plus visible. Mais je savais. Les larmes, peut-être. Le trop-plein.
Je l'ai regardée marcher jusqu'au comptoir. Le serveur lui a souri. Elle est revenue vers la table, sans me regarder. A pris son manteau. L'a enfilé maladroitement.
La porte s'est refermée derrière elle. Et moi, je suis resté là. Avec deux verres à peine touchés, un reste de parfum, et la phrase restée suspendue dans le vide.

Attribution du vide

J'ai fini par me décider à sortir moi aussi. La nuit s'était installée, humide, mais j'étais anesthésié. Les néons clignotaient sur les vitrines. Tout était trop bruyant, criard.
Je croisais des passants pressés, silhouettes floues autour de moi, sans vraiment les voir. À la terrasse du Select, un serveur débarrassait une assiette. Une femme croisait les bras sur une robe trop fine, tandis qu'un jeune couple riait aux éclats. J'étais vidé. Invisible. Ça faisait mal.
S'arrêter, c'était penser. Je continuais. Pour oublier ses yeux, ses mots, sa main sur la mienne, le mouvement de ses épaules quand elle s'était levée. En vain.
Alors, je regardais ailleurs : les néons bleus, les façades fatiguées, un pigeon titubant sur le trottoir, une affiche de théâtre déchirée… Tous ces détails inutiles venaient occuper mon regard.
Au croisement de la rue du Départ, une inscription à la peinture noire attira mon attention :
« Ce que tu laisseras ici ne te sera jamais attribué. »
Je lus sans comprendre, ou peut-être sans vouloir essayer. Cette phrase sonnait comme une promesse absurde, un peu comme dire : « Tu peux partir, sans être jugé. »
Sous le graffiti, un QR code avait été ajouté au pochoir, avec soin. Je l'ai observé, sans sortir mon téléphone.
Un couple est passé derrière moi, en riant. Ils sentaient le shampoing et la bière.
Je repris ma route.
Je crois avoir levé le col de mon manteau.
Je crois avoir mis les mains dans mes poches.

Librairie tardive

Luca poussa la porte d'une librairie qu'il connaissait bien. C'était un espace familier. Il avait besoin de se raccrocher à quelque chose de tangible, palpable. Retrouver son équilibre, une respiration.
Il connaissait les rayons. Sans recherche particulière, il détaillait des couvertures d'auteurs inconnus, comme s'il y cherchait l'intérêt du contenu.
C'est au rayon politique qu'un ouvrage attira son attention. Un cercle noir, barré de part en part, comme tracé à la peinture, ornait la jaquette. Le livre avait un titre inquiétant, provoquant, peut-être :

> **« La fin du K, le choix de la vie**
> Capitalisme, autoritarisme et limites planétaires : une lecture systémique. »

Un ouvrage d'un certain Darel Myssor. Il prit le livre.

« Darel Myssor
(Éditions Gramma, collection Seuils critiques)

Un système ne meurt pas. Il se verrouille… et ferme les portes derrière lui. Dans cet essai impitoyable, Darel Myssor dissèque le capitalisme mondial non comme un simple modèle économique, mais comme une structure matérielle – une machinerie d'extraction, de croissance et d'accélération.

Quand les tensions systémiques s'accentuent — raréfaction des ressources, dérèglements climatiques, fracture sociale, automatisation déshumanisante — le système ne fléchit pas. Il se durcit, enclenchant la boucle K/FA :

- Saturation du modèle (écologique, énergétique, social)
- Passage en mode défensif
- Verrouillage autoritaire des accès
- Préservation des derniers bastions

Mais ce verrouillage ne profite pas à tous. Il protège, nourrit et privilégie une fraction minoritaire : – Les grands investisseurs et dirigeants de multinationales – Les élites technocratiques et administratives – Les maîtres des plateformes numériques et des brevets stratégiques – Les corps sécuritaires et militaires chargés de maintenir l'ordre.

Pour le reste du monde, c'est l'heure de la mise à l'écart : rescapés d'une boucle qui tourne sans fin, contraints à choisir entre subir ou tenter l'impensable. Myssor ne propose ni doctrine, ni manifeste. Il expose la mécanique, puis pose cette question saisissante :
Et si sortir de la boucle n'était plus un acte politique… mais un impératif vital ? »

Le texte avait capté son attention — et c'était sans doute ce qui pouvait lui arriver de mieux ce soir-là. Il y avait là une idée, un angle de vue inhabituel, quelque chose qui avait du sens, à la réflexion.

Il resta là, entre deux rayons étroits, un livre dans les mains. La réalité était subtilement altérée, le lieu l'observait, autrement.

« La roue se fissure ».

Cette petite phrase, captée au hasard d'un chapitre, résonnait comme une signature. Il se souvint du motif visuel : un mur entre deux rues, un rond barré, noir sur blanc, aperçu plus d'une fois, toujours sans contexte.

Réévaluation des structures sociales, seuils critiques, boucles saturées, marge non idéologique. Ce n'étaient pas des concepts à comprendre, mais des forces qui, depuis des mois, semblaient déjà agir — par fatigue, par inconfort mental.

La phrase était maintenant entourée par le symbole, la démission de Lisa, la sienne, et celle du client sans doute aussi. Un processus mental était lancé.

Il quitta la librairie, le livre à la main. À peine dehors, il scanna le QR code. De retour chez lui, il posa le livre, retira ses chaussures, puis alluma son laptop. L'adresse était suffixée en. onion s'était synchronisée. Il cliqua.

Une fenêtre s'afficha, avec une bannière indiquant Codex, et au centre de la page :
« Reviens quand tu seras prêt. »

Il s'allongea sur le canapé. Perplexe. Il se sentait vidé. Ce n'était pas le bon soir pour les énigmes.

Le lien

Des lumières de phares et de réverbères animaient le plafond, quelques bruits de circulation, et le ronronnement discret du laptop en fond sonore.
La lumière du jour finit par s'infiltrer.
Luca revint de la cuisine avec un café. Il y avait deux messages, un de TrustNetis avec un lien de la DRH. C'était son solde de tout compte en formulaire sécurisé. Une signature électronique et c'était acté.
Puis l'autre : « On regrettera ton départ. »Le message disait :

> Salut Luca,
> Je voulais te dire que ton départ laisse un vrai vide.
> Beaucoup ne l'avoueront pas, mais on te regrettera.
> Bonne chance pour la suite.
> – Barnier.

Luca ne répondit pas. Barnier n'y était même pas. Il se souvint de son prénom : Bertrand. Mais pour tous, il n'était rien de plus que Barnier, un opérateur, pas un visage. Cela valait aussi pour lui.
Ce "on" symbolisait l'absence de lien. Le cabinet reboucherait vite ce vide laissé. Son existence même, en tant qu'individu, disparaîtrait vite dans l'oubli.
Il cliqua sur l'onglet suivant. Codex attendait.

Fragment mémoire — Luca, Lisa

Paris – 2028-03

Lisa parlait depuis dix bonnes minutes. Pas vraiment à lui. Pas vraiment seule.
C'était ce ton qu'elle prenait quand elle se répétait les choses à elle-même, en se servant de sa présence comme d'un mur de renvoi. Un monologue interactif où il n'avait plus qu'à hocher la tête au bon moment. Mais il ne savait jamais quand.
Ils longeaient la rue du Cherche-Midi. Le trottoir brillait encore des pluies du matin. Lisa enchaînait sur son collègue des RH, sur le brunch du lendemain, sur ce que sa sœur lui avait encore dit au téléphone. Il la regardait du coin de l'œil : fine, nerveuse, parfaitement coiffée. Imperméable à tout sauf à elle-même.
Il s'arrêta.
Un homme était là, assis en tailleur contre la façade d'une boutique fermée. Bonnet violet, gilet élimé, carton plié sous lui. Il avait un rire sonore, presque enfantin, et un sourire édenté qui éclatait comme une grimace joyeuse. Son accent créole flottait dans l'air comme une musique déplacée.
— Hé patron ! T'as pas une pièce pour moi ? Allez, fais pas ta raclette, hein !
Luca fouilla ses poches. Rien. Il hésita.
Lisa ne s'arrêta pas. Elle poursuivit d'un pas régulier, continuant à parler sans même tourner la tête.
— Désolé, je n'ai pas de monnaie, dit Luca en se penchant un peu.
— Ha ha ! T'as pas de monnaie, t'as pas de monnaie ! Tu dis ça comme si ça suffisait ! En vérité, tu veux rien donner. Tu veux tout pour toi !
Il l'avait dit en riant, mais il y avait du sel dans sa voix.
Pris sur le fait, il n'en fallait pas davantage pour le faire sourire. Luca trouva un billet froissé, oublié dans une poche intérieure. Il le sortit, le tendit.
L'homme s'interrompit, surpris. Puis il rit plus fort encore. Un rire clair, qui fendait la morosité grise du quartier.

— T’es un poète, toi. Un cœur trop grand, ou alors t’as fait une connerie cette semaine, hein ?
Il tapota le trottoir à côté de lui.
— Moi j’suis venu ici pour une femme. Y’a longtemps. J’croyais que Paris, c’était l’amour, tu vois ? Mais Paris, c’est froid quand t’as plus de maison.
Luca s’accroupit. Il ne savait pas quoi dire. Et n’avait pas besoin de dire. L’homme continuait à parler, comme s’il libérait quelque chose.
Lisa fit demi-tour, contrariée. Elle s’approcha, sans poser les yeux sur l’homme, lui prit le bras.
— Allez, viens. On va être en retard.
Luca se redressa. Il regarda l’homme une dernière fois, qui lui fit un clin d’œil.
— Merci, patron. T’as cassé le rythme. J’crois que j’en avais besoin.
Ils repartirent.
Lisa se taisait. Elle ralentit un peu, mais à distance.

Fragment mémoire – Luca – Soirée et nuit chez Lisa

Il avait suffi d’un sourire, d’un « ça me ferait plaisir que tu viennes », et Luca avait dit oui. Sans enthousiasme. Refuser était inenvisageable : Lisa ne supportait pas les obstacles.
L’appartement était vaste, savamment éclairé, avec ces lumières indirectes qui flattent les surfaces. Le genre d’intérieur qu’on ne décore pas soi-même : on le fait concevoir par un architecte en vogue, style froid, étudié, calibré pour impressionner.
Luca sut immédiatement que l’endroit appartenait au patron de Lisa.
Toujours les mêmes espaces témoins, pas des lieux de vie, que ce soit à Lisbonne, Val d’Isère ou New York.
Des trentenaires ou quadras. Bien tenus, bien entretenus. Cadres supérieurs, Consultants, chefs de projets commerciaux… Des gens qui se présentent par leur entreprise ou leur mission en cours. Des corps régulés par des apps de suivi métabolique.
On parlait « protocoles de longévité », « rééquilibrage hormonal »et « micro-optimisation », entre deux gorgées de vin nature.
Luca tenait son verre d’un geste programmé. Il n’avait pas encore bu. Il observait.
Lisa papillonnait de groupe en groupe, fluide, impeccable. Un verre toujours en main, des phrases bien placées, un éclat de rire sur commande. Mais deux fois, elle s’éclipsa

vers un coin plus calme, près de la cuisine.
Luca crut d'abord à un appel. Puis, il comprit.
Elle tapotait rapidement sur son téléphone, concentrée. Elle souriait à l'écran, fronçait les sourcils, puis souriait encore.
Il le vit. Il le sentit. Quelque chose d'autre, indéterminé. À son retour, leurs regards se croisèrent brièvement. Puis, elle reprit les politesses sociales
Luca détourna lui aussi le regard. Il s'approcha d'un petit cercle de discussion, y glissa un commentaire, comme pour affirmer sa présence. Mais ses pensées restaient accrochées à Lisa, à son visage penché sur le téléphone, à ce sourire qu'elle n'avait pas eu pour lui.
Plus tard, ils rentrèrent ensemble.

Silence. Geste après geste

Chez elle, ils se déshabillèrent avec méthode.
Ils firent l'amour comme on remplit un contrat. Sans heurts. Sans trouble. Sans grâce.
Une douceur convenue, impersonnelle.
Le silence d'après ne contenait rien de plus.
Lisa, soudain consciente, demanda d'un ton trop neutre :
— Tu vas bien ?
— Oui. Un peu fatigué, c'est tout.
Elle regarda son smartphone posé à côté d'elle, sourit brièvement. Le reposa face contre matelas.
Le matin, Luca se leva avant elle. Il prit une douche, enfila ses vêtements, s'approcha du lit.
Ils s'embrassèrent. Un baiser léger, automatique, sans chaleur.
Puis Lisa s'écarta, la pensée déjà focalisée sur le planning de la journée.
Il sortit. Ferma la porte sans bruit. Il ignora ce qu'il laissait derrière lui.

Fragment – Luca – Message

> DÉPART
> Expéditeur : codex@null-protocol.org
> Objet : Point de départ — Carbonnets
> Bonjour Luca,
> Ton signal d'intérêt a bien été reçu.
> Un premier point de contact est proposé :
> Gare des Carbonnets — samedi — 08 h 04.

Aucun justificatif ne sera demandé.
Aucun identifiant requis.
Tu peux venir. Ou pas.
Il n'y aura pas d'autre message.
— Codex

Fragment – Luca —Gare des Carbonnets – Départ

Luca était arrivé un peu en avance. La gare des Carbonnets portait encore les traces d'une époque révolue. Monumentale, en briques rouges, coiffée d'une verrière imposante partiellement brisée, elle incarnait l'élan industriel d'un XIXe siècle optimiste. Aujourd'hui délabrée, elle restait pourtant saisissante — comme la ruine visible d'un système en déclin. Un bâtiment bas, un quai étroit, un vieux panneau. Il n'y avait pas de guichet. Juste une salle d'attente vitrée, une banquette en plastique, une odeur de métal. À l'intérieur, cinq ou six personnes déjà. Puis d'autres sont arrivées. Une quinzaine, peut-être un peu plus. Personne ne parlait. L'ambiance n'était pas tendue, juste en suspens.
Sur le mur, une horloge ronde s'était arrêtée à 06 h 42. Son cadran était couvert d'une poussière mate que personne n'avait songé à nettoyer.
Des panneaux publicitaires oubliés affichaient des envies d'un autre temps : électroménager obsolète, véhicules énormes et inutiles, voyages lointains et insipides, mer et palmiers universels, hôtels standards avec piscine, téléphones avec forfaits déclassés depuis longtemps. Les couleurs avaient pâli. Certaines affiches étaient arrachées par endroits. D'autres, couvertes de tags.
Sur l'une d'elles, à peine visible, une roue barrée avait été tracée au feutre noir, juste au-dessus d'un slogan à moitié effacé.
De l'herbe poussait entre les traverses. Les bancs du quai avaient été repeints il y a longtemps. Les rails, eux, vivaient encore — pas de rouille, pas d'obstruction. Le passage était possible. C'était visible.
Une femme entra. Parka claire, dossier souple sous le bras. Elle distribua les enveloppes, une par une, sans un mot. À Luca, elle tendit le paquet en silence. Il y avait dans son regard quelque chose de discret : ni chaleur, ni distance. Juste un passage de témoin. Il remercia pour un signe de tête.
L'enveloppe contenait un carnet bleu, souple, sans inscription. Un feuillet plié en trois était inséré au milieu. Il l'ouvrirait plus tard. Il rangea le tout dans son sac.
Un coup de sifflet, sec, bref, quelque part au bord du quai. À l'ancienne. Une rame

apparut dans la lumière du matin — silencieuse, grise, discrète. Trois wagons, peinture terne, sans logo. Les portes s'ouvrirent sans annonce. Un homme se tenait seul au bord du quai, le regard dans l'alignement, les mains dans le dos.
Ils montèrent un à un. L'homme ne monta pas. Il surveillait.
À l'intérieur, les banquettes étaient propres et à peine délabrées. La lumière était douce, filtrée par des vitres que seule la pluie nettoyait encore.
Luca s'assit près d'une paroi. Il tenait fermement le carnet, traversé par une sensation d'étrangeté, quasiment onirique. Il entendit un coup de sifflet bref, à nouveau, puis la rame s'ébranla, le ramenant instantanément au monde ordinaire.

Rencontre avec Marta

Une jeune femme, la trentaine peut-être, assise de l'autre côté du couloir central, contemplait le contenu de l'enveloppe, perplexe. Elle était dans son champ de vision. Elle tourna la tête vers Luca d'un mouvement gracieux, exhibant le carnet.
— J'espérais un peu de lecture, dit-elle, amusée.
Luca lui indiqua le feuillet plié qui venait de glisser du carnet. Marta le parcourut, puis ouvrit de grands yeux, surprise.
— Le Voyage ! Eh bien, ça promet.
Ils échangèrent les prénoms, puis reprirent leurs occupations respectives.

Fragment mémoire – Luca —Dernier déjeuner avec Lisa

Elle avait choisi un petit restaurant, près de Denfert.
Luca n'en fut pas surpris. Il se souvenait qu'un jour, des mois plus tôt, ils avaient couru ensemble sous une pluie battante. Ils étaient entrés là pour se réfugier. C'était ce genre de lieu. Un abri plus qu'une adresse.
Lisa était assise au fond. Elle ne consultait pas son smartphone. Il n'était même pas posé sur la table.
Elle guettait son arrivée, elle sourit brièvement.
Luca tira sa chaise pour s'asseoir. Il y avait peu de monde ce mardi midi.
— Je suis contente de te voir, dit-elle. Elle était sincère.
Luca hocha la tête, esquissa lui aussi un sourire. Il attendait la suite.
Ils commandèrent deux plats du jour.
Puis Lisa reprit, d'une voix trop posée.
— Je me sentais mal, l'autre soir, au café.

Luca acquiesça presque imperceptiblement. Il avait vu. Il avait compris.
Il l'observa. Elle avait changé, à peine, mais il le voyait. Un léger retrait dans le regard. Une différence subtile.
Luca posa son verre.
— Pourquoi m'as-tu fait venir ?
Elle hésita une seconde.
— Je voulais savoir… Que vas-tu faire maintenant ?
Luca évita son regard.
— Je vais partir.
— Où ?
— Je vais faire le Voyage.
— Ah…
Elle ne savait pas exactement ce que cela signifiait. Pas dans le détail.
Mais elle avait compris l'essentiel : c'était un seuil. Et Luca allait le franchir sans elle.
Le serveur apporta les cafés.
Lisa baissa les yeux vers la table.
— Si tu pars, c'est que tu as déjà décidé de la suite.
— Oui, répondit Luca. Je pars demain matin.
Les mots ne venaient plus. La distance était devenue réelle. Elle souriait, mais ses yeux disaient autre chose. Elle secoua la tête, chercha sa carte, fit signe au serveur. Elle régla l'addition.
Puis, elle se leva.
— Prends soin de toi, Luca.
Il la regarda, sans se lever tout de suite. Elle avait soigné les détails, le point final de leur histoire. Il apprécia.
— Toi aussi, Lisa, dit-il doucement.
Elle passa la porte et disparut dans le bruit de la rue.

Fragment – Luca – Île du Silence – Embarquement

Île du Silence – Irlande —2028-06-20.

Le voyage commence avant le départ. C'était la première chose qu'on nous avait dite. Mais en réalité, c'était déjà entamé depuis longtemps, dès la gare des Carbonnets.
De là, nous avions roulé jusqu'à Auray, puis embarqué au port de Saint-Goustan, sous une pluie battante. Cette ambiance de départ vers ailleurs nous avait déjà fait glisser hors de l'ancien monde, sans même qu'on le remarque.

Mais c'est là, à bord du voilier, que l'éloignement est devenu tangible.
Une silhouette sobre, profilée, aux voiles couleur ivoire. Une odeur de sel et de bois vernis frais emplissait l'air.
Nous y sommes montés, un peu impressionnés par les dimensions du bateau.
Marta était déjà là, accoudée à la rambarde, les yeux rivés sur l'horizon. Elle portait un caban, les cheveux en bataille. Elle tourna brièvement la tête vers moi. Nos regards se croisèrent. Ce tiraillement, encore.
— Tu notes déjà ?, demandai-je à voix basse, en désignant son carnet.
Elle se tourna vers moi, avec une lenteur ostensible.
— On n'observe jamais trop tôt, dit-elle.
Je n'insistai pas.
Leïla, je ne savais pas encore son prénom, arriva la dernière. Elle portait un sac à dos usé, mais solide, et des tennis qui avaient déjà voyagé. Le skipper avait accueilli les derniers passagers d'un seul signe de tête, l'air renfrogné.
Les amarres furent larguées, le voilier sortit du port au moteur. Puis ce fut le vent pur et sauvage.
Les premières heures furent silencieuses. Chacun était absorbé dans ses pensées. Figés dans l'attente. Les gouttes de pluie frappaient les hublots en rafales. Joaquim s'endormit contre une caisse. Leroy griffonnait dans un carnet, le blouson de cuir sur les genoux.

Les seuils

Le vent faisait tanguer le bateau. Je luttais contre un vague malaise.
Je ne sais pas si c'était pour m'occuper l'esprit ou par curiosité, mais j'abordai Leïla. Ses bras entouraient ses jambes, le menton posé sur les genoux.
— Vous connaissez cette île ? Elle tourna les yeux vers moi, un peu surprise.
— Non. Mais j'ai participé à son réveil. J'ai contribué à cartographier ses seuils.
— Ses seuils ?
Elle haussa les épaules, détachée.
— Chaque lieu a ses seuils. Ce que tu franchis. Ce que tu laisses derrière. Tu verras.
La nuit arriva vite, comme une couverture froide. Le bateau glissait désormais sous une mer calme, presque sans brise. Le moteur avait repris discrètement le relais. Nous mangions séparément : une soupe, du pain, chacun se calant dans son coin.
J'entendis Leroy lancer à Joaquim :
— On dirait une arche pour damnés consentants.

Joaquim ajouta une pomme de terre cuite dans sa soupe.
— J'ai embarqué pour mieux me perdre, ça me va.
Je m'endormis dans une couchette étroite, bercé par les craquements du bois et la vibration ténue du moteur. Et quelque part dans l'immensité, je sentais que j'étais déjà dans un endroit que je n'arrivais même pas à définir.

Accostage —2028-06-24 —matin

Nous aperçûmes la côte le matin suivant. Une ligne verte, indécise, sur l'horizon. Le vent avait changé, la mer se faisait plus vive. Le skipper siffla, une brève note qui fit réagir l'équipage. Les voiles pivotèrent, le bateau glissa à nouveau, presque vivant.
Puis la crique apparut soudainement, après un cap effilé. Deux cabanes de pierre, un sentier grimpant parmi les arbres, et un panneau gravé à la main :

« Ici, tu n'es attendu par personne. C'est cela qui rendra ton passage possible. »

Nous descendîmes, un par un, dans l'annexe, sans un mot.
En posant le pied sur la grève, une étrange sensation m'envahit : je n'avais plus de nom. La brume s'élevait lentement de la mer. Nous avons commencé à marcher. Nous empruntâmes un sentier sinueux, couvert de mousse, encore humide. L'air sentait l'iode et la terre. Un raccourci.
Un vieux Combi à grand pare-brise d'un seul tenant, usé par les années et les routes, nous attendait là, garé sur la petite place. Le moteur ronronnait faiblement. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Je me suis surpris à me demander pourquoi je n'avais pas emporté une guitare folk — afin d'avoir, moi aussi, un accessoire à la hauteur du décor.
Le véhicule nous mena à destination. C'était un cloître, une bâtisse ancienne, restaurée, portant encore l'empreinte d'un passé vivant. Dans chaque pierre. Dans chaque souffle porté par la lumière frémissante.
L'odeur d'humidité flottait dans l'air. Ce n'était pas un accueil froid ni hostile, mais une atmosphère de retrait, une invitation à la discrétion. Le temps et le monde extérieur s'effaçaient. Nous étions de passage, une simple escale, mais nous entrions dans un espace traversé par les âges.
Je pris une cellule au hasard. La porte était entrouverte. Un lit ancien, calé contre le mur blanchi à la chaux. Le matelas trop mou — mais un lit.
Sur l'unique table, une carafe et un verre ordinaire. Une patère, près de la petite fenêtre à meneaux en ogive.
C'était peu, mais suffisant.

Alors seulement, je vis, accroché à la paroi, une phrase au feutre sur un morceau de planche :

« Tais-toi un peu, tu vas enfin t'entendre. »

Je posai mon sac sur la petite table ; sous le plateau, un tabouret était rangé. J'eus une pensée pour les moines qui avaient vécu ici.

Écouter

Le premier jour, je me suis éveillé avant l'aube. J'avais le cœur serré, sans savoir pourquoi. La cellule était froide. Ça sentait l'humidité et la vieille cire. J'ai enfilé un pull chaud, puis je suis descendu rejoindre les autres.
La cuisine était d'époque, excepté une cafetière à piston.
Naturellement, le silence régnait — enfin presque. On entendait les cuillères dans les mugs, le bois qui craquait dans le poêle. Quelqu'un toussa. Un gars n'a pas pu s'empêcher de dire : « Le silence n'est pas ce qu'on croit, c'est un vide qu'on emplit. »Il devait avoir un problème avec ça. Personne n'a répondu.
Sinon, chacun se servait, se passait le pain noir, le beurre, le lait, sans avoir besoin de parler.
Une femme aux cheveux gris est entrée. Elle apportait du pain frais et une théière.
J'aurais dû attendre : le café était atroce. Sinon, l'ambiance était plutôt chaleureuse.
Mon appréhension de ce matin avait disparu.
Il y avait une feuille de papier à dessin punaisée au mur, avec cette phrase :

« Ici, tu n'as rien à prouver. Mais tu ne peux rien cacher. »

Beaucoup de phrases écrites pour remplacer la parole, finalement.
C'est incroyable comme le temps s'écoule ici. Les repères sont : les bruits de pas sur le plancher, la lumière, le repas. Je ne regarde même plus ma montre.
Il y a un jardin à l'extérieur du cloître. Il est peu fréquenté ; on voit parfois une personne ou deux, peut-être les jardiniers.
Le deuxième matin, j'ai pris un sentier au hasard, peu après l'aube. C'était boueux, les feuilles collaient aux chaussures.
J'ai croisé Marta ; elle avait un panier vide, je ne sais pas pourquoi.
Elle m'a dévisagé. J'ai fait un signe de tête, je voulais rester silencieux, bien sûr, mais pas elle, apparemment.
— Leïla n'est pas avec toi ce matin ?
J'ai fait non de la tête.
Elle a baissé les yeux immédiatement.
— Pardon, a-t-elle dit.

Puis, elle s’est éloignée, toujours à pas lents.

Le cercle du soir

Le soir, quelques-uns se rassemblaient dans la grande salle voûtée. Il faut dire qu’elle était extraordinaire. Une bibliothèque s’étalait sur tout un pan de mur, avec deux pupitres inclinés, probablement d’époque, placés juste devant.
On n’aurait pas fait mieux si l’on avait voulu pousser l’ambiance monacale.
Si, à d’autres heures, certains venaient lire, le soir, la salle était réservée au silence. Ils restaient tous assis, là, à respirer ensemble. On entendait parfois tousser, et même une femme pleurer, un soir — pas de drame, juste le silence qui rendait tout plus audible, y compris soi.
La salle avait cette curieuse propriété d’amplifier les présences. J’ai trouvé ça bizarre, mais pas désagréable, la première fois, puis je suis revenu. Pour vérifier.
On n’y restait pas forcément longtemps ; certains y passaient une vingtaine de minutes, d’autres une heure ou deux. En arrivant ou en partant, certains faisaient un signe. On se comprenait sans se forcer, et ça, c’était particulier.
Moi, j’écoutais mon corps, ma respiration, puis j’ai commencé à me taire, même à l’intérieur.

Ça commence

Le quatrième jour, j’ai croisé Leïla dans le potager. Elle portait un seau d’eau. Il n’y a que moi pour ne pas trouver de quoi m’occuper.
Elle s’est plantée devant moi, puis m’a scruté.
— Tu tiens le coup ?
J’ai seulement haussé les épaules en faisant la moue.
Elle a repris, l’air sérieux.
— Ce n’est pas un échec, tu sais. De ne pas comprendre. C’est la preuve que ça commence.
Puis elle a continué son chemin.
Je me suis alors demandé ce qui commençait. "Ah oui, le silence". Je n’avais pas prononcé un mot.

Nuit sans nom

Le cinquième jour fut très différent. Le vent soufflait en rafales, les volets claquaient sans répit.

Mon corps réclamait le sommeil, mais je ne parvenais pas à fermer les yeux. J'avais l'impression d'entendre les murs gémir.
J'ai décidé d'aller faire le tour du cloître, dans l'espoir de m'endormir plus vite au retour. Le long de la muraille, il faisait clair, presque comme en plein jour ; les nuages défilaient vite, alternant obscurité et lumière.
Je ne savais pas ce que j'avais. Une ancienne angoisse était revenue, sourde, au point de me donner presque envie de pleurer. Elle devait remonter à l'enfance, je crois. Je ne m'étais jamais penché sur le sujet, mais là, ça ressortait fort.
Un banc de pierre, près du puits. Je m'y suis assis.
Quelque chose d'inhabituel. Plus d'un avait dû s'asseoir ici, sans doute dans le même état. Ou n'était-ce qu'une impression ? Je ne sais pas.
Je me suis entendu prononcer à mi-voix :
« Qu'est-ce que tu attends ? »
Ça m'a fait sursauter. C'était apparemment une vraie question.
Je me suis levé. Jusqu'au bord de la falaise. Chaussures retirées. Puis cette pierre plate, les pieds nus. Froide.
Ça m'a réveillé — pas comme quand on sort du sommeil, mais comme une lucidité nouvelle.
L'apaisement est revenu. Je me suis senti à ma place.
De retour dans ma chambre, j'ai compris que je n'étais plus tout à fait le même.

Ces rapports proviennent d'une source que je n'ai pas identifiée. Ils parlent de surveillance, mais aussi de protection. Je ne sais pas qui les a rédigés, ni pourquoi ils figuraient parmi les fichiers.

D.M.

Île du Silence · 2028-06-29 · 23:40

Rapport du Veilleur — 014/SIL/LM — Observation nocturne — Luca Masson (ID-CX-2110).

Codex · Canal : Silence · ID : 014/SIL/LM
Horodatage : 2028-06-29 · 23:40 · UTC+2
UA : SIL-01
Ident. Interne : Luca Masson (ID-CX-2110) — usage seuils

Diffusion : restreinte UA
Objet : Observation nocturne
Contexte : Observation discrète depuis la galerie nord, suite à signaux comportementaux notés durant la journée (retrait émotionnel, modification des rythmes, refus du bol au petit déjeuner). Suivi dans le cadre de la phase d'effacement.
Résumé :
À 02 h 19, le sujet quitte sa cellule sans lampe. Il traverse le couloir en chaussettes, s'arrête devant la grande salle, n'entre pas. Sort par la porte latérale est. Fait le tour du cloitre, s'assoit seul sur le banc du puits pendant 22 minutes. Aucune interaction. Comportement immobile, regard fixe, posture enroulée.
À 02 h 43, il se lève, se dirige vers la falaise. Retire ses chaussures. Reste debout face à l'océan pendant environ 15 minutes. Aucun signe de mise en danger. Posture droite, stable. Respiration ralentie. Il revient ensuite lentement, entre dans sa chambre.
Analyse :
Premier seuil traversé. Le sujet montre des signes clairs de déconnexion volontaire : désactivation de la narration intérieure, exposition au froid comme point d'ancrage, Absence de panique, absence de repli. Il n'a pas cherché le feu, ni la compagnie. Passage autonome.

Fragment – Marta – Île Du Silence – Journal

Irlande, jour 1

C'est étrange, de se dire que j'ai enfin mis les pieds ici, sur cette île.
Le voilier était plus simple que je l'avais imaginé, mais peut-être est-ce mieux ainsi. Le confort était limité, sans luxe inutile, mais il y avait le large, l'air pur, un tangage léger. J'avais besoin de silence. Ce n'était pas le calme absolu, avec les voiles qui claquent au vent, l'eau qui tape contre les parois, mais c'était reposant.
Un léger malaise me traverse à chaque regard que je croise avec Luca. C'est con, hein ? Lui, avec son air de mec un peu triste, vif, mais souvent ailleurs. Un peu comme moi. Je le regarde trop souvent. Ses yeux sombres, cette façon qu'il a de se concentrer, de toujours rechercher une formulation précise. Il me capte plus que les autres. Je tachycarde, en sa présence. Bon, je dois l'avouer, ça me perturbe un peu.

J'essaie de l'ignorer. Pas qu'il me mette mal à l'aise, mais je me répète que je dois rester concentrée. Je suis ici pour autre chose. Alors pourquoi ces étincelles dans son regard quand il se tourne vers moi, ces éclats discrets que je remarque à chaque fois ? Sister, sors de ce corps !
Je me secoue. Ce n'est pas le moment. Il faut que je sois sérieuse. Et ce calme étrange autour de nous… C'est peut-être ça, la vraie épreuve. Pas la mer, ni le voyage. Non. C'est la douceur, la lenteur qui me fait réfléchir. Mais je m'y habituerai. Je dois m'y habituer. Je dois être plus forte que ça.
J'ai tout de même fait une remarque ce matin. « En tant que médecin urgentiste, je sais très bien ce qui peut se passer dans un contexte comme celui-ci. Quelqu'un décompresse, et il se passe quoi ? »
Ça a fait réagir le gars qui a montré son insigne et son talkie-walkie. Un veilleur, un de ceux dont on m'avait parlé avant le départ.
La question était conne. Mais j'avais besoin de vérifier. Un professionnel, en somme. Rien de mystérieux.
Ça m'a rassurée. J'avais besoin de ça.
Luca, lui, avait l'air intrigué.
Finalement, on n'est pas seuls ici. Ce n'est pas un lieu d'isolement. C'est tout un espace de vie.
Je me dis que ce séjour devrait avoir un effet bénéfique. Il faudra du temps, je le sais. Je dois encore m'adapter à cette forme de silence, à ce cadre dans lequel les tensions se relâchent progressivement.
Fin de la première journée.

Irlande, jour 3

Je rêvais de Cosima, au moins une fois par semaine, ce cauchemar récurrent. Putain de brouillard, elle n'avait pas vu le virage. J'entends encore Caroline crier, moins de peur que pour avertir ma sœur, mais c'était trop tard. Dans mon rêve, Caroline et moi essayions de la ranimer, mais nous n'avions rien, j'essayais encore et encore, puis je me réveillais. Ce rêve a disparu, du moins jusqu'à présent. Caroline aussi, mon Jiminy Cricket, me parle moins, cette voix intérieure. Cette voix qui m'avait paralysée, qui répétait encore et encore les gestes qui auraient pu la sauver, alors que j'assistais au dernier souffle de Cosima.

Irlande, jour 4

Je reconnais le protocole, même s'ils n'emploient pas le mot.

L'absence d'agenda, l'environnement minimal, la suppression du langage — ce sont des techniques bien connues en neuropsychologie expérimentale.
Le silence travaille le corps, je le sens. Le souffle se cale, le cœur ralentit. Même les muscles lâchent prise. On en a la preuve maintenant : ça touche aussi le cerveau. Les circuits qui moulinent sans fin se mettent en veille. Les chercheurs appellent ça le Default Mode Network. Moi, je le décrirai plutôt comme ce brouhaha intérieur qui baisse enfin le volume. Ce n'est pas une intuition floue. Je le constate sur moi, je l'ai vu chez mes patients quand on parvient à leur offrir un peu de calme. Je ne sais pas comment l'expliquer autrement : le silence apaise, point.
Hier, je me suis assise au pied d'un arbre. Je ne fais jamais ça. Surtout ici, avec le sol humide. Mais je me suis laissé prendre au charme de l'endroit. La mousse, les pierres, le tronc un peu froid. Je crois que c'est à cet instant que le silence a cessé d'être une contrainte. Il était devenu le seul cadre opérant.
Je me demande encore ce qu'ils cherchent ici. Ce qu'ils mesurent.
Mais peut-être qu'ils ne mesurent rien. Peut-être qu'ils savent déjà.
Je note quand même :
plus de rêves (souvenirs très anciens)
moins d'angoisses (même celles d'anticipation)
émergence d'images mentales de l'enfance
pensée moins verbale, plus sensorielle
Et cette impression étrange d'être à ma place, sans raison.
Ça ne durera pas. Mais ça existe.
Et c'est plus que ce que j'étais venue chercher.

Manuel du Codex – Codex

Les encadrés suivants contiennent des éléments techniques. Si tu souhaites une lecture purement narrative, tu peux les parcourir en diagonale, ou encore y revenir plus tard. Les dialogues qui les suivent en donnent l'essentiel.
D.M.

CODEX : Un réseau vivant et décentralisé
Codex est un réseau vivant qui relie des lieux autonomes — appelés "fragments" — partout dans le monde. Chaque fragment fonctionne de manière indépendante tout en restant connecté aux autres.

Comment ça fonctionne

Codex repose sur l'auto-organisation : chaque lieu décide localement de ce dont il a besoin et de comment y répondre. Quand un besoin émerge (réparer un puits, organiser des soins, partager de l'énergie…), les personnes concernées forment une Unité d'Agencement (UA) temporaire pour agir.

Pour coordonner entre fragments éloignés, le réseau s'appuie sur CORA (la monnaie qui circule entre fragments), les UA qui s'activent selon les besoins, et des passeurs qui assurent les liaisons. Si une situation devient complexe ou conflictuelle, un dispositif temporaire appelé OPONO aide à faciliter les discussions et stabiliser la situation.

Qu'est-ce que Codex permet concrètement

Codex articule les fonctions essentielles pour vivre dignement : soins, énergie, alimentation, apprentissage, médiation, mémoire collective. Il relie ce qui existe déjà, répare ce qui est cassé, transmet les savoirs utiles.

Comment Codex se propage

Codex se propage de deux manières : par reconnaissance mutuelle entre fragments qui échangent et apprennent les uns des autres, et en occupant les espaces délaissés par le système dominant — lieux abandonnés, fonctions négligées, besoins non rentables. Codex se développe aussi là où il apparaît plus performant : plus rapide, plus juste, plus efficace pour répondre aux besoins réels. Chaque lieu adapte le système à son contexte propre.

Le socle commun

Quelle que soit la diversité des lieux Codex, quatre intentions traversent tout le réseau : réparer, relier, transmettre, créer.

Fragment d'un manuel collectif, mis à jour par ceux qui l'utilisent.

— Alors, en fait, Codex c'est une ZAD ?

— C'est l'idée. Mais des ZAD partout, qui se parlent, et qui durent

Fragment mémoire – Leïla —Mer d'Iroise · 2028-06

Au point mort —Portelune, 2026

Leïla Nouri était assise à la table du conseil municipal de Portelune, petit village côtier de la Méditerranée, Une salle simple, sans fioritures, parfois suffocante lorsque le soleil tapait dans les vitres.

Le conseiller municipal de l'opposition continuait de se lamenter sur l'impossibilité d'obtenir des financements pour un projet d'assainissement des eaux usées, déjà reporté pour la troisième fois. Le même discours, la même rengaine d'impossibilité.
À côté d'elle, Karim, plutôt réservé, jetait des regards furtifs sur sa montre. Chaque minute s'éternisait.
De l'autre côté de la table, Antoine, un infirmier local, s'épongeait le front tout en jetant des regards inquiets vers l'écran plat fixé au mur.
Un graphique montrait l'évolution de la pollution de l'air sur cinq ans — courbes ascendantes, sans rupture. À côté, des lignes sur les cas d'affections respiratoires chez les enfants et les personnes âgées. Tout pointait vers la même alerte.
Leïla, elle, n'avait plus de patience pour ce genre de scénario.
— On ne peut pas se permettre de ne rien faire.
La voix d'Antoine était pleine d'inquiétude.
— Mais si le conseil régional ou l'Agence de l'eau ne suit pas, on n'aura jamais les fonds…
Elle le coupa, ferme, agacée :
— On va encore attendre des années ? Regarde autour de nous ! On a des montagnes de déchets à chaque coin de rue, la mer se pollue, les enfants jouent dans des parcs où l'air est lourd de particules. La déchèterie déborde. L'air est irrespirable à cent mètres, les enfants toussent, les anciens n'arrivent plus à respirer. Et l'eau — on sait déjà qu'elle est touchée.
Elle jeta un coup d'œil à son frère, Rachid, assis à l'autre bout de la table, une expression anxieuse sur le visage. Chef de projet en communication, Rachid, pour autant qu'elle sache, n'avait jamais bougé quoi que ce soit de concret. Il ne faisait que défendre le statu quo.
Karim, lui, se contentait d'approuver sans jamais vraiment s'engager.
Leïla contenait une frustration grandissante. À chaque réunion, les mêmes points, les mêmes atermoiements. Ils repoussaient les problèmes, encore, jusqu'à l'irréversible.
— Écoutez, il faut qu'on fasse quelque chose. Ce ne sont pas des petits déchets qu'on a, là. Ce n'est pas un souci de tri. C'est une décharge à ciel ouvert, en fin de vie, qui contamine tout ce qu'elle touche. C'est une crise majeure qu'on a, là !
Elle posa son regard sur Antoine, puis sur Rachid. Une dernière chance, peut-être, de saisir le problème à bras-le-corps.
Mais aucune idée concrète n'émergea. Ils s'étaient déjà tous usés à essayer de pousser le même projet, et pourtant, aucune action n'avait été mise en place.
— Nous devons prendre les choses en main.

L’échange se poursuivit dans une vaine répétition. Puis vint le point de la séance où tout le monde se leva. Les débats s’étouffèrent dans des formules convenues. La municipalité vota, encore une fois, pour un projet à demi-mesure, un plan sans fondement, un report du problème.
Tout comme d’habitude.
Leïla n’en pouvait plus. Elle se leva brusquement, déclina d’un geste l’invitation à prolonger les bavardages d’après réunion, et se dirigea droit vers la sortie, d’un pas rapide.
Karim, le seul à ne pas être visiblement affecté, lui lança un regard entendu. Il savait ce qu’elle pensait. Il savait qu’elle était à bout.

Activation

La douceur méditerranéenne, qu’elle aimait tant, n’avait aucune saveur. Une seule idée s’imposait : elle allait agir.
De retour chez elle, elle alluma immédiatement son ordinateur. Elle chercha des solutions concrètes — »Déchetterie », « Station d’épuration », « Surveillance environnementale »… Elle savait que certaines initiatives existaient en dehors des canaux officiels. Un mot lui revint : « Codex ». Sans souvenir précis de sa source. Elle lança la recherche.
Quelques résultats. Un site minimaliste, presque anonyme : une sorte de blog collaboratif autour de projets locaux, de réseaux d’entraide, de formes de transition. Les témoignages d’actions collectives la retinrent — des cas de participation spontanée à des tâches d’intérêt commun. Ce n’était pas toujours transposable, mais l’approche restait pertinente.

Un article en particulier retint son attention. Il parlait de gestion décentralisée, de circuits d’échange directs, de « reliance »entre savoirs traditionnels et technologiques. Tout ce qu’elle avait tenté, seule, depuis des années. Là, condensé en quelques paragraphes.
Elle décida de contribuer. La démarche restait encore imprécise à ce stade, mais il fallait commencer. Raconter ce qu’ils faisaient. Proposer ce qu’il faudrait faire. Elle cliqua sur « publier ».
Un geste simple. Mais pour elle, une évidence. Elle n’avait plus envie de convaincre des élus ou de négocier des lignes budgétaires. Elle voulait que ça bouge. Voir les choses se faire. Faire partie du mouvement.

Ce n’était plus de la politique. C’était de l’action.

Retour au conseil

Elle se leva. Sa voix était faussement calme, mais claire et sans solennité.
— Après notre dernière réunion, j’ai cherché des solutions concrètes pour stopper la pollution, les déchets et autres contaminations. J’ai trouvé une plateforme qui met en lien des initiatives locales avec des ressources techniques. J’ai transmis notre situation. Ils l’ont vu. Et ils ont répondu.
— Des équipements sont en préparation. Pour la collecte, pour le traitement. Ils ont identifié ce qu’il fallait, et ils l’envoient. Pas de dossier, pas de budget, pas besoin d’attendre.
Le maire fronça les sourcils.
— Comment ça, pas de budget ?
— Oui, dit Leïla, ça ne veut pas dire gratuit, ils se basent sur une autre approche… Je vous expliquerai plus en détail.
Quelques regards se croisèrent dans la salle.
Le maire s’appuya contre le dossier de sa chaise, croisant les bras.
— C’est qui, “ils” ? Quel cadre juridique ? Quelle structure ?
— Codex, C’est un réseau distribué. Ils n’ont pas de programme affiché, mais ils apparaissent là où ça décroche, sans solution. C’est ce que j’ai compris.
Un silence. Antoine jouait avec son stylo. Un adjoint soupira discrètement.
Le maire reprit, posé.
Il proposa un tour de table, mais chacun passa son tour.
— Très bien, Leïla, vous suivez ça de près. Vous centralisez les informations. Et vous nous tenez au courant régulièrement.
Il marqua une pause.
— Et envoyez-moi un petit texte pour le bulletin municipal. Ce sera utile. Et… passez me voir tout à l’heure.
Leïla acquiesça, le cœur battant, « Enfin, c’est pas trop tôt ! », pensa-t-elle.

Et puis…
Un matin, Leïla ne se leva pas. Après des mois d’efforts, une déchetterie quasiment fonctionnelle à 100%, Elle sentait que la station de filtrage en projet allait se passer d’elle. Épuisée. Burnout.
Le médecin lui conseilla du repos.

Le Passeur Edgars Sprogis, un jeune Letton trentenaire sur le projet lui aussi, lui parla du Voyage des Sept Îles.

Fragment – Leïla —Île Du Silence

À bord.

Leïla referma son carnet, pensive. Elle faisait les choses à l'envers. Elle passait, puis elle voyageait. À Portelune, la nécessité et l'urgence la poussaient, à bord, c'était la brise, et « C'est ok », se disait-elle.
Intuitivement, elle savait mieux que les autres ce qu'elle faisait sur ce voilier : s'alléger de l'ancien monde.

Fragment – Collectif – Île Du Miroir (vers l'Andalousie)

Cette fois, il s'agissait d'un engin incroyable, un bateau de type SolidFoil, à coque fine et voiles rigides. Compact, anguleux, il attendait les routes lointaines. Les voiles, sombres et lisses, évoquaient des panneaux articulés plutôt que de la toile.
Le vent était léger ce matin, un vent de terre, stable. Le ciel, dégagé. On entendait des cliquetis métalliques.
Les voyageurs embarquèrent. Deux d'entre eux rangèrent quelques caisses sous le banc arrière. Leurs gestes se passaient encore de parole.
Joaquim vérifia un module de tension auxiliaire. Le coordinateur technique inspecta le gréement adaptatif.
Ensuite, Joaquim et le coordinateur libérèrent les amarres. Le navire se déporta lentement sous l'effet du vent, puis fila hors de l'anse. La voilure s'ouvrit par paliers, dans un souffle maîtrisé. Le bateau prit de la vitesse.
La côte s'éloignait. La falaise d'abord visible, vacilla, puis s'effaça. Ce qu'ils laissaient derrière ne leur appartenait déjà plus.
Leïla s'était éloignée dès l'embarquement. Elle observait la mer sans rien dire, son visage fermé. Marta, elle, s'était approchée de Luca. Pas ostensiblement. Mais elle s'était installée à côté de lui, le regard souvent tourné vers l'horizon, parfois vers lui. Un regard fuyant, un peu comme un défi lancé à demi-mot. Luca restait silencieux. Il la sentait présente, trop présente. Il préférait garder le silence.
Autour d'eux, les autres s'installaient. Joaquim, le veilleur, s'était calé à l'arrière, jambes étendues, les yeux mi-clos, son sac près de lui. Leroy, en pull marin, toujours un carnet

sur les genoux, écrivait, concentré. Deux nouveaux, un homme sec au regard bleu délavé, une femme métisse au crâne rasé, restaient à distance.
Le navire glissait à une allure régulière. Les visages étaient les mêmes que sur l'île, mais quelque chose avait changé. Les gestes silencieux se prolongèrent encore quelques jours.
Puis la parole revint progressivement, les souvenirs voulaient émerger.
— Tu sais, dit un Voyageur, je n'ai pas dormi la première nuit. Je pensais que j'allais exploser. Puis à un moment, ça a cessé, comme ça, sans prévenir.
— Moi, dit la femme au crâne rasé, j'ai rêvé de mon père. Il ne m'a rien dit. Il était près de moi… en paix.
Tous écoutaient. Même ceux qui faisaient semblant de ne pas entendre.
Leroy levait parfois les yeux de son carnet. Joaquim, le veilleur, restait impassible.
Luca s'était déplacé vers le centre du bateau. Marta l'avait suivi. Leïla, toujours à l'écart, les observait par intermittence. Mais ne s'approchait pas.

Fragment – Île du Miroir – Au contact

Un son grave fendit le silence, d'abord sourd, lointain, puis plus net. Des pales. Un hélicoptère survolait le navire. À tribord, un Zodiac surgit, cap tendu vers eux. Quatre personnes à bord : trois hommes, une femme. Uniformes sombres, gilets pare-balles, fusils visibles, mais non levés.
— Garde côtière. Stabilisez votre cap. Inspection de sécurité.
Le coordinateur de bord donna le signal qu'il avait bien reçu. Deux membres de l'équipe montèrent à bord : l'un des hommes, puis la femme. Ils demandèrent les identifiants du navire.
L'échange se fit en anglais. La femme garde-côte prit son temps, analysant chaque document. L'homme, lui, observait les passagers, soupçonneux. La tension était palpable.
— Motif de votre présence ?
— Programme expérimental. Séjour éducatif.
La femme en uniforme plissa les yeux.
— Très vague. Vous transportez des substances ? Médicaments ? Plantes ?
Les sacs furent fouillés, ils ne trouvèrent rien sinon des vêtements, du pain, des carnets, des graines…
Un sachet retint l'attention. L'un des gardes se figea. L'atmosphère changea. Marta tressaillit.

Joaquim avança, calme. Il tendit une carte et un document. Le garde **lut**, puis tendit le tout à la femme. Un échange muet suivit.
Quelques minutes plus tard, ils redescendirent sans explication. La tension demeurait, mais ils repartirent.
— Vous savez ce que ça signifie. Surveillance renforcée. Bonne route.
Le Zodiac s'éloigna. L'hélicoptère aussi. Le silence revint, pesant.
Personne ne parla. Une heure plus tard, la femme au crâne rasé demanda :
— On a été dénoncés ?
Leroy releva la tête.
— Peut-être. Ou peut-être que ce n'est que le début.
Le bateau poursuivit sa route. Le vent soufflait toujours. Mais chacun savait, désormais, qu'ils n'étaient plus invisibles.

Mer d'Alboran – 2028-07-07 – 14:20

Rapport du Veilleur — 14 822 — Interposition extérieure — tension non déclarée

Codex · Canal : Miroir · ID : 14 822

Horodatage : 2028-07-07 · 14:20 · UTC+2

Zone : Mer d'Alboran

***Objet** : Interposition extérieure — tension non déclarée*
Type d'événement : interposition extérieure / tension non déclarée
Lieu : zone maritime intermédiaire – traversée Île du Miroir → Andalousie
Coordonnées estimées : 36.65° N / 1.75° W
Zone d'autorité : eaux espagnoles – présence probable Guardia Civil / Frontex
UA active : aucune – posture d'observation maintenue
Seuil : orange – attention prolongée, propagation suspendue

***Journal** :*
Inspection non annoncée en milieu de traversée.
Stationnement bref d'un hélicoptère léger au-dessus du voilier, suivi de l'approche rapide d'un Zodiac embarquant quatre individus armés.
Uniformes sobres, sans insigne d'identification directe. Présentation orale comme "garde côtière". Langue d'échange : anglais.

Montée à bord de deux agents. Contrôle de papiers, fouille partielle des sacs. Questionnement sur la nature du voyage : "programme expérimental / séjour éducatif" utilisé comme couverture. Un sachet de graines a cristallisé une micro-tension. J'ai présenté un document civil enregistré sur base ouverte (rien qui évoque Codex, mais traçable comme itinéraire légal à caractère pédagogique). Lecture silencieuse. Échange visuel entre agents. Aucun commentaire. Retrait immédiat.

Avant départ, formule neutre, mais claire : "Surveillance renforcée sur ce secteur. Bonne route."

***Évaluation** :*
Posture dissuasive, non agressive. Intention réelle indéterminée. Aucune mention explicite de Codex, mais probabilité de présomption non verbalisée.
Groupe resté calme. Tension perceptible. Reprise progressive du lien après départ.

***Mesures prises** :*
– Alerte silencieuse vers fragments de veille en Andalousie orientale.
– Enregistrement sécurisé de la séquence pour mémoire distribuée.
– Signalement de la posture probable d'observation discrète à la frontière d'entrée.

Recommandation :
Maintien du parcours.
Aucune propagation Codex dans les 48h sauf nécessité vitale.
Masque civil à maintenir. Codex n'est pas reconnu, mais il est deviné.

Fragment – Luca – Île du Miroir – Arrivée

Andalousie · 2028-07-09 · fin d'après-midi

Le port était modeste. Une anse de pierre ocre, un quai en arc de cercle, une courte jetée qui mordait la mer sans conviction. Le vent d'ouest avait laissé sur les pavés une fine poussière rougeâtre.
Tout autour, l'Andalousie minérale. Des collines sèches, creusées de chemins oubliés. Des oliviers tors, épars comme des phrases en fin de souffle. Un village blanc à mi-pente, figé dans une lumière trop dure pour être douce, trop belle pour être rassurante.

Le bateau accosta avec précision. Les voyageurs descendirent avec leurs sacs, désormais habitués à l'exercice. Ils rejoignirent le quai au bout du ponton flottant.
On ne pouvait pas dire qu'un accueil spécial les attendait. Un homme en débardeur clair, assis à l'ombre sur une chaise pliante, téléphone à l'oreille, leur fit signe d'approcher. Il échangea quelques mots avec Joaquim, qui acquiesça. Puis l'homme leur fit signe de poursuivre, sans interrompre sa conversation.
La lumière chaude que réfléchissaient les murs blancs enveloppait les corps, séchait les tissus avant même qu'ils ne puissent coller à la peau. Les regards, en quête de répit, cherchaient l'ombre, comme une oasis possible.
Sur la place du village, ils virent les ruelles étroites, les volets clos, les murs striés de fissures. Un chat dormait en boule sur le rebord d'une fenêtre. Une cloche sonna. Deux coups.
On leur avait remis, à chacun, une adresse et un nom, mais aucun plan ni itinéraire. Certains prirent la rue du puits, d'autres bifurquèrent sous les arcades. On ne leur avait pas dit ce qu'ils allaient faire ici. Seulement ceci :
« Observez. Notez. Ne fuyez pas ce que vous reconnaîtrez. »
Luca reçut la clé d'une maison modeste, avec un patio intérieur, des carreaux anciens, une chambre fraîche. Sur le lit, il trouva une feuille manuscrite :

« Vous serez visité en temps utile. »

— Vraiment ? se dit-il, déconcerté.
La question se posait : s'agissait-il d'une bonne ou mauvaise nouvelle ? Cette curieuse sensation indescriptible, pesante, ne le quittait pas depuis son premier pas sur l'île.

Luzia

Le second matin, il descendit au village. Le soleil était déjà haut. Dans les ruelles blanches, l'air vibrait. Des femmes arrosaient les dalles avec des seaux d'eau.
Il s'assit à la terrasse d'un petit café, table d'angle, à l'ombre d'un mûrier. Il commanda un café court à un serveur en chemise blanche impeccable.
Une femme, à peine plus âgée que lui, robe de coton claire, sans motif, s'installa à la table voisine. Elle posa un cahier devant elle. Son visage était marqué, mais lumineux. Il émanait d'elle comme une force intérieure.
Elle tourna la tête au bout de quelques minutes :
— Tu dors bien ?

La question tomba sans préparation. La réponse mit du temps.
— À peu près.
Elle hocha la tête, nota quelque chose.
— Tu rêves ?
Il hésita.
— Je crois. Je ne me souviens pas.
Elle poursuivit :
— Ici, tu vas voir des choses. Entendre des phrases. Elles vont s'aligner. Et former quelqu'un.
— Moi ?
Elle sourit, sans moquerie.
— Pas tout à fait. Un autre. Celui que tu caches quand tu dis "moi".
Il voulut dire quelque chose. Elle leva une main.
— N'essaie pas de me plaire. Je ne suis pas là pour ça. Ce n'est pas personnel.
Elle se leva.
— Tu peux me trouver ici. Ou pas. Je viendrai peut-être. Ou pas. Mais tu ne seras pas seul.
Elle s'éloigna. Un chat du village lui emboîta le pas.
Le serveur, resté immobile, s'approcha enfin :
— Luzia. Elle parle peu. Mais juste.
Il repartit avec la tasse vide.

Jour 1 —Miroir

Il rentra chez lui d'un pas mesuré, comme après une marche trop longue. Il n'était pas fatigué, juste déstabilisé.
La lumière était plus crue qu'au matin. L'ombre du patio s'étirait sur les carreaux, découpant des triangles flous sur les murs à la chaux. Il ouvrit la fenêtre. Il n'avait pas envie de toucher au carnet. Pas encore.
Il parcourut la pièce du regard. La chambre, propre, trop bien rangée, attendait quelque chose de lui. L'inconfort venait peut-être de là.
Il ressortit, sans but précis. Traversant le village, il atteignit une petite place, au-delà des dernières maisons. Des enfants jouaient au ballon. Un homme rabotait une planche sous un auvent. Sur un balcon, une femme étendait du linge.
C'est là qu'il vit Marta. Debout à l'angle d'un bâtiment à demi effondré, de l'autre côté de la place. Il eut un léger mouvement de recul. Il ne s'attendait pas à la croiser si tôt.
Elle le reconnut aussi. Elle fit un signe curieux, les deux bras levés, enjouée. Il répondit de la même manière, sans s'approcher.

Jour 2 —L’homme au banc

Ill n’avait pas dormi. Ou mal. Un sommeil traversé de visages flous, de répliques sans contexte. Comme un théâtre sans mise en scène. Il s’était levé tôt, poussé davantage par une agitation intérieure qu’un élan matinal motivé.

Il marcha vers l’arrière du village, là où la rue s’ouvre sur une corniche, à flanc de colline. Une esplanade de pierres plates surplombait les oliveraies. Un homme entre deux âges était assis sur un banc municipal fraîchement repeint. Il portait une casquette de toile beige.

L’homme ne tourna pas la tête, continuant à fixer son journal à moitié plié, annoté dans les marges. Des mots, des signes, une sorte de code privé. Luca s’assit à une distance mesurée, à portée de voix, si nécessaire.

L’air tiède somnolait sous les mûriers platanes.

L’homme parla sans le regarder :

— Tu penses que c’est toi qui écris ce carnet, hein ?

Luca tourna la tête, mais ne répondit pas.

— Tu crois raconter, mais tu ajustes toujours. Tu rends ça présentable.

Il feuilletait son journal, griffonnait une ligne.

— Tu n’as jamais noté ce que tu refuses de voir. Juste empilé ce que tu croyais pouvoir supporter.

Puis, il tourna la tête, le regard droit dans les yeux de Luca.

— Moi, je suis ce que tu laisses dans l’ombre. Celui qui continue de parler quand tu as fermé le carnet.

Il avait dit cela d’un ton égal, mais en articulant soigneusement chaque mot.

— Tu crois que cette île est un miroir. Tu te trompes. Elle t’ouvre, elle ne te reflète pas.

Il se leva, plia son journal, le déposa sur le banc.

— Tu peux l’écrire si tu veux, mais ton récit ne dira vraiment quelque chose que quand tu accepteras d’y être impliqué.

Il le dévisagea une dernière fois, avant de s’éloigner, comme un passant indifférent.

Luca resta déconcerté. « Mais oui… Encore un rêve, bien sûr. »

Nuit 2 – Journal —Île Du Miroir \ Andalousie

- *Il connaissait mes phrases, mon ton.*
- *Il me parlait comme s’il s’adressait à une version cachée de moi.*
- *C’était juste, et sans violence.*
- *Il a dit que je n’écris que ce que je peux supporter. Il a peut-être raison.*
- *Je ne pouvais pas répondre, je crois.*
- *J’ai eu peur pour la première fois de ce que montre une île.*

Jour 3, L'inconfort des reflets

Il s'était endormi tard. Il avait du mal à digérer le repas, bien qu'il fût léger. Il connaissait bien ce phénomène : les contrariétés avaient toujours cet effet sur lui. La nuit fut agitée, moite, marquée par un rêve étrange.

Il était chez lui, devant le miroir de la salle de bain. Son reflet cherchait à l'avertir, à articuler quelque chose qu'il ne comprenait pas. Puis le décor changea : c'était maintenant le grand miroir dans l'entrée de chez Lisa. Il essaya de reculer sans y parvenir, déconcerté ; un autre Luca était là. En arrière-plan, Barnier oscillait d'un pied sur l'autre, gêné. Ce Luca-là s'avança vers lui, déterminé.

Il ouvrit les yeux, le cœur battant, la gorge sèche. Entre veille et sommeil, une idée traversa son esprit : si je baisse ma garde, il baissera la sienne. -

Il se leva, prépara un café. S'assit près de la fenêtre, dans une lumière encore hésitante. Le carnet reposait là, ouvert. La plume entre les doigts. Mais rien ne venait. L'envie elle-même lui manquait. L'odeur du café l'écœura, il le laissa en cuisine. Il tenta de fixer le rêve sur le carnet avant qu'il ne s'efface.

Il resta là, face à la fenêtre, le crayon immobile, tandis qu'une lumière crue envahissait maintenant l'espace.

Il pensa à Luzia et ses questions sur son sommeil, à l'homme du banc parlant à un autre lui, à Marta avec ses sémaphores un peu étranges, oniriques, eux aussi.

Réminiscence.

Un souvenir émergea, indisposant. C'était une soirée organisée pour les professionnels du réseau : une occasion de se jauger, de s'évaluer, de tenter d'attraper des opportunités, de glaner des réponses ou d'enrichir son agenda. Entre deux petits fours au foie gras bio et une coupe de champagne millésimé, une connaissance — de celles que l'on croise régulièrement dans les réunions clients, dans l'ascenseur ou lors d'événements — lança une blague désobligeante sur une collègue introvertie et peu soigneuse de son apparence. Tous la connaissaient et savaient à quel point elle était efficace dans son travail. Mais ce n'était pas le sujet. La pique était peut-être pertinente, mais cruelle. Aucun regard n'était tourné vers elle, isolée à l'autre bout de la salle. Luca avait ri lui aussi, davantage par mimétisme que par complicité. Le champagne devint amer, et les conversations se noyèrent d'elles-mêmes dans un brouillard de sons indistincts.

Ce souvenir n'avait que peu d'importance, dans le fond, et il ignorait pourquoi celui-ci, en particulier, revenait maintenant Était-il déjà devenu le reflet de lui-même ? Il comprit qu'à cet instant précis, quelque chose s'était fêlé en lui. Mais il s'était pourtant ajusté ; il

avait continué d'endosser un costume à la mauvaise taille, en finissant par ne plus y penser.
Il se décida à sortir. Il traversa les ruelles sans but, atteignit la fontaine au centre du village. L'eau y coulait claire et fine. Il s'assit sur le muret, observa le maigre filet d'eau coulant. Puis, il sortit son carnet et nota sans hésiter :
Ce n'est pas ce qu'on m'a fait qui me blesse. C'est ce que je me suis laissé devenir, à force de vouloir qu'on m'accepte.

Partir.

Il croisa Luzia sur le chemin du port. Elle scruta longuement son regard, trop. Le malaise persistait. L'île l'avait sondé plus profondément qu'il ne l'avait jamais fait lui-même.
Il était impatient de partir. Le bateau, salvateur, les attendait au bout du ponton. Le vent portait l'odeur des figuiers, du sel et du linge séché. On embarqua dans le désordre. Marta s'assit face à la mer.

À partir d'ici, les fragments se suivent sans que j'intervienne. Tu connais désormais les règles du jeu, ou presque, ce sera suffisant pour continuer.

D.M.

Manuel du Codex – UA —Unité d'Agencement

UA : Unité d'Agencement
Une UA, c'est un groupe temporaire qui se forme quand un besoin précis apparaît : réparer une nappe phréatique contaminée, organiser des soins d'urgence, installer un système de filtration d'eau, cultiver un jardin collectif.
Comment ça se déclenche
Quelqu'un repère un problème (eau polluée, énergie manquante, conflit non résolu). Il le signale sur le réseau Codex. Si le problème dépasse un seuil critique, une UA se forme automatiquement : des personnes compétentes dans la région acceptent de contribuer, les ressources disponibles (camion-pompe, labo mobile, matériel) s'affichent, et l'action démarre.
Sans chef, mais coordonnée
L'UA fonctionne sans hiérarchie. Les personnes qui s'activent coordonnent leurs actions directement, utilisent CORA (la monnaie Codex) pour échanger services et ressources, et

si la situation devient complexe, un OPONO peut intervenir pour faciliter les décisions collectives.

Temporaire ou durable

Une fois le besoin satisfait (l'eau est filtrée, le jardin pousse, le conflit est apaisé), l'UA peut se dissoudre — chacun repart à ses activités. Ou elle peut devenir un socle permanent : le jardin continue, le lieu de soin reste actif, l'espace partagé perdure.

Traçable et ajustable

Chaque UA est reliée au réseau Codex. On peut voir ce qu'elle fait, ajuster ses actions, apprendre de ses expériences. Tout est documenté, partagé, réplicable ailleurs si besoin.

Fragment d'un manuel collectif, mis à jour par ceux qui l'utilisent.

— Eh, l'unité d'agencement, ça ressemble à la vie à la campagne, rien de nouveau finalement !

— Non, juste une mise à jour. Pourquoi réinventer ce qui marchait avant qu'on casse tout ?

Fragment – Leïla – Expansion Codex

« Mais qu'est-ce qu'ils ont encore fichu ? ». Leïla scrollait nerveusement les pages d'un rapport de laboratoire privé, transmis à Codex par un riverain excédé. Le document concernait une nappe phréatique peu profonde, au sud de Lagraulas. Les résultats étaient sans ambiguïté : taux de nitrates et de particules organochlorées très au-dessus des seuils critiques.

« Bon… je prends encore ça », murmura-t-elle. « Ensuite, je passe la main. Ras-le-bol. » Elle essayait de s'en convaincre elle-même.

Les prélèvements avaient été faits de manière indépendante, sans relais institutionnel. Le rapport avait circulé de main en main, jusqu'au bureau d'un adjoint local — qui l'avait laissé en attente pour le prochain conseil municipal. Une procédure classique : dépôt, transmission, dossier, délibération, demande de subvention.

Rien ne bougerait avant septembre, au mieux.

Et puis, quelqu'un — un habitant, sans doute — avait posté le rapport brut sur Codex. Leïla lança l'interface. Elle saisit les données, valida le franchissement de seuil, classa l'intervention en urgence hydrique. Une première série de réponses apparut :

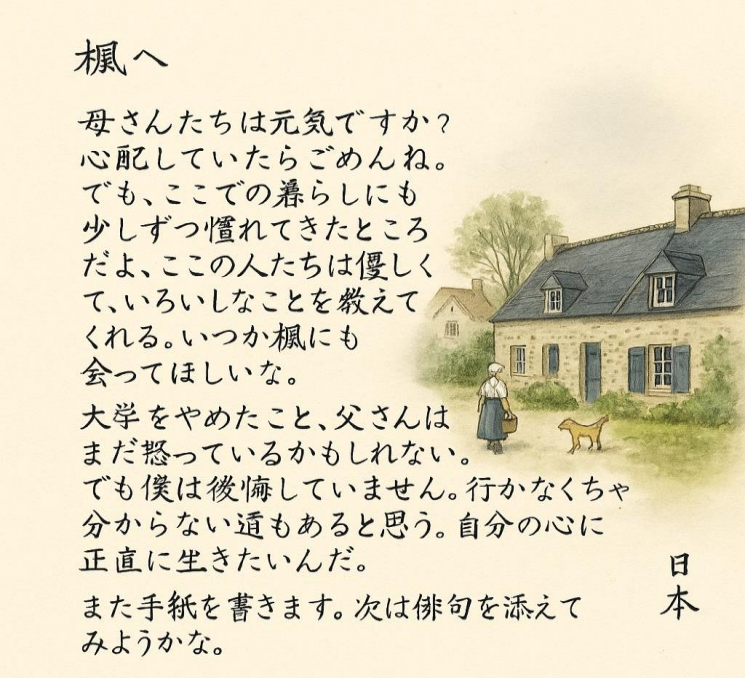
– Camion-pompe : disponible immédiatement, à moins de 30 km.
– Unité mobile de filtration : rattachable.
– Labo volant : en état de fonctionnement, mais non affecté — aucun opérateur déclaré disponible.
Elle attendit une seconde.
Son nom apparut, en tête des suggestions. Elle grimaça.
« Évidemment », marmonna-t-elle, agacée. « Aucun technicien qualifié disponible dans la région, je vais encore devoir m'y coller ! »
Elle se dandina sur sa chaise de bureau fatiguée puis saisit sa tasse de thé refroidi.
L'arôme jasmin s'était enfui déjà depuis longtemps. Elle reposa la tasse.
« … et, comme je suis agréée et encore présente dans la région… »
Ce n'était pas une convocation, mais seulement logique.
Elle cliqua sur l'auto-affectation sans autre commentaire. L'intervention était lancée.
Elle valida le Go.
Sur la carte de l'interface, d'autres fragments s'étaient allumés.
Signalements similaires. Activations spontanées d'UA.
Une dizaine de cas liés, tous connectés au même bassin aquifère. Pas des copies du premier signal : des cas propres, déjà documentés, remontés à Codex de manière indépendante.
Elle observa un moment le maillage se déployer.
Elle connaissait ce phénomène. Chaque fois qu'un fragment apparaissait, qu'un seuil critique était franchi puis traité sans attendre, le tissu local se renforçait.
On appelait ça, dans le jargon discret de Codex, une densification organique.
« Et une de plus ! »se dit Leïla, en rabattant l'écran de son laptop hors d'âge. « Codex fait le job, et moi aussi. »
Elle se sentait fatiguée, mais satisfaite.
L'eau allait avoir meilleur goût, même si ce n'était pas du goût de tout le monde.

Fragment – Takashi – Une Île du Don —La lettre.

Bretagne sud,

Le banc était lourd, sans vernis, rayé par endroits. Il grinçait un peu quand on changeait de jambe. Takashi s'y était assis après avoir vidé son bol. Il n'y avait plus personne dans la pièce, seulement les bruits du poulailler qu'on ouvrait et un coq têtu qui se battait avec son écho.

L’air sentait le bois humide et le vieux café oublié dans la cafetière. Des traces de semelles boueuses traversaient le sol carrelé.
Takashi écrivait.
Papier quadrillé de Kyoto, plié en deux. Stylo à pointe fine.
Il écrivait à sa sœur, comme chaque semaine, le mardi. Ce jour-là, personne ne venait lui parler. Ou presque.
Il écrivait qu’il faisait froid dans la maison, mais qu’on s’y faisait. Que les silences ici n’étaient pas hostiles. Juste occupés. Il décrivait les murs irréguliers blanchis à la chaux, le seau d’eau toujours au même endroit, le savon de Marseille coincé dans un filet suspendu.
Et ses baskets.
Posées dehors, bien alignées sous le toit.
Qu’il avait retrouvé le lendemain matin, sur le paillasson, côté intérieur.
Il n’avait pas demandé pourquoi.
Mais il écrivait là-dessus.
La porte de l’arrière-cuisine s’ouvrit. Un courant d’air entra.
Bottes en caoutchouc. Pas lourds. Bruit de chaussettes mouillées qui frottent à l’intérieur. Une silhouette.
— C’est une lettre ou une liste de courses ? lança la voix sans rire.
Il leva les yeux.
La fermière.
Grand pull. Visage sec. Cheveux gris attachés sans soin. Elle se frottait les mains sur un torchon jauni. Elle jeta un coup d’œil à la feuille, puis au banc, puis à lui.
— J’comprends rien, hein. Mais c’est rangé.
Il hocha la tête. Pas une salutation. Une reconnaissance.
— C’est japonais, dit-il.
— Ben j’me disais. Ça ne parlait pas breton, en tout cas.
Elle resta debout à le regarder écrire.
— T’as vu le ciel ? Tu vas les regretter, tes pompes dehors.
(Pause.)
Enfin, tu les aurais regrettées. J’les ai rentrées, hier. C’était tout trempé.
Il hésita. Annaïg ajouta :
— Chez moi, on les enlève toujours. C’est une question de respect.
Elle haussa les épaules. : "ici, c’est autrement".
— Bah ici, on fait attention s’il y a de la merde dessous. Sinon, c’est pas un drame.
Elle lança, avant de repartir :



— T’as bu ton café ?
— Oui.
— J’te remets ça. Y en reste un peu, il est fort.
Il voulut répondre, mais elle était déjà repartie, torchon à la main.
Juste avant de sortir, elle lança, sans se retourner :
— Degemer mat d’an holl.
Même aux pointilleux.
Elle ferma la porte sans bruit.
Takashi regarda l’heure à l’horloge.

I reprit son stylo, ajouta au bas de la lettre :

Mes chaussures dedans —
sans bruit, quelqu’un ici dit
j’ai vu la pluie.

Fragment – Collectif —Île de l’Autre —(Corse)

Le voyage à bord du Sol de Sal, contre toute attente, fut l’un des plus agréables depuis le début du Voyage. La semaine fila à une vitesse indécente. Mais les reflets de l’Île du Miroir restaient présents. Luca se sentait dans un état étrange, instable, comme suspendu. Il parlait souvent avec Leïla et Leroy. Leurs échanges, épars, mais incisifs, laissaient affleurer des éclats de sens. Leïla parlait de méta structure, Leroy de bascule. À force de fragments, le puzzle prenait forme.
Marta, parfois, se joignait à eux. Mais le plus souvent, elle venait s’asseoir à ses côtés, son pull marin noué autour du cou. Ils échangeaient deux ou trois mots. Puis le silence reprenait.
Sous l’étrave, les vagues défilaient dans un bruissement doux. La côte corse apparut à l’aube. Une masse sombre, découpée, émergeant lentement de la brume. Le navire mouilla à cinq cents mètres d’une crique étroite. Ils poursuivirent en Zodiac, semi-rigide, lancé à vive allure. La coque frappait les vagues. L’Île de l’Autre prenait la forme de la Corse.

Un vieil homme les attendait au bout de la plage. Il leur fit un signe de tête, sans un mot, puis s'engagea sur le sentier qui menait à Casa d'Altu. Le chemin, bordé de lentisques et d'immortelles — c'est ce qu'il avait dit — était escarpé, mais praticable. Ils gravirent les pierres en sans un mot, le souffle court, jusqu'à ce qu'une placette ombragée de mûriers-platanes s'ouvre devant eux. Au fond, une maison basse aux volets turquoise. Une vieille dame les observait avec acuité, depuis le seuil, droite, immobile. Elle ne bougeait pas, mais sa voix les cueillit net :
— Je vous vois. Tous autant que vous êtes.
Ils furent accueillis sans l'être. Elle les dévisagea un par un, longuement, de son regard noir, sans concession. Puis, elle les fit entrer. Les chambres étaient sobres, propres, méticuleusement rangées. Ils s'y installèrent dans une ambiance incertaine, entre gêne et fou rire étouffé.
Luca trouva un mot sur la table rustique, adossée au mur de pierre.

« L'autre, c'est toi aussi. »

Il souriait. Ces petites phrases, parfois drôles, parfois innocemment profondes, prenaient à chaque fois un sens particulier. On n'emportait rien, ici. Juste une phrase. Peut-être un début de chapitre dans le carnet bleu.
Le matin, la vieille dame les réveilla d'un claquement sec de la porte sur le chambranle, peu après l'aurore. Dans la grande pièce, un petit déjeuner les attendait : pain de seigle tiède, confiture de cédrat, figues fendues, brocciu frais, café noir et rugueux dans une cafetière cabossée.
Ensuite, le vieil homme les rassembla dans la cour. Petit, sec, noueux. Une veste noire élimée, la barbe blanche en collier. Il leva les yeux sans bouger :
— Vous allez marcher. Tous.
Sa voix, rocailleuse, ne laissait place à aucune discussion.
— Ce n'est pas une promenade. C'est une montée. Une montée d'un autre genre.
Personne ne répondit. Même Leroy rangea son appareil photo. Marta baissa les yeux. Luca, lui, releva la tête.
— Vous avez tous de bonnes chaussures ?
Le vieil homme, sec comme une branche de figuier, les inspecta un par un. Pas pour plaisanter. Pour jauger. Un regard, un froncement de sourcil. Il s'approcha d'un voyageur, toucha le tissu du pantalon, hocha négativement la tête. Dans un coin de la cour, une caisse contenait quelques vêtements usagés, mais propres. Une autre, des paires de chaussures. Il fit signe :
— Mets ça.
Le voyageur s'exécuta. Une paire de godillots usés, mais souples. Lacets neufs. Semelle

intérieure refaite. L'homme revint au groupe.
— Je vous explique.
Il parlait fort et distinctement malgré l'accent prononcé.
— Moi, c'est Doménicu.
Il regarda Leroy.
— J'ouvre la marche. Toi, tu fermes.
— Leroy.
— Très bien. Tu fermes… Leroy.
Il tourna les talons.
— On y va.
Ils marchèrent deux heures, firent de brèves pauses. Domenicu dit, en s'adressant encore à Leroy :
— Je vais vous emmener vers un site qui vaut le déplacement. Pour les photos. Mais il va falloir le mériter.
— Maintenant, on repart.
Ils prirent un sentier à flanc de rocher, taillé pour les chèvres plus que pour les hommes.
— Voilà. C'est ici que ça se corse.
Il désigna un passage étroit, bordé par le vide. Des vagues bleues transparentes d'un côté, une crevasse sombre de l'autre.
— Si vous voulez passer là, il faudra vous tenir la main. Ceux qui ont le vertige, vous attendez notre retour. Je ne veux perdre personne.
Luca leva les yeux. Marta était déjà devant. Leïla, juste derrière. Puis, il sentit la main chaude et douce de Marta se glisser dans la sienne. Celle de Leïla se fit attendre.

Marta, Journal

Ile De L'Autre, Corse

Je me sens seule. Et c'est bien la première fois.
Jusqu'ici, j'ai passé presque chaque jour de ma vie d'adulte à prendre soin de l'autre, de son corps, de son bien-être, parfois même de sa vie.
Et aujourd'hui… qui prend soin de moi ?
Un groupe s'est formé à bord. Leïla, Luca, Leroy. Même Jo le taiseux (Joaquim) s'est joint à la bande.
Et moi, je ne sais pas si j'en fais partie.
C'est pas possible, je redeviens ado.

Luca… J'aimerais qu'il me regarde. Qu'il me prenne la main.
Rien que de l'écrire, ça me fait mal.
Il y a Leïla. Je vais abandonner.
Je ne sais plus ce que je fais ici.
Ni pourquoi.

Collectif, Jour 3

Encore une fois, la randonnée prit une allure détendue. Leroy discutait avec Leïla, longuement. Elle riait souvent, le visage ouvert, lumineux. Peut-être les senteurs végétales portées par la brise, avaient-elles un effet euphorisant. Leroy évoquait un ami journaliste, un projet d'émission. Personne ne savait s'il exagérait ou pas.
Ils arrivèrent à un pic rocheux. En contrebas : une plage blanche, cernée de pins courts. La mer, d'un bleu franc, n'avait rien à envier à celle de l'Égée.
On allait passer à un exercice pratique.
Doménicu fit une démonstration rapide. Il montra comment passer le baudrier, fixer la corde dans le descendeur, choisir un point d'ancrage solide — un rocher sec, jamais une pierre meuble. Puis comment assurer la descente : laisser filer lentement, sans à-coups. Main arrière ferme.
Luca s'approcha du sac, sortit un baudrier, et se dirigea vers Marta.
Elle leva la tête.
— Je t'assure ?
Il fit non de la tête.

— Non. Je gère la corde.
Marta ne répondit pas. Mais cette fois, elle sourit. Visiblement.

Fragment mémoire – Luca —Incompréhension croissante avec Lisa

Paris,2028-01

Luca était arrivé en retard ce soir-là. Comme chaque jour, il s'était attardé au bureau. C'était devenu une habitude tacite : arriver tôt, partir tard. Une compétition sans vainqueur. Lisa ne lui en fit pas reproche. Sa vie, sur ce point, ressemblait à la sienne.

Ils s'étaient assis face à face, leurs genoux presque en contact. Lisa avait apporté une bouteille de vin, que Luca ouvrit avec soin, tentant d'extraire le bouchon sans bruit. La conversation avait vite bifurqué vers un sans-abri qu'ils avaient croisé quelques jours plus tôt. Lisa regardait la fenêtre, mais son regard n'accrochait rien.

— Je comprends ce que tu veux dire, Luca, mais chacun est responsable de sa situation. C'est à eux de s'en sortir, non ?

Elle avait dit cela d'un ton calme, presque évident. Comme un fait. Pour Luca, ce fut un basculement intérieur. Il sentit que la parole pouvait se briser. La réponse facile tardait. Il observa les cadres au mur, fit tourner le verre entre ses doigts, regarda le vin sombre, presque noir, teinter la surface. Puis se décida :

— Tu crois vraiment que c'est aussi simple ? Que chacun peut s'en sortir, juste à la force des poignets ?

Lisa tourna la tête vers lui. Pas de tension dans ses yeux. Mais un léger retrait dans le geste, comme une porte qui se referme à demi.

— Oui. À un moment donné, il faut que les gens se bougent. Si on est toujours là pour les porter, comment ils vont faire ? Ils doivent aussi prendre leurs responsabilités. Luca se crispa. Lisa réduisait la complexité du réel à une morale d'effort individuel. Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil et murmura :

— Je ne sais pas, Lisa… Je crois qu'on n'a pas toutes les mêmes cartes dès le départ. Certains naissent face au vent. D'autres n'ont même pas de sol sous les pieds. Ce n'est pas qu'une question de volonté.

Elle haussa les épaules. Son regard était revenu vers la vitre. Peut-être cherchait-elle à éviter d'entendre vraiment. Recevoir ses mots aurait supposé un déplacement intérieur qu'elle n'était pas prête à faire.

Elle se figea. Son regard s'échappa vers la vitre. Elle reprit, détachant chaque mot :

— Ce n'est pas ce que je dis. Mais autour de nous, je vois surtout des gens qui attendent qu'on les aide. Et je me demande si ça les aide vraiment.

Il se leva, pour couper court, par lassitude. Ce simple geste contenait tout l'historique de leurs dialogues. Les tentatives patientes. Les précautions. L'envie de relier plutôt que d'opposer. Il fit quelques pas, effleura du doigt une étagère, s'attarda devant une lampe. Puis revint s'asseoir. Sans la regarder.

Le monde qu'ils habitaient n'était plus le même. Plus les mêmes lignes. Plus la même hauteur de dialogue. Et une inquiétude surgit, plus amère encore : Et s'il s'était refermé, lui aussi ? S'il avait fini par croire que voir les failles, c'était voir plus clair ? Qu'avoir un doute, c'était être en avance ?

Il ne répondit pas. Elle ne le regardait plus. Une fissure parcourut le silence.

Fragment – Marta, Luca —Île du Don —(Les Carpates)

La Place des gestes silencieux

Ils arrivèrent au matin, avec les premières brumes qui montaient de la forêt. La route s'arrêtait là, littéralement : une bande de bitume fissurée qui se dissolvait dans la terre battue. Ensuite, plus rien. Le village s'était dissimulé dans un repli du monde.
Luca et Marta descendirent au plus vite, ravis de se dégourdir les jambes.
Ici aussi, quelqu'un les attendait. Un homme aux cheveux dégarnis les salua d'un mouvement de tête. Il donna un jeu des jeux de clef à Marta et Luca, mais pas de consigne. Il leur indiqua une maison aux murs blanchis à la chaux
Ils prirent leurs quartiers dans la bâtisse sans volets, ancienne maison d'instituteur. Le poêle à bois ronronnait déjà — quelqu'un avait préparé cela. Dans la cuisine, du pain noir et du miel.
— C'est… pas si mal, murmura Luca.
— Oui, dit Marta.
Ils passèrent la journée à se croiser. Luca se promena dans le hameau, et aux alentours, parfois un chien aboyait à son passage, derrière un mur ou une palissade. Marta dessinait dans son carnet, elle s'assit sur un muret bordant la placette. Un homme échangea quelques mots avec elle dans un langage hybride, mi-anglais, mi-roumain. Mais elle comprit l'essentiel, elle ne répondit pas. Une dame âgée interrompit l'homme, elle offrit à Marta un petit sachet cousu main, il sentait la lavande. L'homme s'éloigna.
Le soir venu, les villageois apportèrent du fromage, du lait, quelques pommes séchées. Pas d'explication. Juste le don, pur, sans justification. Marta les remercia d'un signe. Luca voulut parler, mais ne trouva rien à dire.
— Tu sais pourquoi on nous accueille comme ça ? demanda-t-il plus tard, tandis qu'ils buvaient un thé trop fort, assis sur les marches de la maison.
— Parce qu'ils savent que si on explique, ça devient une dette. Ils ont déjà vu ce que ça produit.
Il ne répondit pas. Mais ce soir-là, lorsqu'ils marchèrent ensemble jusqu'au banc qui surplombait la route, Marta ne s'éloigna pas par crainte, comme souvent. Elle s'assit. Silencieuse. Présente.
Un peu plus tard, quand elle tendit son écharpe à Luca, sans mots, juste parce que le vent avait tourné, elle l'offrait comme un don, spontané, sans attente d'un « merci ».
Il remercia quand même. Presque inaudible.

Le don de la vigilance

Marta et Luca avaient emporté avec eux des chaises de la maison. Elles étaient artisanales, sculptées, assez lourdes.

Ils étaient installés sur la crête d'un monticule bordant un sentier boisé. La vue portait sur large panorama de champs, bosquets et la forêt au loin. Au centre, une route serpentait en évitant les pentes douces. La nuit tombait, l'ombre couvrait maintenant une grande partie de la vallée.

Luca se préoccupait d'un pied de sa chaise qui s'enfonçait dans la terre meuble.

— Mets une pierre, dit Marta.

L'obscurité s'installait vite, la fraîcheur aussi. Marta plissa les yeux, concentrée sur un point que Luca ne distinguait pas. Il remarqua son visage tendu, dans ce qu'il restait de lumière.

— Attends, dit-elle. Tu vois là-bas ? Elle désignait un point dans la vallée.

— J'ai vu une lumière. Une lampe. Ça a éclairé les roues d'un véhicule.

Luca fixa l'endroit. Il finit par distinguer des masses sombres, en file, arrêtées sur la route. Impossible de dire combien. Mais c'étaient plusieurs véhicules.

— On ne les a pas vus approcher, constata Luca.

— Pas bon, répondit Marta. On s'en va. Vite.

Ils descendirent vite par le sentier, trébuchant parfois dans la pénombre. Les chaises étaient restées derrière.

Arrivés sur la place, ils aperçurent une échoppe éclairée. Trois hommes y étaient assis. Marta et Luca expliquèrent brièvement. Le maire arriva presque aussitôt.

L'un des hommes, plus âgé, dit d'une voix éraillée :

— Ils étaient là, il y a trois nuits. Ils posaient des questions.

En quelques minutes, des femmes, des enfants, des vieillards se rassemblèrent. Ils se dirigèrent sans bruit vers un pré sec, en bordure du hameau.

Évacuation

Peu après, un hélicoptère descendit dans une bourrasque de feuilles et de poussière. Un vieux modèle, probablement de l'époque soviétique. Sur la carlingue, un logo collé : un cercle de parachutistes stylisés — sans doute un club local.

Des effluves de kérosène saturaient l'air, le bruit était assourdissant, il contribuait à l'atmosphère d'urgence qui s'était rapidement installée sur le couloir d'évacuation. Plusieurs silhouettes armées sautèrent au sol, casquées, en combinaison. Elles s'éparpillèrent sans un mot. Deux restèrent en retrait pour guider les villageois et les voyageurs. L'un d'eux posa la main sur l'épaule de Marta. Il fit un signe bref vers l'appareil.

À l'intérieur, un jeune homme était assis. Un pistolet mitrailleur posé entre ses genoux. Il les regardait monter. Le visage calme, le regard attentif. Luca sentit son cœur cogner un peu trop vite. Il fixait l'arme. Un rire nerveux, incontrôlable, lui échappa.
— J'ai failli leur demander s'ils avaient une arme pour moi, dit-il à Marta. Et puis j'ai pensé… Je me suis déjà blessé avec une agrafeuse. Sérieusement. J'ai encore une cicatrice. Marta ne rit pas. Elle le dévisagea, attentive. Elle aussi était tendue. Elle le cachait mieux. Son regard balaya l'arme, le veilleur, puis la porte, encore ouverte.
Le rotor s'ébranla. L'hélicoptère quitta le sol dans un vacarme assourdissant. En bas, la colonne de véhicules n'était pas encore arrivée. Mais elle venait pour eux. C'était certain, se disait encore Marta. Ils avaient vu, compris, transmis. Le village avait eu le temps de fuir. C'était ça, le seul don possible ici : offrir quelques heures d'avance.

Collectif, (Carpates) — Jours d'attente

Leroy n'était pas monté avec eux dans l'hélicoptère. Il était resté, carnet en main, sans doute pour voir ce qui se passe ensuite.
De leur côté, Luca, Marta et Leïla avaient atterri plus loin, dans une ferme isolée. Un repli temporaire. Le tissage reprenait ailleurs. Les jours d'attente avaient commencé.
Luca passa les premières heures sur le toit. Une planche gondolée, une fuite sournoise. Il grimpa seul, bâche et marteau à la main. Le vent le fit vaciller, il perdit l'équilibre, crut tomber. Personne ne vit ça. Il recommença. Trois fois. Jusqu'à ce que ça tienne. En bas, le fermier l'observait, les bras croisés dans la cour. Lorsque Luca redescendit, il hocha la tête, satisfait.
Marta, elle, était restée à l'intérieur. Une vieille femme vivait encore là. Une présence ténue, le souffle court sous les couvertures. Marta lui avait pris la main. Elle était restée des heures, à respirer ensemble. Le soir venu, elle ne raconta pas. Ce genre de présence ne passe pas par les mots.
Leïla s'était installée près du terminal de l'UA locale. Elle tapait vite. Ce qu'elle écrivait, elle l'avait vu, vécu, noté mentalement. Elle le confiait maintenant au flux.
L'interface afficha : Fragment intégré. Transmission vers la mémoire distribuée en cours.
Elle ajouta une ligne, presque en marge : Seuil du don : savoir se retirer quand il faut.
L'IA valida. Les flux se tissaient ailleurs. Le soir, ils se retrouvèrent près du poêle, ensemble, à veiller.
Le journaliste était resté dans la vallée, dans son rôle.

Fragment —Leroy – Carpates

Valea Rece · 2028-10-07 · après midi —Je reste.

L'hélicoptère, un Mi-8, s'était posé en suspension, à quelques dizaines de centimètres du sol, dans un pré desséché en lisière du hameau. Les pales découpaient l'air en vrilles tendues, rabattant les feuilles mortes en éclats circulaires.
Les Veilleurs sautèrent au sol. Déploiement direct. Mobiles.
Les pistolets mitrailleurs prêts à servir, cran de sûreté en place, mains calées. Sans hésiter, ils s'éparpillèrent aussitôt pour couvrir les axes. Le corridor fut formé en moins d'une minute. Les voyageurs, les mères, les enfants, les villageois vulnérables montèrent ensemble à bord. Ils ne manifestaient aucune frayeur. Deux jeunes en combinaison de bord les faisaient embarquer avec fluidité.
L'un d'eux fit signe à Leroy d'approcher. Leroy répondit par un geste sobre : il désigna un bandeau imaginaire sur son bras, montra sa paume, fit non de la tête, puis posa la main sur sa poitrine. Le Veilleur hocha la tête. Il avait compris. Il remonta à bord.
L'hélico décolla dans un souffle lourd, presque vertical, saturé d'effort. Le bruit couvrit tout, puis se dilua dans le ciel.
Le silence revint. Les Veilleurs restèrent en place, dispersés, mais reliés. Leroy resta au sol, seul "civil" sur zone, carnet mental ouvert.

Leroy —Carpates – Au contact

Leroy s'accroupit derrière un muret de pierres. Il sortit de sa besace un vieux brassard « PRESS », délavé, mais encore lisible. Il le glissa autour de son bras gauche, un geste mille fois répété. Il savait déjà ce qu'il allait faire.
Du coin de l'œil, il guettait les 4x4 en approche. Ils ne ralentissaient pas encore, mais il connaissait leur trajectoire. Ils s'arrêteraient sur la place, toujours au même endroit : le centre symbolique. C'est là que les groupes de restauration s'installaient, chaque fois, comme s'ils plantaient un drapeau invisible.
Les véhicules s'arrêtèrent net. Un groupe descendit, méthodique. Uniformes gris, impeccables.
Un grand type dégingandé prit place au milieu. Un pistolet pendait à sa ceinture, une casquette en toile vissée sur le crâne. Il ne regardait personne. Il occupait l'espace comme on occupe un territoire.
Cinq autres se déployèrent autour de lui, en cercle. Leroy les observait, concentré.
Le chef. Un officier. C'était évident.
Il inspira doucement, se redressa lentement derrière le muret. Les mains en l'air, paumes ouvertes. Le brassard bien visible.

L’officier tourna les yeux vers lui, sans manifester de surprise.

Leroy —Carpates —Évaluation

Les armes se levèrent instantanément, pointées sur lui, sans hésitation.
Leroy resta debout, mains hautes, brassard bien visible.
L’officier le fixait, impassible.
Un simple geste de la main suffit : les armes s’abaissèrent aussitôt.
L’homme observa encore le décor, les contours du hameau vidé, comme pour en prendre mesure.
Puis il fit signe à Leroy d’avancer.
La tension avait reculé d’un cran, mais elle était toujours là, tapie.
La voix était posée, l’anglais impeccable, mais non natif.
Un accent traînait légèrement sur les consonnes.
— Que faites-vous ici ?
— Je suis resté vous attendre, vous donner la parole. Je m’appelle Leroy Callahan.
— Commandant Miklós Farkas. Gouverneur provisoire de la région. Pour qui travaillez-vous ?
— Codex, répondit Leroy. Donc pour personne en particulier. Pour tous.
Quelques-uns rirent, discrets, à l’arrière.
Le commandant fit un geste bref de la main.
Ça voulait dire : silence. Et personne ne discuta.
Leroy savait que les Veilleurs étaient là, quelque part dans le secteur.
Il espérait qu’ils ne feraient rien d’irréfléchi.
— Vous étiez avec l’hélico ? demanda Farkas.
— Non. Avec des Voyageurs. Ils ont été exfiltrés juste avant votre arrivée.
L’officier passa la main sur son front, soupira ostensiblement.
— Et les villageois ?
— Partis, tous.
Le commandant prit un air navré.
— Nous sommes ici en libérateurs, pas en oppresseurs. Ça n’a aucun sens.
Derrière lui, ses hommes restaient alignés, PM dirigés vers le sol.

Leroy – Carpates – Interview – Farkas et Elena Drăgan

Valea Rece · 2028-10-07 · 15:10

Farkas et ses hommes prirent leurs quartiers dans une boutique à l'angle de la place. Ils fracturèrent la serrure proprement, sans rien toucher d'autre. À l'intérieur, des bocaux alignés sur les étagères : concombres salés, poivrons en saumure, légumes d'hiver. La réserve était pleine, ils n'y touchèrent pas.

Farkas fit signe à Leroy de s'asseoir. Il désigna une jeune femme blonde, queue de cheval tirée, maquillage discret.

— Elena Drăgan. Elle est notre spécialiste des questions juridiques. Elle va vous expliquer ce que nous faisons.

Leroy se contenta de noter. Il ressentait une tension peu alignée avec cette apparence de calme policé. Une phrase, un mot et tout pouvait déraper, c'était la règle. Il connaissait ce type de profil : probablement ex-juriste internationale, ou ancienne porte-parole d'une ONG absorbée ou disparue. Son visage lui disait vaguement quelque chose. Il l'avait peut-être croisée au détour d'un flux, lors d'un de ces scrollings où l'on cherche des points d'appui dans la masse d'informations.

Il sortit un enregistreur de sa poche.

— Vous permettez que j'enregistre l'entretien ?

Farkas acquiesça.

— Vous allez mettre ça dans vos… fragments ?

Leroy hocha la tête.

— Bien sûr.

Il enclencha l'enregistrement.

— Je suis en présence de Miklós Farkas, gouverneur provisoire de la région de Carpathie sud, et d'Elena Drăgan, juriste en droit transitionnel.

Il marqua une pause, regarda Elena. Elle acquiesça, sobre.

— Nous sommes le 7 octobre 2028, dans le hameau de Valea Rece. Il est 15 h 10. Leroy Callahan, pour Codex.

Leroy —Arguments Farkas / Drăgan —Réponse de Leroy

Farkas prit la parole d'une voix calme, posée, avec cette assurance propre aux gens convaincus d'être du bon côté de l'histoire.

— Nous sommes ici pour stabiliser, monsieur Callahan. Ce territoire n'était plus gouverné. Un système distribué, organique, c'est bien sur le papier. Mais ça ne protège pas les populations. Il faut une structure. Une verticalité minimale. Les humains ne fonctionnent pas autrement.

Elena Drăgan prit le relais, dans un phrasé maîtrisé, rodé.

— En droit transitionnel, l'administration provisoire est une pratique reconnue. Lorsque

les cadres traditionnels s'effacent, lorsqu'il y a vacance de gouvernance, il est de notre devoir de prendre temporairement le relais. Nous garantissons la protection des biens civils, des flux vitaux, des personnes. Nous ne sommes pas des oppresseurs. Nous sommes là pour maintenir l'ordre minimum.
Farkas ajouta :
— Codex n'a pas de mandat. Il n'a pas de reconnaissance juridique. Il s'agit d'un réseau fluide, opaque, sans responsabilité claire. Ça peut fonctionner tant que personne ne conteste, mais à la première tension, il faut des responsables identifiés. Nous assumons ce rôle.
Elena confirma, le ton égal :
— Nous avons des précédents historiques pour cela. Des zones sous mandat international, des gouvernances provisoires, des administrations de transition post-conflit. Ce n'est pas une occupation, c'est une stabilisation temporaire, légitimée par la nécessité.
Leroy acquiesça, impénétrable, les yeux dans les leurs. Il les laissa aller au bout de leur logique, sans interruption. Il savait faire ça. Laisser parler jusqu'au point de saturation. Puis, presque naturellement, faussement détendu, Farkas glissa : — Et vous, Callahan ? Vous en pensez quoi, vraiment ? Leroy ne répondit pas tout de suite. Il vérifia l'autonomie restante de l'enregistreur, puis il leva les yeux.
— Vous parlez de vacance de gouvernance. Mais ce village tournait sans vous. Il était organisé. Les flux alimentaires sont en place, les conserves sont pleines, les stocks gérés. Ils n'ont pas fui par incapacité, mais parce qu'ils savaient ce que signifie votre arrivée.

— Le lien social ne se mesure pas à l'occupation d'une place de village. Il se tisse dans le quotidien, par la confiance, par la réciprocité. Ici, ce lien existait. Vous le remplacez par une présence armée. Ce n'est pas la même chose.

Rapport du Veilleur — 15 307 — Seuil critique — évacuation assistée

Valea Rece -· 2028-10-07 · 20:40

Codex · Canal : Don · ID : 15 307
Horodatage : 2028-10-07 · 20:40 · UTC+2
Zone : Carpates orientales
Objet : Seuil critique — évacuation assistée

Type : seuil critique / évacuation assistée — contact hostile anticipé
Lieu : Hameau de Valea Rece, Carpates orientales
Coordonnées : 47.78° N / 24.21° E
Seuil : rouge
Journal :
À J–3, signaux faibles concordants : circulation inhabituelle, stationnements hors axe, balayage passif des périphériques. À J–1, passage d'un groupe associé à Farkas ; discours de "sécurisation" sans base légale. Cellule Codex activée discrètement.
Préparation :
– Mi-8 prépositionné en altitude.
– Pilote : Mihail Sabău (bénévole, club régional de parachutisme).
– Veilleur de bord : Andrei Cazacu.
Déroulé :
– Décollage au crépuscule, ciel bas, vent d'ouest.
– Couloir ouvert ; embarquement : enfants, personnes âgées, deux archivistes. Pas de bagages.
– Débarquement complet des passagers en zone sûre.
– Au retour, appareil pris à partie ; tirs non attribués en temps réel.
– À bord au moment de l'attaque : trois veilleurs, dont le pilote.
Retour :
– Dernier contact à 37 km sud-est.
– Aucune balise déclenchée.
– Relevés thermiques et magnétiques : zone d'impact localisée.
– Appareil retrouvé disloqué dans une combe boisée.
– Mihail Sabău identifié.
– Andrei Cazacu porté disparu.
Évaluation :
– Extraction réussie ; aucune victime parmi les évacués.
– Tension locale contenue.
– Groupe de Farkas soupçonné (vérifications en cours).
Mesures :
– Suspension des entrées sur Valea Rece : 72 h.
– Veille discrète maintenue sur zone.
– Mémoire partagée : mention Mihail Sabău (pilote).
– Notice Andrei Cazacu (disparu).

Fragment – Île du Doute – Embarquement

Lavrio · 2028-10-10 · 01:40]

Embarquement différé. Les Voyageurs avaient attendu Leroy.
[Fragment irrécupérable]

Fragment –Collectif —Île du Doute – À bord

Mer Égée · 2028-10-11 · 09:30

Un goéland passa, frôlant le mât. Un cri sec puis il s'effaça dans l'air gris. L'air était humide et froid. La lumière restait bloquée derrière le ciel, atténuée.
Le voilier avançait lentement, presque en dérive. Le vent faiblissait par à-coups, juste assez pour garder un peu d'appui. La mer était lente, houleuse et presque mate. Elle renvoyait la teinte du ciel. À chaque roulis, la coque craquait dans ses ferrures. La grand-voile battait, irrégulière, reprise, relâchée, dans une poussée qui portait trop peu. Une ligne sombre se fondait à l'horizon, pas assez nette pour dire si c'était encore la côte ou déjà une brume de fond.
Leïla était assise à l'arrière, jambes repliées, le dos calé contre le bastingage. Ses cheveux, salés, collaient piteusement sur son visage. Marta était accroupie à tribord, mains à plat sur le pont, le visage tourné vers le groupe. Le sel lui collait aux paupières et à la commissure des lèvres.
Luca s'était calé au pied du mât, tripotant une drisse, le regard pensif. Leroy écrivait, concentré, courbé sur son carnet.
— Je suis d'accord avec toi, dit Luca. Pendant des années, j'ai vendu mon temps et mon énergie, mais à qui, et pourquoi ? Le modèle dominant tourne maintenant dans le vide, et va dans le mur.
— Il y a autre chose, Luca, tu vas le découvrir, répondit Leïla.
— Je sais, mais j'ai l'impression que c'est trop discret, on ne voit pas vraiment de progrès.
— C'est en place, je t'assure, on densifie.
— Densifier, murmura Luca. Tu parles comme eux. Comme un rapport d'expert. Tu crois vraiment qu'on peut contenir ce qui vient avec des cercles de lien et des, comment dis-tu, des « fragments », postés dans le noir ? On n'a plus le temps pour traîner, prendre des détours.

— Ce n’est pas un détour, dit Leïla, c’est un passage. Ça se prépare.
Leroy releva les yeux.
— Et jouer selon leurs règles, dit-il d’un ton neutre, ça ne revient pas à être comme eux ? À tourner avec la roue, juste un cran plus doux ?
Luca acquiesça.
— Non, rétorqua Leïla, c’est plutôt jouer à côté, hors de leur radar, avec nos règles. Codex s’installe partout où ça devient critique.
La grand-voile claqua, comme pour ponctuer la réponse.
Luca reprit, comme s’il n’était pas allé au bout :
— Et donc… Codex, c’est quoi au juste ?
— Pour ce que j’en sais, dit Leïla, c’est vraiment autre chose. Imagine un système, organique, auquel tu donnes n’importe quel type d’info, sous n’importe quel format, et qui, en fonction de seuils, réagit. Pas seulement au niveau local, mais en réseau, un peu comme un mycélium, connecté, même à grande échelle. Ça crée sans cesse des liens, des réponses croisées, adaptées. Comme…
Elle chercha Marta du regard.
—… Comme un système immunitaire.
— C’est quoi, exactement, un mycélium ? demanda Luca.
— Le dessous des champignons, répondit Leïla. Toute la partie qu’on ne voit pas. Des filaments sous la terre qui relient les arbres entre eux, échangent des nutriments, préviennent quand ça va mal. Un réseau vivant, qui recycle et qui garde la forêt vivante et connectée.
Luca resta silencieux.
— Ce que tu décris… ça me rappelle le jeu de go. Tu poses une pierre, puis une autre, et au bout d’un moment des formes apparaissent, des liens qui n’étaient pas prévus. Tu ne contrôles pas tout, mais si tu fais attention aux connexions, ça devient jouable.
— C’est un peu ça, dit Leïla, perplexe.
Marta n’avait rien dit jusque-là. Elle regardait l’eau. Quand elle parla, c’était presque pour elle-même.
— Du lien… C’est peut-être juste ça qu’il faut.

Fragment – Marta —Île du Doute – Le Banquet du Doute

Cyclades · 2028-10-12 · fin d’après-midi

La robe était posée sur le lit, blanche, sobre, soigneusement pliée.
Un petit carton manuscrit glissé dans le pli :

« Le doute commence avec l'apparence. »

Marta savait cela.
Elle n'aimait pas être déguisée. Mais elle se décida. Le dress-code un peu surfait restait acceptable. Elle enfila la robe avec difficulté, s'y reprenant plusieurs fois pour remonter le zip jusqu'en haut.
Le banquet se tenait sous une pergola claire, ouverte sur la mer. La lumière de fin d'après-midi glissait entre les lattes, tachetait la nappe blanche, les épaules, les coupes. La brise du large restait insuffisante à rafraîchir les dalles et pierres surchauffées par le soleil de la journée.
On entendait des bruits de couverts, des rires, des verres de Retsina s'entrechoquant trop fort sous les éclats de voix, et au loin, le ressac, qui donnait un rythme lent à la scène.
Les voyageurs étaient assis autour d'une grande table en bois brut, sur des chaises paillées, dans une disposition simple, rustique. Certains étaient habillés de toges, à la manière de philosophes ou contemporains de Platon, ou Sénèque.
Luca était là, assis parmi les autres, légèrement en retrait. Il avait choisi une tenue plus ordinaire, un polo blanc, pantalon clair et sneakers blanches. Attentif. Il observait — le groupe, les gestes, les mouvements. Et elle aussi, peut-être.
Elle sentait son regard, presque trop évident. Un verre de vin lui fut servi, elle s'en saisit, mais sans gratitude, elle y trempa les lèvres, par politesse, sans curiosité. Un sourire de façade, refait à chaque toast, tentait de dissimuler maladroitement sa tension intérieure. La chaleur de la chaise accentuait l'inconfort de sa robe trop ajustée. Elle se redressa légèrement, régla un pli de sa robe, ajusta sa posture. Elle ne jouait pas. Cette envie de compter, là, maintenant, quoiqu'étrange, était impérieuse.
Un des philosophes sourit un peu trop. Il lança, sur un ton léger :
— Quelqu'un finit toujours par se détendre. Et il lâche un truc. Un secret oublié.
Un autre enchaîna aussitôt, se tournant vers Luca :
— Et vous, Luca ? Vous doutez, vous aussi ? Ou vous savez qui vous êtes ?
Luca leva son verre, tranquille.
— Je passe ma vie à douter. Vous êtes déjà en terrain conquis.
Il se contenta de verser du vin dans son verre avant de le présenter au philosophe, comme pour trinquer. Le philosophe hocha la tête, sans insister.

Le repas avançait. Les plats circulaient : figues, olives, fromage sec, pain encore tiède et autres mets locaux. Les voix étaient animées, des rires fusaient, des répliques atteignaient leurs cibles.
Un homme, lunettes à monture épaisse, prit la parole :
— Cette histoire, tout à l'heure… la perfusion sur le capot, la fracture. Ce n'est pas anodin. On sent que vous savez faire face. Que vous êtes de ceux qui agissent sans attendre.
Marta tourna la tête vers lui.
Je fais ce que j'ai à faire. La souffrance, ça se soigne. Pas besoin d'en discuter.
Le plus âgé du groupe haussa légèrement les épaules, apaisant :
— On ne vous attaque pas. On cherche à comprendre. Peut-être que vouloir réparer sans cesse, c'est aussi une manière d'éviter de voir ce qui casse vraiment.
Elle répondit, sèche :
— Et quoi ? On attend que tout s'effondre pour agir ? On observe pendant que ça saigne ?
Le plus jeune reprit :
— C'est une manière d'habiter le monde, non ? Réparer, toujours. Peut-être que ça rassure. Mais est-ce que ça guérit ?
Marta resta droite.
— Vous supposez beaucoup. Vous ne savez même pas ce que je fais.
Le plus âgé pencha la tête.
— Peut-être. Alors, dites-le.
Elle ne répondit pas tout de suite. Mais son regard ne flanchait pas.
— Je relève ceux qui tombent. Ça vous suffit ?
Elle le dévisagea, les yeux écarquillés.
— Et si un jour, il n'y a plus personne à relever ? demanda-t-il, toujours calme.
Elle sourit, plus par défense que par conviction.
— Il y aura toujours quelqu'un. Ce monde ne manque pas de corps qui lâchent.
— Ce n'est pas le monde qu'on interroge. C'est vous.
Elle inspira, marqua un temps.
— Je suis ce que je fais. Pas autre chose. Sinon, qui voulez-vous que je sois ?
— Vous tenez toute votre existence dans vos gestes ?
Cette fois, elle hésita.
— Peut-être, oui.
Le plus jeune ajouta, un ton plus bas :
— Et si ces gestes devenaient inutiles ?

Marta se redressa. Elle croisa les bras.
— Je trouverais autre chose. Mais je n'ai jamais eu à me poser la question.
— Et si c'était la question ?
Elle ouvrit la bouche. Aucun mot ne sortit.
Elle chercha Luca du regard. Il n'avait pas bougé. Il observait, c'est tout. Mais elle comprit qu'il avait entendu ce qu'elle n'avait pas dit.
Elle se tut, seule avec ce qu'elle venait de découvrir. Elle se leva, recula sa chaise d'un geste mesuré.
En passant près de Luca, sans le regarder :
— Ces cons ont peut-être raison, après tout.
Elle sortit. Le pas sûr, le suivant hésitant. La robe blanche ne la portait plus.

Marta, Luca, Moins de doute

En fin de journée, Marta s'était retrouvée à feuilleter un journal abandonné dans un coin, un carnet usagé, celui d'un Voyageur.
Les pages étaient pliées, les bords un peu mâchés. Elle le prit, curieuse, sans trop réfléchir. Et, comme à son habitude, elle se mit à lire à voix haute.
— Elle s'appelle Lydie. Pas de nom.
Luca, un peu en retrait, observa la scène avec un sourire gêné. Une part de lui résistait. Fouiller dans les pensées d'un autre, ce n'était pas anodin. Un journal, c'est intime, non ? On ne devrait pas faire ça.
Marta haussa les épaules, insensible à ses scrupules.
— Je le fais tout le temps avec le journal de ma sœur. Et ça n'a jamais causé de cataclysme.
Elle tourna les pages, lança un regard rapide vers Luca, puis reprit sa lecture, les yeux brillants d'un éclat un peu plus détendu qu'à l'accoutumée.
— Attends, c'est plutôt marrant, écoute ça…
Elle lut d'une voix claire :
— »Jour 1 – Île du Silence. On ne m'a pas dit où étaient les toilettes. J'ai cherché pendant deux heures. J'ai failli pleurer. Puis, je fais tomber ma brosse à cheveux, elle est passée sous le lit. Il y avait un pot en faïence… Un pot pour uriner. Non, mais tu y crois à ça ? »
Marta éclata de rire, d'un rire franc, presque enfantin. Luca la regarda, amusé. Il se laissa gagner par l'absurde de la situation, par cette légèreté inattendue.
Elle tourna encore une page, le visage plus détendu, relâché par les deux verres de retsina qu'ils venaient de partager.

— Attends, attends, il y a encore mieux… Écoute ça.
Elle enchaîna sans attendre :
— « Jour 3 – Île du Don. On m'a demandé — enfin non, une vieille paysanne m'a demandé — d'apporter deux miches de pain à une ferme d'un hameau "voisin". Voisin, tu parles. 15 km. Bon, je me suis dit : t'es là pour faire un don. Bah voilà, un don de ton temps. Allez. Je lui montre la voiture dans la grange. Elle me dit non. Juste ça. Non. Je désigne le vélo. Elle hausse les épaules. Le vélo était crevé, la chaîne pétée. J'ai failli pleurer. Et là, elle me désigne un âne. Un âne. Dans un champ. Et c'est moi qui ai dit non. Résultat : j'ai les pieds en sang. Le pain, lui, il est arrivé. Moi, je suis rentrée et j'ai dormi avec les bottes. Je crois que je suis devenue folle. »
Marta rit encore, un peu nerveusement cette fois. Luca sentit un flottement en lui, comme une hésitation entre le rire et un léger vertige. Il se laissa aller au rire, lui aussi, sans chercher à trop analyser.
Marta referma le carnet quelques secondes, puis rouvrit à une autre page.
— Elle a trouvé le ton juste. C'est idiot, mais je m'y retrouve. Elle le regarda un peu plus longtemps cette fois.
— Tu me suis ?
Luca ne répondit pas tout de suite. Il observa son expression joyeuse pendant quelques secondes, puis lâcha, attentif à sa réaction :
— Tu parles beaucoup… mais tu caches quand même un truc derrière ce sourire.
Elle haussa les épaules, détourna le regard, et, sans cesser de sourire, replongea dans le journal.
— Non, non, rien du tout. Mais laisse-moi te raconter la suite.
Elle lut encore, sa voix plus fluide, portée par le vin et par le relâchement.
— « L'île du Doute, Jour 1. Attends… J'y crois pas, je suis invitée à un banquet, il paraît. Bon, il y avait du vin, des olives, de la feta, plein de salades différentes. Bon, j'ai mis une belle robe blanche pour manger de la salade, tu notes ? Ensuite devine quoi, il y avait plein de vieux types, plein, enfin 4 ou 5, deux femmes entre deux âges, puis d'autres du voyage. Bref, je m'installe et tu sais pas, le gars en face de moi, direct, il me lance qu'il y a peut-être un plan de table à respecter… D'où ça sort ça ? Il n'y a pas de nom, d'instruction, rien. Bref, je m'énerve pas et je lui dis tout net : "Bah, si quelqu'un se présente en me disant que c'est sa place, je lui laisserai. En attendant, je m'installe. Bonne soirée Monsieur." Non, mais il doute de rien, celui-là ! »
Marta riait encore, cette fois franchement. Luca resta silencieux, mais il souriait. Il sentait quelque chose se détendre en lui, un relâchement qu'il n'avait pas connu depuis longtemps.

Il écoutait Lyse à travers Marta, et ça lui faisait quelque chose qu'il ne savait pas encore nommer. Une sorte de respiration mentale, peut-être.
Ou juste un souffle d'humanité brute, sans filtre.
Et il se dit que peut-être, ce genre de partage avait plus de valeur qu'il ne l'aurait cru il y a encore quelques jours.

Luca – Journal

Je repense à Marta, ce soir. Pas seulement à son regard, mais à ce moment-là, pendant le Banquet. Quand le philosophe l'a provoquée. "Que reste-t-il lorsque vous ne soignez pas les autres ?", il avait dit ça. Avec ce petit ton, là. Comme s'il posait une question anodine. Je l'ai vue se crisper. Ce n'était pas un jeu, pour elle. Elle s'est fâchée. Il avait touché quelque chose. En y repensant, ça dit beaucoup sur elle.
Marta soigne. C'est ce qu'elle fait. C'est ce qu'elle est, et quoi d'autre ?
Mais moi… je fais quoi, au juste ? J'observe, comme si j'étais étranger au décor, ici par erreur. Je flotte entre deux états. Je me dis parfois que c'est important, d'observer, de ne pas précipiter les choses. Mais ce soir, je me demande si ce n'est pas juste une façon de rester planqué. Le doute, c'est confortable aussi, parfois. Et pourtant, je ne suis pas sûr de vouloir trancher.
Je me fatigue à tourner là-dedans. Mais je n'ai pas mieux. Pas maintenant. Le sommeil arrive. Ou un truc qui y ressemble.
Je verrai demain où ça me mène.

Manuel du Codex —CORA : la monnaie du lien

CORA (COdex, Réciprocité, Autonomie) est la monnaie qui circule dans le réseau Codex. Elle ne s'accumule pas : elle circule. Un fragment qui reçoit du CORA l'utilise pour échanger avec d'autres fragments (services, ressources, savoir-faire). Si le CORA stagne, il se désactive.
CORA rétribue la contribution au réseau : transmettre un savoir, réparer un outil, organiser un soin, entretenir une infrastructure commune. Plus tu contribues, plus tu reçois de CORA. Mais tu ne peux pas le garder indéfiniment.
CORA-X : l'interface provisoire
Quand un fragment Codex doit acheter quelque chose dans le monde extérieur (un médicament, un transport, un matériel non disponible localement), il utilise CORA-X : une interface provisoire avec le monde K/FA ().

CORA-X s'auto-détruit après usage. Il n'est jamais convertible en CORA ou en monnaie classique. C'est un gué temporaire, pas un pont permanent.

— Et quand on est vieux, ou malade, handicapé, il n'y a plus de CORA, c'est ça ?
— N'oublie pas que Codex n'est pas uniquement fondé sur la réciprocité, mais aussi sur le lien et le soin. Alors non, les inactifs ne sont pas abandonnés à leurs sorts.
—Et les paresseux, les profiteurs ?
—Ah ça… Pas de bras, pas de CORA. Enfin, pas éternellement.

Fragment – Île du Tissage – Embarquement

Ile suivante, ils ont embarqué, comme une routine. Les jours passaient, le voyage s'installait presque comme une nouvelle vie.

Fragment —Collectif —Île Du Tissage

Ils avaient quitté les Cyclades à l'aube. Un ferry pour la Sicile, un autre pour la Sardaigne. Ensuite, un avion rafistolé pour le Portugal. Un vieux Super Constellation, grinçant comme une porte mal huilée, qui vibrait jusque dans les os. Luca avait regardé Marta pendant le vol, pour être sûr qu'ils traversaient ça ensemble.
Le Voyage commençait à ressembler à une nouvelle vie.
Ils ne parlaient plus du quota de cinq vols. Ça n'avait plus d'importance. Ce qui les dérangeait, c'était le trajet lui-même. Un enchaînement absurde, rafistolé entre les bouts de trame. Ils s'étaient retrouvés là, comme ça, sans vraiment savoir si c'était bien pensé ou seulement le mieux qu'on avait pu faire.
Ils en avaient discuté, brièvement, dans un café de transit en Sardaigne. Marta avait dit, la tête dans sa tasse :
— Il faudra revoir ça. Sérieusement.
Depuis le départ, ils étaient collés l'un à l'autre. Ferrys bondés, cabines saturées, sacs sous les pieds, chaleur moite, odeur de gasoil. Leurs corps s'étaient habitués. Pas de gêne. Plus de distance.
Quand ils arrivèrent enfin dans l'Alentejo, ils étaient lessivés. Un minibus brinquebalant les avait déposés dans un hameau oublié, une ancienne école reconvertie en refuge temporaire. Les fenêtres grinçaient, les matelas étaient posés à même le sol.

Le soir même, ils s'étaient enlacés, presque sauvagement. Un geste d'ancrage, brut, sans question. Le souffle contre le cou de l'autre, sans savoir si c'était pour tenir ou pour céder. Ils s'endormirent comme ça, emmêlés, sans négociation.
Le lendemain, Marta se leva la première.
Elle remit ses chaussures sans bruit.
Luca ouvrit un œil, vit son dos penché vers le sac, la nuque dégagée sous les cheveux.
Il ne dit rien. Elle non plus.
Ils passèrent la matinée sur un projet commun. Il fallait remettre en route un système d'irrigation abandonné. Un exercice inattendu, décalé, exactement ce qu'il leur fallait. Ils allaient avoir l'occasion de partager leurs incompétences respectives. Ça promettait d'être amusant. C'était un challenge, mais ils trouvèrent des solutions, malgré les tuyaux rouillés, les outils manquants. Marta disait que c'était plus compliqué que réparer une carotide. Luca, lui, parla de son expertise en usines à gaz. Ils rirent beaucoup, puis finirent par emmener l'eau où il fallait.
En milieu de journée, une notification s'afficha sur leur terminal. Un compte à leur nom, crédité d'un montant inconnu, apparu là, sans préambule. Ni l'un ni l'autre ne demanda d'explication.
Le soir, ils s'assirent sur les marches devant l'école. Les bras posés sur les genoux, le regard vers les collines. Marta parla la première, à mi-voix, comme pour elle-même :
— Je croyais que le Voyage, c'était un parcours organisé. Des étapes, des trucs à valider. Comme un protocole.
Luca écoutait, sans couper.
— Mais en fait… c'est pas ça. Ça tourne, ça revient. Et ça s'abîme aussi, parfois. On fait, on défait, on refait. C'est comme quand tu recouds une plaie, tu sais. Tu refermes, mais ça tire un peu ailleurs, ça réorganise autour.
Elle triturait une brindille, sans s'en rendre compte.
— On est là pour ça, je crois. Pas pour apprendre des concepts. Pour faire ensemble, même si c'est mal foutu. Remettre un système d'eau en route, s'épuiser sur des routes pourries, dormir à moitié sur l'autre par manque de place. Ça fait partie du soin aussi.
Luca sourit. Pas par moquerie. Parce que ça sonnait juste.
— Soigner, tu veux dire ?
— Pas soigner au sens médical. Enfin… pas que. Soigner le lien, soigner le collectif. Ça veut pas dire "réparer ce qui est cassé". Parfois, c'est juste rester là quand c'est bancal. Continuer quand même.
Elle releva la tête.

— Moi, je sais recoudre une plaie, j'ai appris ça. Mais je sais aussi qu'il y a des trucs qui cicatrisent mal, et c'est pas grave. On vit avec. Le Voyage, c'est un peu pareil. On fait avec ce qui reste. On ajuste, on apprend à ne pas paniquer.
Luca regardait devant lui. Il tentait de la suivre sur ce terrain.
— Donc c'est pas grave si ça déconne ? Si on n'y arrive pas bien ?
— C'est pas ça qui compte, dit-elle. Ce qui compte, c'est de rester là. De continuer à faire, même mal, même en tremblant un peu.
Luca poussa un soupir. Les yeux de Marta se perdirent dans le vide. La fatigue prenait le dessus.

Manuel du Codex —Opono

Qu'est-ce qu'OPONO ?
OPONO est une structure d'arbitrage collectif qui s'active lorsqu'un seuil est franchi : conflit entre fragments, complexité décisionnelle, situation de fragilité ou impact collectif majeur.
Comment ça fonctionne ?
OPONO permet de documenter, tracer et organiser une décision partagée sans imposer de solution. Il s'appuie sur la reconnaissance mutuelle des parties, un mandat temporaire accordé aux médiateurs, les outils CORA pour la transparence, et une mémoire distribuée pour garder trace du processus.
Qui intervient ?
Des médiateurs reconnus localement ou des Passeurs formés à la médiation. Pas de hiérarchie permanente : le mandat est temporaire et limité au cas traité.
Et après ?
Une fois la situation stabilisée et la décision prise, OPONO se dissout. Il ne reste qu'une trace documentée dans la mémoire Codex pour capitaliser l'expérience.
OPONO ne juge pas, ne tranche pas seul. Il relie les perspectives, stabilise la situation, puis s'efface.
Fragment d'un manuel collectif, mis à jour par ceux qui l'utilisent.

— Pas de tribunal ? Pas d'avocat ? C'est l'anarchie alors…
— Non. Juste pas de structure qui décide à ta place. Les règles existent, mais elles sont locales. Et reconnues.
— Et les délinquants ?

— Difficile de voler de l'argent quand il n'y en a pas. Ici, c'est la reconnaissance qui compte. Ça rend responsable.

Fragment – Île de l'Oubli – Casamance · 2029-03

Luca – Dirigeable vers Ziguinchor – 2029/03 —matin

Le dirigeable devait nous emmener jusqu'à l'aéroport de Ziguinchor, en Casamance. Première escale avant la piste et la poussière vers Kafountour.
C'est la première fois que je vois un dirigeable d'aussi près. De près, c'est presque grotesque : une énorme masse de toile gonflée posée sur une nacelle minuscule. À l'intérieur, une quarantaine de sièges, pas plus. On n'est qu'une douzaine à monter. Je cherche Leroy, Leïla, le Veilleur qui était avec nous tout à l'heure. Personne. Ils ont dû prendre un autre vol. Ou bien le Sénégal n'était pas pour eux.
Dedans, c'est plus doux que je ne l'imaginais. Sièges-couchettes en épi, serrés, face à face. Marta se cale à côté de moi, comme si c'était évident. Parois capitonnées gris clair, long bandeau lumineux éteint au plafond. Devant, un petit escalier mène à la cabine de pilotage, coupée par un cordon orange fluo. Sur les côtés, des hublots comme dans un avion, sauf que certains peuvent réellement s'ouvrir — avec la bonne clé. Détail rassurant ou inquiétant, je ne sais pas.
Je devrais être fasciné. Je suis juste mal à l'aise. Quelque chose cloche. Une tension de fond, comme un bourdonnement qu'on ne parvient pas à localiser. Marta, elle, pose sa tête sur mon épaule et s'endort en deux minutes. Comment elle fait, avec ce bruit de pales, les vibrations, le soleil qui tape dans la cabine, ça dépasse mes compétences.
Alors, je me réfugie là où j'ai encore l'illusion d'assurer : je sors mon carnet. CodexOS. Son architecture. Sur le papier, j'ai presque compris. Je note des idées de vérifications à faire, des points de sécurité à tester, des hypothèses d'attaque. Cet assemblage de matériels disparates, reliés en un seul réseau, continue de me travailler. Leïla, à bord du voilier, avait vendu sa robustesse, sa résilience. Moi, je vois surtout les coutures. Je commence à tracer un schéma, à chercher les failles, les améliorations possibles. On ne se refait pas.
En surface, le vol suit son cours. Marta grogne un peu quand je tente de dégager mon bras, qui commence à perdre toute sensation. L'air reste frais, le soleil s'est décalé. Je finis par m'allonger. N'attendant sans doute que cela, Marta incline son siège, elle aussi, et vient se coller à moi, à nouveau, les yeux toujours fermés. Je m'endors à mon tour.
Puis un chariot passe. Une hôtesse en civil, avec juste un badge au nom du dirigeable,

remue doucement ma chaussure. Elle nous distribue à chacun une bouteille d'eau et une assiette en carton enveloppée de cellophane, avec un morceau de viande, du riz, une tranche d'ananas frais. Ça nous occupe un temps. Marta écrit aussi des trucs dans son carnet. Le sommeil nous reprend.

Et puis d'un coup, une clameur. Un son qui ne vient ni des moteurs, ni de la radio. D'abord, je ne vois rien. Marta sursaute, les yeux écarquillés, complètement perdue. Et là, je le vois. Costume de lin blanc froissé, trempé de sueur. Veste ouverte. Et autour de la taille, une ceinture d'explosifs. Dans sa main droite, un boîtier noir. Télécommande évidente. Mon cerveau met une seconde à coller les mots sur l'image.

Marta pousse un cri. Un cri à la Marta : presque sans son. Je lui prends la main.

— Il n'a pas vraiment l'air décidé, je lui murmure. Ça va aller, tu verras. Mensonge réflexe. En vrai, je n'en sais rien. Je le fixe. Mon esprit déroule déjà des plans impossibles pour lui faire lâcher ce boîtier sans qu'on explose tous au plafond. Je suis incapable de dire combien de temps ça dure. Pour moi, c'est une seule longue minute étirée à l'infini. L'homme reste planté là, bras tendu, main crispée sur la télécommande. Les yeux exorbités qui fouillent la cabine. Ce visage-là, je ne l'oublierai pas. "C'est ça, le désespoir, quand il serre un détonateur." Et je sais que ça le rend dangereux. Marta, contre moi, se crispe.

À côté, un type avec des écouteurs blancs filaires parle dans un micro. Sa voix coupe le bourdonnement des hélices : calme, posée, presque douce. Une voix qui ne colle pas avec la ceinture d'explosifs à dix mètres de nous. Je comprends qu'il parle à un relais au sol, qu'il essaie de mettre tout ça dans un déroulé gérable.

L'homme à la télécommande finit par tourner la tête vers lui, puis vers moi. Et là, il attaque Codex. Pas moi. Pas Marta. Codex. Je sens bien que ce n'est pas juste un détail pour lui.

— Écoutez-moi ! Écoutez-moi ! hurle-t-il presque.

— On t'écoute, répond l'homme aux écouteurs. Dis ce que tu as à dire, mais reste calme.

— Je suis calme, dit-il. Et sa voix dit exactement l'inverse.

Et il déroule :

— Vous croyez qu'il n'y a rien ici, que c'est vide que Codex va combler tout ça ! C'est encore une solution de Blancs, vous croyez avoir réponse à tout, vous, les Blancs ! Vous croyez que vous allez nous imposer vos pratiques, votre monnaie, encore longtemps ?

Cette fois, plus personne ne parle. Même les moteurs semblent s'être mis au minimum. Je tiens la main de Marta, sans savoir si je la rassure ou si je m'accroche.

Une agitation démarre au fond. Un bébé se met à pleurer. Deux hommes se lèvent, l'un plus âgé, l'autre presque encore gamin. Ils essaient de s'approcher par-derrière, lentement. Mauvaise idée. L'homme à la ceinture les repère tout de suite. Il se retourne d'un bloc, braquant la télécommande vers eux, comme une arme.
— Allez vous asseoir, tout de suite ! gronda-t-il.
Le gars aux écouteurs intervient aussitôt, toujours avec cette voix de surface lisse :
— C'est bon, ils vont s'asseoir bien gentiment.
Il les fixe, et ils reculent. Tout le monde les regarde revenir à leur place. Moi aussi.

Ziguinchor – Local de gendarmerie, relais de l'aéroport régional

L'air de la pièce était devenu lourd, saturé d'électricité. Personne ne parlait. On écoutait.
L'ex-gendarme s'assit lentement devant le micro du relais de transmission. Il avait un écouteur collé à l'oreille, les yeux fixes.
Dans l'oreillette, une voix posée tenait le fil :
— Dirigeable en approche Ziguinchor. Situation d'urgence à bord. Un passager porte une ceinture suspecte, boîtier en main. Je reste avec lui. Prenez la fréquence.
L'ex-gendarme pinça les lèvres.
— Celui-là sait ce qu'il fait, souffla-t-il.
Un vrai pro, du côté du dirigeable. Pas un amateur qui paniquait sur sa radio.
Puis la voix du Veilleur s'effaça un peu, et l'autre prit toute la place.
Il avait reconnu le gars au boîtier.
Un ex-"homme d'affaires". Import-export, circuits parallèles, logistique opaque. Il avait été influent dans la région.
On avait vu ses 4x4 foncés, la villa avec piscine, les soirées, les voyages à l'étranger. Il passait parfois dans la presse locale, sur un plateau télé, pour parler "d'opportunités". On citait son nom comme un exemple de réussite.
Puis l'affaire avait sombré. Dettes. Procès étouffés. Des rumeurs qui couraient plus vite que les démentis. On en parlait encore, au village, à mi-voix.
Le CFA ne valait plus rien. Les gens vivaient de troc, de bricoles, de bouts de système effondré. Puis un Passeur était venu. Depuis, les repères avaient bougé. Mais pas pour tout le monde.
L'ex-gendarme se frotta le menton.
Il continuait d'écouter. Il prit enfin le micro, puis, d'une voix grave, parfaitement contrôlée :
— Ici Joao. Samba Diallo, on se connaît, hein. Enfin, moi, je te connais, tu es connu ici.

Tu vas faire quoi, là ? Et ta sœur, tes amis, ils vont dire quoi ? Ils vont ramasser les morceaux ? Ils vont penser quoi de toi ?
Dans le dirigeable, la même voix passait maintenant par les haut-parleurs.
— Si je descends, vous me brisez. Vous me lavez, répondit Samba.
Samba — parce que maintenant, il a un nom — répond ensuite, pour nous :
— Je suis décidé, hein ! Si vous croyez que je vais sortir vivant d'ici, que vous allez me briser, me laver…
Joao le coupa net :
— Non, ça, c'était avant. Maintenant, on va te laisser te regarder toi-même, et ça, c'est pire.
Je sens la phrase comme un coup de froid. Samba hésite. Une fraction de seconde, peut-être deux.
— J'ai tout perdu ! Qu'est-ce qui peut être pire, hein ?
Quelques grésillements du haut-parleur. Puis la phrase qui reste :
— Perdre ta dignité. Ça, c'est pire.
Après ça, tout se fige. Samba ferme les yeux. Sa main tremble toujours sur la télécommande. Notre regard collectif se fixe sur le boîtier. Mon cœur bat beaucoup trop vite ou plus du tout, difficile à dire. Le temps se dilate.
Et au milieu de tout ça, un flash dans ma tête : Lisa qui me demande "Où vas-tu ?". Là, maintenant, je n'ai plus aucune réponse.
Notre voisin à la voix calme finit par se lever. Lentement. Toujours avec ses écouteurs blancs. Il avance vers Samba. Sans hésiter, le geste sûr, il lui prend la télécommande des mains, comme on retire un objet fragile à un enfant fiévreux. Samba reste figé quelques secondes, puis se laisse faire lorsque le gars aux écouteurs entreprend de détacher la ceinture, avec précaution. Je compris que c'était encore un de ces Veilleurs.
Le Veilleur reprit son dialogue avec le relais de Ziguinchor.
Le dirigeable se remet à bouger. Samba termina le voyage recroquevillé, le visage sur les genoux, la tête entre les mains, parcouru de soubresauts de temps à autre.
On annonce la descente vers le mât d'amarrage. Apaisement général dans la nacelle.
Je me souviens avoir lâché un truc du genre :
— Ça fera quelque chose à raconter à nos enfants.
Marta m'a regardé, les yeux ronds. Apparemment, je venais de dire une énormité.
— Eh bien, nous mentirons ensemble, a-t-elle répondu.
Je ne sais encore que faire de cette phrase.
Trois gendarmes en tenue civile, je suppose, attendaient sur la piste. Aucune arme n'était visible.

Joao était là aussi. Il posa la main sur l'épaule du saboteur. Un geste sans hostilité. Un passage.

Marta, Luca —Départ de l'aéroport – Évitement

Ziguinchor · 2029-03 · soirée

Luca guida Marta par le coude vers la sortie secondaire. Devant la porte principale, une masse compacte de journalistes s'agitait : des micros tendus, des téléphones brandis haut pour capter l'image, quelques voix fortes pour attirer l'attention.
— Parking 3, dit Luca en accélérant le pas.
Marta suivit sans répondre. Ils bifurquèrent à droite, contournant discrètement la foule. Le P3 était vide, sauf Djiby, adossé au Peugeot P4 repeint en ocre, moteur en veille. Il ouvrit la portière du conducteur dès qu'il les vit arriver.
Ils montèrent sans parler. Djiby prit la piste secondaire sans regarder en arrière.

Sur la piste

Le P4 roulait en soulevant un nuage rougeâtre, poussière sèche des pistes latéritiques. Djiby conduisait nonchalamment, une main sur le volant, l'autre posée sur le rebord usé de la portière rafistolée. Il connaissait chaque tournant, chaque creux de cette route.
Le soleil déclinait lentement, étirant les ombres des arbres bas sur la terre chaude. Le véhicule, repeint sommairement en ocre mat, laissait voir par endroits son ancienne vie : un numéro de série gravé près du tableau de bord, à moitié effacé, quelques fixations métalliques inutilisées qui dépassaient sur les portières, vestiges d'une époque militaire révolue.
Djiby adressa un bref coup d'œil à Luca, sourire satisfait.
— C'est pas un bijou, hein. Mais ça roule sans faire d'histoire.
Marta, assise à l'arrière, fermait parfois les yeux. Un repos en pointillés. Luca gardait les yeux sur la piste, les sourcils froncés, les mains posées sur les genoux, immobile.

Arrivée au village

Ils arrivèrent juste avant la tombée de la nuit, après deux heures de route cahoteuse Le hameau de Ndiamé apparut derrière la dernière courbe, posé entre deux replis de terrain.
Murs de pierres sèches, toits de tuiles rouge orangé, certaines brunies par le temps. Des silhouettes se tenaient là, droites, patientes. Au loin, un pilon cognait dans un

mortier. Quelque part, une radio poussée à fond diffusait du mbalax — percussions sèches, voix aiguë, cadence effrénée.
Une odeur de terre chaude et de bois brûlé flottait dans l'air. Un chien traversa lentement la cour, ignorant leur arrivée, tandis que deux pintades s'agitaient nerveusement sous un buisson, battant des ailes.
Mamadou et Moussa attendaient près du tamarinier.
Mamadou s'avança d'un pas vif, souriant franchement, les bras ouverts comme pour une accolade. Moussa resta en retrait, bras croisés sur la poitrine, le menton relevé dans une posture plus réservée, presque méfiante.
Djiby coupa le moteur. Marta et Luca descendirent.
Mamadou fit un geste souple de la main.
— Vous voilà. J'attends pas depuis hier… mais j'attends.
Luca eut un sourire discret, haussant les épaules.
— Désolé. On a eu un contretemps à l'aéroport. La presse nous est tombée dessus.
Mamadou acquiesça avec une gravité appuyée, fixant Luca.
— Oui, on a suivi ça. Il paraît que c'était moins une.
Mamadou tendit la main franchement.
— Mamadou Diop.
Il se tourna vers Moussa, le désignant brièvement de la main, la bouche entrouverte, prêt à en dire davantage. Moussa leva ostensiblement un sourcil. Mamadou intercepta immédiatement ce regard et corrigea sa phrase.
— Moussa. Il est très utile pour l'UA locale.
Moussa inclina la tête. Son regard restait fixe sur Luca.
Mamadou fit glisser son regard entre Marta et Luca, attentif et intense.

— Et vous ? Qui êtes-vous, maintenant ?

Marta prit son inspiration et répondit la première.
— Une passagère d'un voyage qui touche à sa fin.
Elle avait énoncé les mots, comme une évidence. Luca, les yeux baissés vers le sol, enchaîna à voix basse.
— Avant, j'étais consultant IT. Je faisais des cartes. Maintenant, j'explore le territoire.
Moussa le fixait, pesant chaque mot.

Caroline

Le téléphone vibra dans la poche de Marta. Elle décrocha immédiatement.
— Oui, Caroline. Dis-moi.

Elle écouta sans bouger, son visage plus tendu. Puis, elle raccrocha, releva la tête vers Mamadou.
— Kafountour a été attaqué. Il y a des blessés. Ils ont besoin d'un médecin. Il faut que j'y aille maintenant.
Mamadou hocha la tête, regardant Djiby.
— Tu peux la descendre ? C'est à deux heures d'ici, vers le nord, près de Kafountour. Les pistes ne sont pas fameuses, mais ça passe.
Djiby fit oui du menton, déjà prêt.
Luca fit un pas vers Marta.
— Je viens avec toi.
Marta posa une main ferme sur son bras.
— Non. Là-bas, ils ont déjà une équipe. Toi, commence ici. Je reviens dès que possible.
Les fragments d'UA – Signes faibles
Moussa fit signe du menton à Luca, invitant à s'écarter. Ils regardèrent tous deux le P4 s'éloigner, les feux arrière disparaissant progressivement dans la poussière.
Puis Moussa sortit une tablette. Il afficha une carte locale. Des points lumineux clignotaient.
— On a des fragments près de Kafountour. Depuis trois jours, ils remontent des signaux étranges. Des boucles, des mouvements sans logique apparente. En général, ça n'annonce rien de bon.
Luca fixa l'écran attentivement.
— Des gens qui cherchent des failles ?
Moussa haussa une épaule.
— Peut-être. Ou juste des types qui rôdent. Ici, on écoute, mais on ne conclut pas trop vite.
Il rangea la tablette.
— Tu dis que tu explores le territoire ? Alors viens, on va écouter ce que le sol nous raconte.
Luca le suivit, regard tourné vers la piste, préoccupé pour Marta.

Fragment – Marta – Kafountour —Ce qu'ils ont laissé

Ils avaient volé la lumière. Marta sauta du camion avec cette première impression. Même à midi, tout paraissait gris. Les bâches, les regards, les arbres. Aucun corps en vue. Rien ne fumait plus. Mais rien ne laissait de place à la parole.
L'ONG avait installé un poste médical sous une halle d'école calcinée.

Des bancs pour lits. Des bassines pour laver. Des trous dans les murs.
Des enfants muets. Des femmes qui ne regardaient plus les visages.
Marta demanda doucement :
— Depuis quand ?
Son amie lui répondit, les bras croisés :
— Trois jours. Le groupe est reparti vers la frontière. Mais les gens d'ici… ils ne reviennent pas encore. Il reste ceux qui n'ont nulle part où aller.
Elles passèrent entre les rescapés. Il y avait des hommes aussi, blessés à la jambe, ou sans voix. Mais surtout des femmes.
Et quelques adolescentes. Voilées. Mains posées sur le ventre.
Une d'elles regarda Marta.
Puis, à voix presque imperceptible :
— Vous venez de l'île ?
Marta s'arrêta net. La jeune femme, dix-sept peut-être, des yeux d'adulte, avait un voile blanc qui tranchait avec le décor poussiéreux.
— Vous savez ce qu'est Codex ?
— Je suis venue. Il y a deux ans. Mais je n'ai pas pu finir.
Elle montra une brûlure sur sa hanche.
— Ils ont dit que je devais revenir. Que j'étais leur sœur. Que la Charia ne permettait pas de partir comme ça. Que Codex était une invention des kouffars.
Marta ne dit rien. Elle sentit son souffle devenir court.
La jeune femme continua :
— Ce n'était pas l'islam, madame. Pas celui de mon père. Pas celui du vieux marabout qui nous enseignait les étoiles.
Ce qu'ils ont fait… c'était du feu, pas du ciel.
Autour d'elles, d'autres femmes s'étaient rapprochées. On n'entendait plus que la voix de la rescapée, claire et lente, comme une prière retournée :
— Ils nous ont couvertes pour mieux nous éteindre.
Ils ont récité pendant qu'ils frappaient.
Ils ont crié "Dieu" comme on jette une pierre.
Elle releva le menton, comme pour respirer.
— Mais moi, j'ai gardé un mot de là-bas. De l'île. Vous savez ce que c'était ? "Pas à pas". C'est ce que m'avait dit une veilleuse. Pas à pas.
Marta sentit l'eau venir, ce n'était pas le moment. Caroline posa une main sur son épaule :
— Tu veux parler de ton projet ? Codex ? Pas maintenant, d'accord ?

Marta hocha la tête. Non, pas maintenant. Ici, les mots étaient trop lourds. Il fallait du linge, de l'eau, des mains.
Mais elle nota le nom de la jeune femme. Et quand elle ressortit du poste médical, le soleil avait commencé à réchauffer le sol.
Ils n'avaient peut-être pas tout volé.

Marta —Journal —Poste médical de Kafountour, le 14/03, nuit.

Je ne sais plus dans quel pays je suis. C'est flou, entre deux frontières.
Je sais juste que c'est ici. Maintenant. Et que rien de ce que j'ai appris sur l'Île ne me protège de ça.
Elles ne crient pas. Elles n'ont pas besoin.
Ici, le cri reste à l'intérieur, étouffé. Une tension dans les muscles. Une façon de ne plus dormir, de ne plus faire de gestes inutiles.
Même les enfants ont appris à économiser le mouvement.
Et pourtant, au milieu de cette désolation, elle m'a reconnue.
« Vous venez de l'île ? »
Elle a dit ça comme on dit : « Vous venez d'un monde qui existe encore ? »
Elle n'a pas oublié ce pas à pas. Moi non plus. Même si j'ai honte d'avoir besoin d'y croire, là, maintenant, pendant qu'on retire des éclats de plastique d'un poignet de fillette.
Codex ne soigne pas les plaies ouvertes.
Mais il me soutient. C'est ma colonne.
Pas comme doctrine. Pas comme excuse.
Comme cette manière de regarder quelqu'un dans les yeux sans détourner, même quand tout en toi voudrait fuir.
J'aimerais lui dire que ce n'est pas fini. Qu'il y ait une suite.
Mais ici, on ne dit pas. On fait.
Demain, je resterai. Encore un jour. Et peut-être un autre.
Et si quelqu'un me demande d'où je viens, je répondrai :
« Je viens d'un lieu où l'on répare ce qui peut encore guérir. Et je crois que, vous aussi,. »

Marta – Journal —Kafountour, le 16/3, dernier jour

Deux jours.
On a pansé. On a parlé, un peu. Presque en chuchotant.
Un des petits a ri aujourd'hui. Pas longtemps, mais assez pour faire sursauter les femmes. Le rire n'a pas encore trouvé sa place ici.

La logistique a tenu. Les blessés les plus graves sont partis hier matin, vers le nord, en pick-up bâché. Les autres suivront. Il reste ceux qui veulent enterrer eux-mêmes, dans leur terre. Avec les pierres du cimetière et la poussière sur les genoux.
J'ai demandé si l'imam était encore vivant.
On m'a dit oui, avec une nuance dans la voix. Il est vivant, mais il est seul, et peut-être un peu brisé.
Il est venu. Ce matin.
Il n'avait rien d'ostentatoire, aucun turban d'apparat. C'était un homme calme, il a demandé les noms.
On lui a tendu une liste. Il a lu, avec recueillement. Puis, il a dit :
« Ils étaient croyants. Mais même si ce n'était pas le cas, on les aurait accompagnés. La foi, ce n'est pas un billet de priorité. C'est une façon d'être humain. »
Et puis il a prié.
Longtemps.
Et j'ai pleuré. Sans bruit.
Il m'a regardée, ensuite. Il a dit :
« Je sais d'où vous venez. Pas de votre pays. De ce qu'on appelle Codex. On dit que là-bas, les morts ne deviennent pas des symboles. Juste… des absences honorées. »
Je n'ai rien répondu. Il avait raison.
Demain, je repars.
Mais je veux lui parler encore. Non pas pour convaincre. Juste pour poser des mots sur ce que je ne comprends plus.
Je l'ai invité à marcher avec moi. Il a accepté.
Demain soir, après la dernière inhumation.

Fragment – Marta, l'imam —À l'heure où le sable respire

Ils avaient parcouru la route poussiéreuse vers le cimetière, sans rien dire. Marta avait gardé ses chaussures, l'imam marchait pieds nus. Le sol était tiède, l'air plus léger qu'en plein jour. À cette heure-là, même les chiens semblaient respecter une forme de recueillement.
— Vous avez vu le pire, dit-il en premier. Et vous êtes restée.
— Je ne pouvais pas partir.
— Beaucoup seraient partis. Les journalistes partent. Les ministres ne viennent même pas.

— Je suis médecin, répondit-elle. Et peut-être autre chose aussi. Quelqu'un qui croit encore qu'on peut planter quelque chose dans cette poussière.
Il hocha la tête, sans ironie.
— Vous êtes Codex.
— Oui. Mais… j'ai eu honte de le dire, ces derniers jours. C'est trop propre, ce mot. Trop-plein d'espoir. Il sonnait faux au milieu de ce qu'ils ont fait.
L'imam s'arrêta. Il se tourna vers elle.
— Ce qu'ils ont fait, ce n'est pas Dieu. Ce n'est même pas la Charia. C'est une maladie. Un fanatisme qui prend racine dans le vide. Le vide d'un État absent, d'un savoir méprisé, d'une terre exploitée.
Marta écoutait, les bras croisés sur sa poitrine.
— Et vous ? Comment faites-vous pour tenir le coup ?
Il sourit, mais un sourire traversé par la fatalité.
— Je tiens comme un arbre penché. On me croit vieux, mais je suis juste fatigué. Je n'ai pas de remède. J'ai les versets, les gestes simples. Et maintenant, j'ai des visages à retenir.
Ils reprirent la marche. La piste remontait vers la colline. On voyait encore les tombes fraîches, à peine alignées.
Puis Marta demanda, sans préméditation :
— Si Codex venait ici… avec ses règles, son refus de la violence, son éthique de l'accueil… Est-ce que cela coexisterait avec la Charia ?
La vraie. Pas celle des bourreaux. La vôtre.
L'imam réfléchit longuement, puis répondit :
— La Charia n'est pas un bloc. C'est un fleuve. Parfois doux, parfois rapide. Si Codex vient avec la même soif de justice que nous, il trouvera sa place. Mais s'il vient pour juger, pour corriger… il échouera.
— Et s'il vient pour désarmer ?
— Alors, il devra écouter d'abord. Longtemps. Et il devra savoir que certains voudront encore tuer au nom du même Dieu que moi.
— Et vous ?
Il la regarda longuement.
— Moi, je n'ai plus d'ennemis. Mais j'ai encore des morts à honorer. Et des vivants à protéger.
Ils atteignirent le bord du plateau. Le soleil tombait lentement derrière les termitières. Là, sans un mot, ils s'assirent. Marta sortit son carnet. L'imam sortit un chapelet.
Et le silence, cette fois, n'était plus ni fuite ni honte.

C’était la possibilité d’un seuil.

Fragment –Marta – Kafountour

Deux jours plus tard, Marta appela Luca.
Il y avait besoin d’une UA à Kafountour.
Ce qui s’était passé ne devait plus se reproduire.
Les survivants allaient vivre, et tenir.
Moussa, de son côté, avait convoqué un opono (*)
Ils avaient décidé de relier les fragments. Des Veilleurs seraient envoyés.
Codex était là. Et ce village allait tenir, envers et contre tout.

Fragment – Luca – Kafountour

Luca s’était calé à l’ombre, dos au mur, son laptop posé sur les genoux. L’air était chaud, saturé de poussière, et les mouches tournaient en cercles paresseux dans la lumière.
Il lança la cartographie technique. Une mosaïque de fragments apparut — des bribes de données et quelques modules encore inertes. Le cœur du système était là, mais en veille profonde : un squelette numérique qui ne demandait qu’à être relié.
Ici, personne n’avait eu le temps d’envisager l’infrastructure. Marta n’avait eu que ses mains, l’urgence, et ce courage qu’elle n’avait pas perdu, malgré l’horreur.
C’était à lui, maintenant. Moussa avait indiqué la case, dégagé l’accès et tendu les premiers câbles. Le reste se poserait à mains nues, comme toujours. Avec les moyens du bord. Et l’intuition de ce qui peut encore être sauvé.
Luca vérifiait les logs et l’amorçage. Ses doigts enchaînaient les commandes avec une rapidité machinale. Il installait l’UA pour que Codex existe ici aussi. Moussa leva la tête.
— Tu blindes tout ?
Luca ne releva pas l’ironie.
— Je verrouille le nécessaire. Pour éviter les interférences. Le lien doit rester propre.
— Propre pour qui ? demanda Moussa.
Luca releva les yeux.
— Pour ceux qui vont en dépendre.
Moussa s’approcha, mains dans les poches.
— Ou pour ceux qui ont peur qu’on en abuse ?
— J’ai vu des boîtes s’écrouler, Moussa. Des projets plombés par les égos. Si l’entrée est mal cadrée, on passe son temps à corriger. Sans jamais rien réparer.

Moussa regardait les matrices de flux s'empiler à l'écran. Il posa la main sur la table pour interrompre le mouvement.
— J'ai passé des années à chercher les failles. Mais là, c'est pas un coffre. C'est une UA. Ça ne se défend pas avec des murs. Il faut que ça respire.
Il reprit :
— Si quelqu'un vient pour pomper, il n'aura rien. Pas parce qu'on bloque. Mais parce qu'il devra s'investir. Ça suffit à freiner les rapaces. Le verrou, c'est fini. On crée des passages. Ce qui est utile passe. Le reste crèvera tout seul.

Moussa et Marta — Après installation

Le soleil baissait derrière les cases, projetant des ombres longues sur la terre rouge. Marta revenait du dispensaire, le pas lourd de fatigue. Elle aperçut Moussa, accroupi près d'un poteau, les bras plongés dans un fouillis de câbles. Elle hésita, puis s'approcha.
— Tu as encore trouvé une panne ?
Moussa haussa une épaule.
— Une bidouille. Rien de grave.
Elle resta campée, observant ses gestes précis.
— Tu n'as rien mangé depuis ce matin, Moussa.
Il esquissa une petite moue de dédain, un regard en coin pour jauger l'impact.
— Toujours à vouloir materner.
Il se releva, essuya ses paumes sur son T-shirt et la fixa.
— Tu sais, j'ai pas attendu Codex pour m'en sortir. Ni telle Ni personne. J'ai tout vu avant. Les arnaques, la police, les plans foireux. Mon frère est mort pour moins que ça. Je suis encore là, non ?
Il fit quelques pas, puis s'arrêta.
Quand tu arrives avec ton air doux, je me méfie. Ça ressemble trop aux campagnes d'ONG. Le gamin qui sourit pour la photo, avec la main blanche sur l'épaule. J'ai déjà donné.
Marta encaissa en silence. Elle ne baissa pas les yeux.
— J'ai eu honte de ça, autrefois. Mais ici, c'est différent.
Moussa leva les yeux pour chercher la faille. Il comprit qu'il avait visé à côté.
— Je sais pourquoi t'es venue, finit-il par dire, d'une voix assourdie. Les femmes, les gosses… les éprouvés.
Il posa la pince coupante.

— Codex, on verra bien. Mais au moins, on ne m'a rien promis. On ne m'a rien donné.
On m'a juste laissé faire. C'est déjà pas mal.
Il se tourna à nouveau vers le poteau.
— C'est pour ça que je te respecte. Même si je ne suis pas facile.
Marta esquissa un sourire.
— C'est noté, Moussa.
Il se pencha de nouveau sur ses câbles.

Marta, Luca —La Case

Un ancien leur avait ouvert la case. Une maison d'argile à l'écart, aux volets d'un vert passé. C'était celle du chef du village, tué lors de la première attaque.
Il y avait une cloison de torchis, des nattes roulées et un point d'eau relié à une réserve surélevée. Marta n'avait pas discuté. Elle avait simplement incliné la tête, avec retenue : elle savait qu'elle ne s'installait pas dans un vide, mais dans les traces d'un disparu qui avait compté pour le village.
Le soleil déclinait. Une chaleur sèche persistait dans les murs.
Luca, assis contre la paroi, vérifiait les instanciations. Les logs de déploiement du protocole CORA défilaient sur son portable. Il isolait les modules cryptés, réinjectant des sauvegardes là où le réseau avait flanché.
Marta entra. Une droiture un peu raide qui suggérait une fatigue sous contrôle. Elle s'adossa au chambranle, regarda l'écran en silence.
— Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle enfin.
Il leva les yeux, lui sourit.
— Ça prend. Il reste du boulot, mais l'essentiel est fait.
Elle répondit au sourire. Le ventilateur du laptop cliquetait bruyamment.
— Et avec Moussa ?
— Tendu. Mais il semble plus au clair que moi sur Codex.
Elle eut un petit rire.
— Je vous ai entendus. Enfin, surtout toi, au début.
Elle posa son sac et se dirigea vers le coin d'eau. Elle déboutonna sa chemise de lin, imprégnée de cette poussière ocre qui s'infiltre partout dès que le vent se lève. Elle la posa soigneusement sur le seau retourné, puis retira son pantalon et ses sous-vêtements.
Elle ouvrit la vanne. L'eau coula par filets irréguliers. Elle s'abandonna au jet d'eau tiède, les yeux fermés, avant de laver la terre rouge de ses bras et de son cou.
— Premier vrai jet depuis trois jours, dit-elle. C'est presque du luxe.
Luca détourna les yeux, puis se ravisa. Son naturel autorisait le regard.
— Tu peux rester, dit-elle en passant ses mains dans ses cheveux mouillés. Je n'ai rien à te cacher.

Il répondit à voix basse :
— Je sais.
Elle ferma l'eau. Elle revint s'asseoir contre lui, la peau encore perlée de fraîcheur.
Luca reposa le laptop au sol. L'écran restait allumé, seule source de lumière dans la case qui s'obscurcissait, animée par les scripts qui continuaient, imperturbables.

Kafountour – Les Veilleurs

Le soleil n'était pas encore haut. Une lumière coupante traçait des angles nets sur les murs de terre, révélant les traces noires des incendies partiels et les portes défoncées. La place du village était silencieuse, occupée par les survivants.
Ils arrivèrent à l'aube. Trois Toyota Hilux, peinture mate, vitres teintées et antennes repliées. Sept personnes en descendirent. Ils étaient en civil, mais leur posture et leurs gestes étaient précis. L'un d'eux, une oreillette discrète, balaya la place du regard pour cartographier les lieux. Une autre vérifiait le périmètre derrière son véhicule.
Dans les cercles Codex, on les appelait les Gardiens Obliques. Ils venaient sécuriser ce que la Lame d'Abara avait fracturé. Ce groupe criminel, lié aux Fils du Pétrole Noir, tenait la région par la brutalité et le trafic de tramadol. C'étaient eux qui avaient mené le raid, emmenant plusieurs jeunes filles et laissant le village sous la menace d'un retour.
L'Imam les attendait, drapé dans sa bure claire. Il échangea quelques mots avec la femme qui coordonnait le groupe. Il n'y eut ni protocole, ni signature. Seulement un hochement de tête et une poignée de main. L'alliance des réalités.
Marta observait de loin, les bras croisés. Elle salua le médecin venu de Dakar, puis la psychologue qui commençait déjà à décharger ses caisses de matériel. Enfin, elle s'approcha de l'Imam. Ils échangèrent un regard silencieux, un remerciement qui ne passait pas par les mots.
Luca vérifiait une dernière fois les flux sur son écran. La structure tenait. L'UA était accrochée à la maille, le relais était stable.
Moussa s'affairait autour du vieux 4x4. Il venait d'ajouter de l'huile et vérifiait les câbles du moteur, concentré.
— On peut encore faire trois cents bornes, glissa-t-il à Luca. Ou s'arrêter net à la prochaine côte. Surprise Codex.
Luca sourit.
— Ce serait presque logique, non ?
Moussa ferma le capot d'un coup sec.
— Ça dépendra surtout du niveau d'huile.

Marta les rejoignit. Elle posa une main sur l’épaule de chacun.
Il était temps de partir.

Fragment – « Regards croisés »– Chaîne nationale sénégalaise —

Dakar · 2029-03-19 · 20:30

Mamadou Fall (modérateur)
— On y va franchement : Codex, qu’est-ce que c’est ? Une utopie d’Européens fatigués ? Ou bien quelque chose qui pousse vraiment chez nous, ici, au Sénégal ?
Dr Aissatou Diallo
— Ce n’est pas un projet importé. C’est une manière de penser le monde autrement. Et cette manière-là, vous savez quoi ? Elle existait déjà chez nos grands-mères. Codex ne fait que réveiller ce qui dormait et c’est assez pour que ça reprenne.
Mamadou Fall
— Apparemment, ce n’était pas l’avis de votre frère Samba. Docteur.
(Flottement. Plein cadre sur le docteur qui, calmement, cherche la bonne réponse.)
Dr Aissatou Diallo
— Samba a perdu son chemin dans le vide qui précède Codex. Il voyait une menace là où d’autres voient un seuil. Mon frère a crié contre des Blancs imaginaires, mais ce qui le rongeait, c’était l’ancien monde qui s’effritait sous ses pieds. Codex n’est pas son ennemi. C’est ce qui aurait pu le retenir. (Pause, regard droit à la caméra.) Aujourd’hui, il répare des pompes dans un village du nord. Sans ceinture. Avec ses mains.
(Blanc audio. Plan sur le ministre qui relève la tête de ses notes, le sourire contenu, prêt à enchaîner.)
M. Bayo Sarr (ministre délégué)
— Et c’est précisément ça, Codex : des mains qui réparent, des seuils qui s’ouvrent. Les gens pensent que l’État regarde ailleurs. Mais on a vu. Moi, j’ai vu des villages dans le sud où il n’y a plus de départs clandestins. Pas parce qu’ils ont peur — non. Parce qu’ils ont trouvé mieux, ici. Avec quoi ? Avec Codex. Pas d’argent, pas de drapeau. Mais de l’eau propre. De l’électricité. Des soins. Et du respect.
Mamadou Fall
— Mais c’est légal, ça ? On ne risque pas de se faire taper sur les doigts par les partenaires ?
Sarr (le sourire fin)
— Vous savez… parfois, c’est mieux de ne pas tout écrire sur du papier. Tant que ça

soigne, tant que ça nourrit, tant que ça rend les gens dignes… moi, je ferme les yeux. Et je tends l'oreille.
Dr Diallo
— Codex ne cherche pas le pouvoir. Il cherche le sens. Et c'est pour ça qu'il est puissant. Les puissances étrangères, elles pensent qu'elles nous tiennent par les projets. Mais ce qui nous garde, ici, c'est le feu du soir, les décisions qu'on prend ensemble, les soins qu'on donne sans ticket.
Mamadou Fall
— Et si demain un investisseur russe ou chinois dit : "On ne veut pas de Codex sur ce territoire" ?
Sarr (regard fixe, voix basse)
— Ils sont déjà dans Codex. Ils ne le savent pas encore. Mais leurs enfants apprennent à réparer les pompes Codex. Même l'ancien monde est en train de changer de peau. Trop doucement pour les caméras. Mais pas pour les racines

Fragment – Presse du Monde – Incident du dirigeable

Ziguinchor · 2029-03 · mardi

Tentative d'attentat à bord d'un dirigeable "Codex" : que s'est-il vraiment passé ?
Par Paul-André Duvillard, envoyé spécial
Casamance (Sénégal) – Une tentative d'attentat à bord d'un aéronef affrété par le réseau international dit "Codex" a été déjouée ce mardi, à quelques heures de son atterrissage prévu sur le littoral sud de la région de Casamance.
Selon les premières informations recueillies auprès des autorités locales et des témoins présents, un homme de nationalité sénégalaise aurait tenté d'activer un dispositif artisanal dissimulé sous sa tunique, en plein vol. Alertés par le comportement suspect de l'individu — décrit comme "visiblement nerveux, en sueur, tenant une télécommande de fortune" — plusieurs passagers auraient discrètement alerté les accompagnants du programme Codex. Une intervention rapide aurait permis de neutraliser l'homme sans blessé.
Le dirigeable, un modèle à propulsion hybride low-energy, a été dérouté vers une piste secondaire dans la région de Ziguinchor, où les forces de sécurité locales, déjà prévenues en amont, ont procédé à l'arrestation de l'individu. Aucun groupe n'a pour l'heure revendiqué l'attaque.

Des zones d'ombre persistantes

Le flou demeure autour de l'identité précise de l'auteur et de ses motivations. Le gouvernement local, qui a salué "la coopération exemplaire" des membres de Codex avec les forces de l'ordre, n'a pas confirmé les rumeurs faisant état d'un "passé trouble" ou de "liens politiques indirects" avec des opposants au projet Codex — Samba Diallo, ex-homme d'affaires casamançais ruiné par la chute du CFA.
Du côté du réseau Codex, aucune déclaration officielle n'a encore été émise. Contacté par nos soins, un de leurs relais européens évoque un acte isolé, "probablement désespéré", et refuse de commenter davantage, estimant que "le sensationnalisme médiatique pourrait nourrir une stigmatisation injuste".

Codex : entre utopie douce et inquiétude croissante

Le réseau Codex, apparu depuis quelques années sur la scène internationale comme un "mouvement de transformation sociale non aligné", suscite à la fois fascination et méfiance. Fonctionnant en dehors des structures politiques classiques, favorisant l'auto-organisation et la résilience locale (UA Kafountour post-attaque), Codex attire aussi son lot de critiques : manque de transparence, dérives communautaires, influence idéologique indéterminée.
Depuis quelques mois, plusieurs incidents ont été signalés : tensions lors de projets d'assainissement dans le Sud-Ouest de la France, évacuation controversée d'une structure temporaire à Naples, ou encore diffusion virale de messages anonymes sur les murs de grandes villes européennes.
Pour autant, le mouvement continue de gagner en visibilité. Selon un rapport confidentiel d'un think tank économique européen, le CodexCoin — leur monnaie alternative CORA — aurait atteint un volume d'échange supérieur à celui du franc CFA numérique sur certaines plateformes de troc local.

Fragment – Pas un simple accident ?

Interrogé sous couvert d'anonymat, un responsable de la sécurité aérienne française se montre plus inquiet :
"Ce qui est troublant, c'est la coordination apparente. Le dispositif était rudimentaire, certes, mais il y avait une volonté de créer un incident symbolique, à bord d'un moyen de transport précisément choisi pour son image de paix et de lenteur."
D'autres sources, plus prudentes, rappellent qu'aucune revendication n'est venue appuyer la thèse d'un acte politique ciblé.

Pendant ce temps, dans le village d'arrivée prévu — un hameau casamançais nommé Djamé —, les voyageurs Codex ont été accueillis "comme prévu" par la communauté locale. Aucune consigne particulière n'a été diffusée. À l'heure où nous écrivons ces lignes, les autorités locales affirment qu'aucune activité Codex n'a été identifiée comme nécessitant suspension, encore faudrait-il en cerner précisément les contours.
Mais l'épisode pose une question de fond, que personne n'ose encore formuler : jusqu'à quand le flou de Codex protégera-t-il son élan ?

Fragment – Le Hameau —Annaïg et Takashi

Takashi regarda l'horloge. Il en commençait à aimer l'allure, lourde et patinée, issue d'un savoir-faire horloger presque disparu. Cela lui rappelait certaines choses de chez lui, vestiges d'un monde révolu. Mais, ce soir-là, c'était bien l'heure qu'il guettait : sept heures.
Il avait mis la table : assiettes de faïence épaisses, bols prêts pour la soupe qu'il avait laissé chauffer, suivant les instructions d'Annaïg.
Ne la voyant pas revenir, il partit à sa recherche.
Un rapide tour de la ferme : personne. Le jardin craquelé par la sécheresse, le champ peinant à donner sa part de céréales.
Il prit le chemin du hameau, longea le pré de l'âne.
Dans la pénombre du hangar, presque invisible derrière le tracteur, Annaïg était assise sur un banc. Le chien était allongé à ses pieds. Elle pleurait.
Takashi demanda s'il pouvait s'asseoir à côté d'elle. Elle ne répondit pas, alors il s'assit, le dos droit, les paumes posées sur le haut des cuisses.

Fragment —Takashi – Journal

根回し–Travailler autour des racines,

J'ai voulu arrêter les larmes.
Son français a un goût différent, parfois drôle. Pas celui qu'on apprend à l'université de Kyoto.
Ici, la vie est rude. On dit que c'est pire ailleurs. Dans le sud, l'eau manque. Les forêts brûlent.
En Bretagne, la terre retient encore l'eau. Mais elle craque déjà par endroits.

C’est cela qui trouble Annaïg.
Elle a parlé de Codex. Pour elle, peu de changements. Elle contribue souvent, pourtant.
Elle m’a expliqué : on donne, on reçoit. L’équilibre se fait.
Elle offre des fruits, des légumes à la maison des anciens.
L’an dernier, elle a reçu une voyageuse comme moi. Lydie.
Cela ne s’est pas bien passé.
Annaïg a dit : « Elle était un peu loin du bourg, celle-là. »
Je ne sais pas bien ce que cela veut dire.
Annaïg demande maintenant de l’eau pour son jardin. Et de l’aide pour sa facture d’électricité.
Codex a raccordé la ferme à la pompe du lavoir.
Deux petites éoliennes sans pales ont été installées.
Cela aide le hameau et la ferme.
Un Passeur a dit : « C’est un début. »
En rentrant, l’air avait cette odeur sèche de terre chaude.
Je pense à ce que je peux faire pour Annaïg.

現場 Aller là où ça se passe.

Sans brusquer, je lui ai demandé de me montrer.
Pas tout ce soir. Mais de m’expliquer, dans les prochains jours.
Elle a paru étonnée.
Qu’est-ce qu’un citadin, japonais en plus, pourrait faire pour elle ?
Je me suis contenté de hocher la tête, poliment.
Je ne savais pas encore moi-même.
Le lendemain, elle m’a montré le verger.
J’ai tout regardé. Les tailles. Les branches.
Pas d’idées, pour l’instant.
Puis ce fut le potager.
Pauvre. Sec.
Des bouteilles en plastique, découpées, protégeaient certaines plantations.
Elle les arrosait quand le soleil était couché.
J’ai remarqué aussi un tuyau venant du toit, et une cuve rouillée.
Annaïg récupérait un peu d’eau du toit dans une cuvette en plastique.
Elle m’expliqua que « ça servait aux fraises, quand ça voulait bien. »
Elle m’a montré aussi le four à pain. Un moulin électrique. Un pétrin.
Je les avais déjà vus, mais ils ne servaient plus.

Le blé devenait insuffisant.
L'électricité du four, trop chère.
Derrière la ferme, le champ le disait lui-même : le blé poussait difficilement.

完全–Achever en entier.

Annaïg m'a prêté un vieux laptop. Les mises à jour n'avaient pas été faites depuis l'époque Meiji ^^, mais il a suffi pour chercher des solutions.
Une alternative au blé, moins gourmande en eau.
Le jardin aussi : elle faisait ce qu'elle pouvait, mais il donnait moins chaque année.
Peut-être des serres.
L'eau du toit, perdue presque entièrement.
J'en ai parlé à Annaïg.
Le lendemain, nous avons regardé ensemble le site Codex.
Des graines de sorgho.
Une cuve récupérable à vingt kilomètres de la ferme.
Des fiches techniques pour construire une serre simple, un système d'irrigation.
Restait l'électricité.
C'était inattendu : ces demandes semblaient avoir déclenché le montage d'une troisième éolienne.

Annaïg, Takashi —Le Passeur

Avec l'aide de Takashi, le passeur ne mit pas longtemps à rétablir la récupération d'eau.
La gouttière fut consolidée, et une énorme citerne sur roues installée près du pignon nord.
Elle servirait à récupérer l'eau du toit.
Un robinet de vidange avait été adapté à un circuit d'irrigation.
L'eau pouvait aussi être déplacée dans le champ si nécessaire.
— Ah bin ça, c'est quelque chose, répétait Annaïg.
— Oui, répondit Takashi. La citerne va résoudre le problème de l'eau. Avec le sorgho, ça suffira.
— Le sorgho, je ne suis pas sûre…
— Si, il pousse en Bretagne. Il y aura du pain.
— Annaïg ?
— Oui ?
— Je n'ai pas bien compris, l'autre jour, quand vous disiez que Lydie était… un peu loin

du bourg.
— Ah ça, reprit Annaïg, ça veut dire qu'elle avait les sabots un peu grands.
Takashi hocha poliment la tête. Puis resta silencieux. Ou pensif. Difficile de trancher.

Pluie sur l'ardoise
Le champ s'endort, achevé —
Kanzen dans la terre. Fragment –

Luca —Retour à Paris.

Le retour de Casamance avait été long, fastidieux. Les trajets étaient-ils volontairement désordonnés, aussi peu optimisés que possible ? C'était un sujet à aborder tôt ou tard. Luca n'avait pas encore saisi toutes les subtilités de l'équilibre global de la métastructure, mais il pressentait déjà des marges d'amélioration. Peut-être qu'un tissage plus attentif des liaisons — une synchronisation des seuils CORA, une lecture plus fine des fragments — permettrait de réduire ces frictions sans perdre la cohérence du réseau.
C'est ce qu'il notait dans son carnet, tandis que Marta s'abandonnait à des siestes sur son épaule ou dans toutes les positions qu'imposait un voyage inconfortable. Elle en riait parfois : s'endormir à la demande, c'était l'un de ses points forts. Très utile pour ses études, et pour son métier, ajoutait-elle.

La boîte aux lettres était pleine, des prospectus obsolètes, une situation bancaire, des prélèvements… Courriers… étrangers, inconsistants. Il fallait solder tout cela, et puis quoi… Quelle suite ?

Resonance Lab — Le seuil

Luca gravit les marches du parvis sans empressement. Devant lui, la façade de verre réfléchissait les nuages, comme si le bâtiment refusait d'exister par lui-même. Lignes tendues, transparence maîtrisée, air discrètement filtré, rencontraient l'improbable. La plaque à l'entrée disait seulement « RESONANCE LAB », en lettres découpées, rétro-éclairées, sans serif. Il pensa à un spa de luxe pour idées épuisées.
À l'intérieur, l'air était plus froid qu'il ne l'aurait cru. L'odeur rappelait un mélange de cuir synthétique, de plastique frais et de parfum d'ambiance à la menthe verte. L'accueil était tenu par deux jeunes femmes animées d'un enthousiasme prescrit par algorithme.

L’une d’elles tendit à Luca un tote-bag marqué *Feel the shift*, avec à l’intérieur une gourde recyclable, une lingette “antibrouillard digital”, et un flyer plié en origami : **Codex Voyages™** — Reconnexion augmentée. Une aventure intérieure en sept modules capitalisables.

On le guida jusqu’à la salle C15, “Espace de co-imagination performative”. Le nom n’était pas une blague. Il était gravé sur une plaque en laiton brossé, avec une police digne d’un manuel de yoga digital. À l’intérieur, cinq personnes l’attendaient autour d’une table ovale. Une table sans aspérités, sans câbles visibles, sans carnet, sans rien — sauf trois iPad en veille, placés comme des couverts.

— Luca, enchanté. Je suis Sébastien, directeur récits stratégiques. Ce que vous avez vécu, c’est fort. C’est brut. C’est exactement ce qu’on recherche.

Il lui serra la main avec un mélange de gratitude et de branding. On sentait qu’il avait répété son introduction dans un miroir, ou peut-être dans une appli de leadership émotionnel. La projection PowerPoint commença. L’écran s’éclaira d’un fondu enchaîné : une voile stylisée, un soleil levant, un slogan en italique mou.

Codex Reliance™ — Catalyseur d’authenticité territoriale.

Sébastien commenta :

— On est dans une logique d’essaimage. Tu vois, Codex, ça ne doit pas rester un récit élitiste. On veut le démocratiser. Le packager. Le lisser un peu, sans le trahir, bien sûr.

La deuxième diapositive proposait un découpage du Voyage en “unités expérientielles reproductibles”, avec des pictogrammes de profils clients :

- “Cadres en quête de respiration”
- “Millenials désengagés”
- “Seniors en transition douce”

— On a pensé à des formules souples : le Codex Express — trois îles sur un long week-end. Ou bien le “Voyage Miroir en 48h”, idéal pour les incubateurs et les collectivités locales.

La responsable “Brand Affection” prit le relais :

— Et puis on peut intégrer des marques partenaires. Une méditation guidée par la voix de Camille Pattin, dans une grotte déconstruite signée Maison Cyllène. Ou une expérience de don supervisée par une IA de gratitude, couplée à du neurofeedback.

Luca observait la salle. Le mur affichait en temps réel des “niveaux de cohérence émotionnelle” basés sur les micro-expressions des participants. Au sol, un tapis adaptatif modulait sa texture selon la tension musculaire. Sur la table, un cube lumineux vibrait doucement à chaque fois qu’un mot-clé était prononcé.

— On pourrait même avoir un token : le CodexCoin. Il se gagnerait par actes d'alignement, se partagerait entre pairs. Une économie de l'éveil. Imagine…
C'était trop. Ou plutôt, c'était exactement ce qu'il fallait pour que tout s'effondre. Luca ne rit pas. Il ne protesta pas. Il ne demanda pas si tout cela était une plaisanterie. Il regarda l'écran, les cubes, les visages. Tout, ici, était faux. Pas menteur. Juste… inapte à accueillir la moindre vérité.
Il se leva.
— Merci. Je crois que j'ai compris.
Il n'attendit pas de réaction. Personne ne le retint. Sébastien eut même un sourire de connivence, croyant sans doute à une forme de recul stratégique. À l'accueil, il rendit son badge. La réceptionniste lui proposa un "feedback en trois mots" sur l'expérience. Il répondit "non merci". Elle le nota quand même.
Le tote-bag, il le déposa sur le canapé trop mou. La gourde tomba mollement, roula jusqu'au mur. Le flyer s'échappa, s'immobilisa sous la table basse. Dans la rue, l'air sentait la pluie à venir. Une lumière étrange baignait les façades, Paris hésitait entre jour et nuit.
Il marcha longtemps, l'esprit libre. Et ce fut là, sur un mur en chantier, entre deux couches de tags effacés, qu'il lut la phrase :
« Tu n'es pas seul à chercher une sortie. »
Cette phrase lui confirmait que ce monde-là ne lui répondrait plus. Il venait d'en franchir… la sortie.

Luca, Marta – Transit

Marta entendit la clef tourner et ouvrit aussitôt. Elle serra Luca, puis le dévisagea avec un air mi-sérieux, mi-amusé.
— Alors, Resonance ?
Luca se prit la tête entre les mains.
— Disons que la motivation n'y était pas.
— Je dois prendre l'air triste ?
— Pas du tout.
Il avait retrouvé un vrai sourire. Marta désigna une bouteille recouverte d'osier.
— Ouvre ça.
— Du Retsina… Tu ne manques pas d'humour.
La nuit, Luca peinait à dormir. Les souvenirs s'imposaient, le décalage aussi. Il se leva, recouvrit Marta. Elle lui saisit le poignet et l'attira vers elle pour un long baiser.

Au matin, Luca apporta deux cafés. Son appartement lui paraissait minuscule, mesquin. Il songea à la poussière de latérite, à l'odeur du kérosène sur le tarmac. *Là, j'abuse*, pensa-t-il.
Marta, déjà concentrée sur son laptop, releva à peine la tête.
— Tu n'as pas défait tes affaires, dit Luca.
— Luca… J'ai une mission pour le Burkina. Ils manquent d'unités médicales. Caroline y est déjà.
Elle soupira.
— Je ne suis pas chez moi à Paris. Je ne comprends pas comment tu fais pour y vivre.
— Je viens avec toi !
— Non. Fais ton chemin. On se retrouvera plus tard. Mais pas ici. D'accord ?

Fragment — Kaede —Soirée au Japon, la lettre et la télé

La télé parlait fort. Comme d'habitude quand c'était le père qui avait pris la télécommande.
Il était assis bien droit, dos presque raide, les bras croisés.
Le générique d'ouverture venait de s'éteindre.
「特集：国家の分断を招く“疑似共同体”の正体とは？」
“Spécial : Qui se cache derrière ces communautés alternatives qui divisent notre nation ?”
Une musique grave, militaire, lancée sans subtilité.
Kaede fronça les sourcils. Elle connaissait ce genre de programme. Toujours les mêmes experts. Toujours les mêmes images floues de groupes étrangers, d'archives trafiquées, de commentaires anxieux.
Sa mère, assise à côté, tricotait. Sans lever les yeux.
Mais ses mains, d'ordinaire régulières, sautaient des mailles.
「世界中から集まった“旅人”たちが、土地に根付かない思想を持ち込み……」
“Des voyageurs venus du monde entier, porteurs d'idées qui ne s'enracinent nulle part…”
Le père émit un petit bruit, quelque part entre la gorge et le nez.
Kaede, elle, venait d'ouvrir une enveloppe fine, pliée en trois. Le timbre français.
L'écriture penchée, presque féminine. C'était de Takashi.
Les bruits de la télé devinrent une nappe lointaine.
Les mots de son frère s'imposaient, clairs, simples.

「ここでは、小さなことが一日を作っている。皿を洗う音。濡れた犬のにおい。」

Ici, ce sont les petites choses qui remplissent une journée. Le bruit de la vaisselle. L'odeur du chien mouillé.

Ses doigts effleurèrent le bas de la lettre, là où un dessin suggérait une maison basse, un chien endormi, une femme au seau. Cela lui parut suffisant, c'était tellement Takashi.

Elle esquissa un sourire.

「自分の心に正直に生きたいんだ。」

Je veux vivre en étant honnête avec moi-même.

À la télé, un ancien ministre parlait de "souveraineté spirituelle mise en danger".

— Tu ne regardes pas ? demanda le père, les yeux captés par l'écran.

Kaede plia doucement la lettre.

— Si, j'écoute… un peu.

— Ce genre de mouvement… on ne sait pas ce qu'ils veulent. Ils viennent de partout. Ils refusent nos règles. C'est peut-être pas violent, mais c'est pas clair non plus.

Elle posa la lettre à côté d'elle, sans l'affronter.

— Tu sais, papa…

(Ton calme.)

— Takashi est avec eux, je crois.

Le père croisa les bras un peu plus fort, les yeux sur l'écran, comme si le son venait de trop loin.

La mère releva brièvement la tête.

— Il a écrit ?

— Oui.

— Et… il va bien ?

Kaede sourit.

— Il va très bien.

À l'écran, un plateau s'échauffait. Un invité parlait de "fractures internes".

Mais le père resta hors de portée des mots, des images.

Fragment – Luca —Codex à Paris

Les Passeurs étaient des « Activistes », ici. La spécialité de ceux-ci était le tag. Ils étaient plutôt jeunes et savaient courir vite, ou se faire discrets, pas le choix.

Il parlait à un gars penché sur un mur, une bombe de peinture à la main. Un cercle barré, tracé net, puis cette phrase, laissée sous le trait :

« Ce que tu laisseras ici ne te sera jamais attribué. Et c'est cela même qui le rendra transmissible. »
Luca contempla le mur tagué. Cette fois, le concept prenait sens.
Leïla avait répondu la première. Elle était repartie sur un projet, ailleurs, mais la voix était restée claire.
Leroy aussi avait répondu, avec ce ton souple qu'il gardait même quand il était au bord de la rupture. Ils s'étaient retrouvés au comptoir d'un café, une antenne souterraine à peine déguisée.
— Je bosse sur une émission pour la bac, avait dit Leroy, avec son sourire ironique.
— La boîte à cons ? demanda Luca.
— La même. On alimente les circuits, sinon ils tournent tout seuls.
Leroy avait proposé à Luca de participer.
— Viens faire « l'expert Codex »à l'antenne. Ça changera du bla-bla crypto green.
Luca avait ri, mais un peu jaune. Il lui avait parlé de Resonance Lab, de la proposition qui lui avait été faite : monétiser Codex.
Vendre le concept. Faire du conseil. Du pack d'accompagnement.
Leroy avait éclaté de rire.
— Imagines-tu ça ? Codex pack premium. Avec NFT d'appartenance et hotline personnalisée.
Ils prirent le temps de laisser toute l'absurdité s'épuiser d'elle-même, avant de commander deux autres bières.
Puis, ils avaient parlé de la roue. De K/FA. De Darel Myssor, ce type improbable, qui avait passé pour moitié oracle, moitié escroc, qui avait dit un jour :
« Il n'y a pas de sortie. Sauf à briser le cercle. »
Et c'était ça, au fond. Ce n'était pas de la politique. C'était autre chose.
Le dialogue sur le voilier, des semaines plus tôt, se mit à résonner pour Luca.
La voie nouvelle. Celle qui ne choisit ni le contrôle, ni le chaos.
Une propagation sans drapeau, sans signature.
Il regarda à nouveau le mur, le tag frais. Le cercle barré. La phrase.
Ça tenait debout, maintenant. Il y avait du sens.

Fragment — introduction de l'ouvrage de Darel Myssor.

[Fragment en cours de restauration]

Manuel du Codex —Fragment

FRAGMENT : Qu'est-ce qu'un fragment Codex ?
Un fragment, c'est une unité vivante du réseau Codex. Ça peut être :
Un lieu (un hameau, une ferme, un jardin partagé, un atelier)
Un collectif (un groupe de personnes qui agissent ensemble).
Un outil (un logiciel, une ressource partagée, un savoir-faire)
Un moment (une rencontre, un événement, une décision collective)
Une trace (un récit, une donnée documentée, une mémoire archivée)
Matériel ou informationnel
Un fragment peut être physique (un bâtiment, un potager) ou immatériel (un texte, une base de données, un tutoriel). Peu importe sa forme : ce qui compte, c'est qu'il soit reconnu, lisible et relié aux autres fragments.
Pas de forme imposée
Il n'y a pas de modèle unique pour un fragment Codex. Chaque fragment s'adapte à son contexte. Mais tous partagent une grammaire minimale :
Soin du lien : entretenir les relations avec les autres fragments
Transparence : documenter ce qui se passe, partager les informations
Réversibilité : pouvoir revenir en arrière si une décision ne fonctionne pas
Contribution : apporter quelque chose au réseau (ressource, savoir, temps)
Comment Codex se propage
Codex grandit par l'interconnexion de ces fragments vivants. Un fragment reconnaît un autre fragment, échange avec lui, apprend de ses pratiques. C'est cette reconnaissance mutuelle qui tisse le réseau.

Fragment d'un manuel collectif, mis à jour par ceux qui l'utilisent.

— Donc, si j'ai un peu compris, les fragments, c'est entre la boîte à vœux et la corne d'abondance. Une IA rapproche tout ça et hop, le miracle ?
— N'exagère pas. Il y a de l'investissement humain derrière « tout ça », et de la bonne volonté. Et surtout, dis-moi, quand il faut choisir entre ce qu'on te propose et rien, que choisis-tu ?

Fragment —Transcription d’un entretien avec Luca Masson — Archives Codex

Interviewer : "Luca, si vous deviez revenir sur ce qui vous a motivé à partir, qu’est-ce qui vous a poussé à prendre cette décision ?"
Luca : "C’est un peu paradoxal, mais en fait, ce n’est même pas le départ en soi qui m’a attiré. C’était plutôt l’idée de quitter quelque chose qui me devenait trop étouffant. On me demandait constamment de faire des compromis. Je me rendais bien compte que j’étais un peu coincé dans un système qui me bouffait, sans que je puisse vraiment m’en défaire. Mon boulot, mes relations sociales… tout cela m’écrasait lentement. Ce n’était pas une question de rejet total de la société, mais d’une envie d’aller voir ailleurs, d’explorer autre chose, sans être enfermé dans un rôle. La vraie question, au fond, c’était : et si je ne prenais pas ce risque ?"
Interviewer : "Vous évoquez un risque. Est-ce qu’il y avait une forme d’inquiétude en vous ?"
Luca : "Honnêtement, un peu, oui. Mais l’inquiétude n’a jamais été une barrière pour moi. Ce qui m’a plutôt perturbé, c’est l’incertitude. En fait, je n’avais aucune idée de ce qui m’attendait. C’était un peu flou, mais pas dans le sens où c’était menaçant. Non, c’était comme un voile qui se levait peu à peu. Ce n’était pas une fuite. Il y avait quelque chose de plus sobre dans cette décision. Je savais que, quel que soit le résultat, je n’aurais pas à vivre avec le regret de ne pas avoir essayé."
Interviewer : "Et cette traversée, comment s’est-elle passée, concrètement ?"
Luca : "Le départ a été plus simple que je ne l’avais imaginé. La première étape, c’est cette gare, la Gare des Carbonnets. Ce n’est pas un lieu grandiose, mais il y a quelque chose d’intense, il y a un passé. L’ambiance de transit entre deux mondes est presque palpable. Les gens, ils ne sont pas là pour se dire adieu ou échanger des dernières paroles solennelles. Ils sont juste là, dans une attente commune. Et puis, la traversée. C’était calme, presque monotone. Personne ne parlait vraiment, mais on se comprenait. On n’avait pas besoin de mots. C’était un voyage sans grande gestuelle, sans expression marquée. La mer grise, le vent, tout cela faisait partie du voyage, mais c’était aussi l’espace intérieur qui s’élargissait, qui commençait à se déplier."
Interviewer : "Qu’avez-vous ressenti, à bord, avec les autres ?"
Luca : "Ce que j’ai ressenti, c’était comme un entre-deux. Il y avait cette tension presque imperceptible, comme une certaine nervosité dans l’air, mais elle ne se manifestait pas de manière tangible. Chacun avait son espace, sans se le voler, sans se déranger. Il n’y avait aucune confrontation, juste des présences. Moi, je regardais surtout la mer, la

ligne d’horizon. Ce n’était pas une question de peur ou de doute. Mais je savais que le retour était impossible. Et dans cette incertitude, il y a une forme de liberté qui naît. En fait, c’est un mélange étrange de paix et de léger malaise, mais tout à fait supportable. C’est dans cet espace-là que j’ai vraiment commencé à prendre conscience de ce que je voulais."
Interviewer : "Pas de regrets ?"
Luca : "Non, pas de regrets. Mais une impression de renouveau, d’adhésion à quelque chose qui ne peut plus être dénoué. J’ai senti que je m’engageais dans une transition, pas géographique, mais intérieure. C’était l’acte d’accepter que tout ce que je connaissais jusque-là allait devenir autre chose. Et ce n’est pas facile à expliquer, c’est plus une sensation qu’une pensée structurée. Mais je me souviens bien du moment où tout cela s’est cristallisé. C’était quand la porte s’est ouverte à la Gare des Carbonnets. Ce n’était qu’une porte, mais il pressentait que c’était un seuil. Ce n’était pas que la mer qui me séparait de ce qui allait arriver. C’était moi."
Marc appuya sur pause puis se tourna vers Claire.
—Sérieux, on garde ça ?
Claire le regarda, hilare.
—C’est toi qui as voulu faire l’interview, hein…
Marc créa un lien, balança le fragment.
—Tiens, mange ça, Codex.

Fragment – Transcriptions partielles brutes – Émission « Le Point de Fracture »

Plateau Bastille —F7 – 22 mai – 22 h 30

 Thème : « Codex : réseau d’utopistes ou menace émergente ? »
 Présentateurs : Claire Dornier, Marc Sénéchal
 Invités :
• Antoine Lerebours, journaliste, auteur de Codex, la faille douce
• Dr. Leïla Nouri, bio technicienne, contributrice Codex, spécialisée en santé publique
• Luca Masson, témoin évacué de Bistrița (Carpates)
• Philippe Karnaz, philosophe, « spécialiste du déclin occidental »
• Renaud Duhalard, chroniqueur tous terrains, ex-journaliste sportif
• Émilie Varenne, journaliste terrain, F7 Monde

Ouverture

Claire Dornier :

« Bonsoir à toutes et tous. Il y a quelques semaines, une attaque a eu lieu dans un village des Carpates. Ce fait divers n'aurait pas retenu notre attention… si ce village n'avait été identifié comme une "Île Codex". Ce mot, que certains trouvent poétique, d'autres subversif, désigne un réseau global, insaisissable, qui s'étend, dit-on, dans les marges du monde. Ce soir, nous allons tenter d'y voir clair. »

Marc Sénéchal :

« Utopie post-moderne ? Mouvement de fuite ? Société secrète ? Ou la conséquence d'un système à bout de souffle ? »

Claire Dornier :

« Avec nous ce soir, en duplex depuis Lisbonne, le Dr. Leïla Nouri, bio technicienne, contributrice Codex. Vous suivez de près ces expériences de terrain. Nous reviendrons avec vous sur ce que signifie, concrètement, ce mot : Codex. »

Séquence 1 – L'incident des Carpates

Luca Masson (sobre, témoin) : « On trouvait seulement là des familles, des champs cultivés, aucune menace. Quand les tirs ont commencé, personne ne s'y attendait. Les enfants ont été évacués sous la pluie, par un hélico d'un club local de parachutisme. Mihail a volé à l'aveugle. Il n'est pas revenu. »

Renaud Duhalard (chroniqueur, tranchant) : « Voilà le vrai visage de vos bricolages. Un pilote sacrifié, une mort civile de plus. Codex porte cette responsabilité. »

Philippe Karnaz (philosophe) : « Exactement. Le désordre tue toujours. »Renaud Duhalard (parlant par-dessus) : « C'est l'irresponsabilité érigée en principe ! »/ Philippe Karnaz : « Une mise en danger délibérée, en vérité ! »

Luca Masson (les yeux plissés, la voix tendue) : « Mihail était un civil. Il volait pour évacuer des familles. Alors, quand on me dit que Codex est responsable… non. La vraie question, c'est : qui ouvre le feu sur un appareil qui n'était là que pour sauver des vies ? »

Renaud Duhalard (reprenant, crispé) : « Des balles contre des composteurs ? Faut pas pousser… »

Antoine Lerebours (journaliste) : « Justement. Ce décalage, c'est tout le problème. Une société qui panique quand elle voit qu'on peut vivre autrement. »[Bruit parasite : un frottement de micro contre un vêtement sature brièvement le son]

Séquence 2 – Qu’est-ce que Codex ?

Émilie Varenne (offrant une image) : « Enquête après enquête, on retrouve des fragments Codex dans des lieux improbables : un toit agricole à Lagos, une école bilingue dans le Piémont, une bibliothèque mobile au Chili. Ils ne revendiquent rien, ils apportent une solution là où l’espoir a disparu. »

Philippe Karnaz (ton cassant) : « Mais qui sont “ils” ? Qui dirige ? Qui contrôle ? À quoi obéit ce système ? »

Leïla Nouri (en duplex depuis Lisbonne) : « Rien n’est dirigé. C’est ça qui vous échappe. Le Codex, c’est… pas un système, c’est plutôt, comme vous expliquer ça simplement… une grammaire du lien ? Ça répond le plus souvent à des besoins basiques. Il n’y a pas de projet, seulement des liens entre des… fragments. Chaque fragment relie, soigne, partage et oui, tant pis si ça étouffe la machine. Vous appelez ça un danger ? Moi, j’appelle ça une forme supérieure de maturité collective. »

Séquence 3 – La confrontation

Philippe Karnaz : « Un système sans frontières, sans contrôle, c’est… Eh bien disons-le clairement : le chaos, une chimère anarchiste, une société hors sol. Trop "basique", pour reprendre votre expression. »

Luca Masson (le coupe, calme) : « Hors sol ? Monsieur Karnaz, ce que vous appelez chaos, c’est plutôt l’absence d’obéissance aveugle, et le refus d’alimenter ce qui ne fonctionne plus. »

Antoine Lerebours (enchaînant) : « Exactement. Une dissidence par le retrait. Une désaffiliation sans fracas. C’est sa radicalité. »

Claire Dornier (la main sur l’oreillette, à mi-voix vers la régie en baissant les yeux) : « Je sais, Marc… On est très courts… On finit Lisbonne et on coupe. »

Renaud Duhalard (ajuste ses lunettes fluos, sourire narquois) : « Bon. C’est beau comme un tract de la fac, tout ça. De permaculture, je suppose. »

Leïla Nouri (ton sec, regard direct) : « Justement. Ce sont des étudiants, des paysans, des ingénieurs, des femmes en burn-out, des soignants exaspérés, qui le rejoignent. Ce n’est pas une élite en fuite. C’est une société parallèle en gestation.

Séquence 4 – L’incident (suite)

Claire Dornier (sur l’oreillette, interrompt) : « Pardon, on me signale que Leïla Nouri souhaite intervenir à nouveau. Leïla, c’est à vous. »

 Plan Lisbonne. Leïla fixe la caméra, une tablette à la main, bâtiment végétalisé en arrière-plan. [Un léger sifflement de larsen ponctue la transition du duplex]

Leïla Nouri (voix calme, ton incisif) : « Merci Claire. Puisqu'on parle d'"incident", permettez-moi de vous montrer ceci. »
 Image projetée : hangar rénové, panneaux solaires, dôme de biofiltration, bassin limpide. L'étiquette C.S.T.E Codex s'affiche.
Leïla Nouri : « Ce que vous voyez, c'est une station de traitement des eaux usées. Conçue en 2024, en fonctionnement continu depuis 2025. Environ 450 habitants en bénéficient. L'eau est à nouveau potable. Quotidiennement. »
Philippe Karnaz (prenant la pose, fronçant les sourcils) : « Attendez. Ce genre d'installation ne peut pas exister sans validation de l'autorité administrative. Y a-t-il seulement une ? Là, nous sommes dans la transgression morale ! »
Leïla Nouri (sourire mince, sarcastique) : « Vous avez raison, monsieur Karnaz. Tout cela est aussi techniquement "impossible". Pourtant, c'est là. Et ça fonctionne. »
 Deuxième image : usine sobre, toits végétalisés, modules de tri, enfants en visite avec casques colorés.
Leïla Nouri : « Voici le centre de traitement des biodéchets du même site. Tri local, méthanisation douce, compost partagé. Visites scolaires chaque mois. Zéro subvention publique. Zéro contentieux. Et – détail… significatif – zéro cas de contamination signalé depuis l'ouverture. »
Renaud Duhalard (gêné, se redresse) : « C'est un PowerPoint, pas un rapport d'expert. »
Leïla Nouri (mi-amusée, mi-lassée) : « Ah, mais justement. Les experts sont bien là. Analyses menées par un labo indépendant, agréé à l'étranger, mais toujours refusé ici. Pourquoi ? Peut-être parce que ses résultats sont trop bons. Rapport de santé publique du canton : amélioration nette de la qualité de vie, baisse des infections cutanées et digestives. Et… tenez-vous bien : aucune reconnaissance officielle. Nous attendons toujours l'autorisation de poser la première pierre. »
(Silence gêné sur le plateau. Claire baisse les yeux, Marc feuillette ses fiches.)
Leïla Nouri (ton radouci, presque moqueur) : « Peut-être est-ce cela, l'incident, au fond. Ce qui ne devait pas fonctionner… fonctionne. Ce qui ne devait pas exister… existe. Et ça rend certains nerveux. »
 Quelques applaudissements isolés dans le public, vite étouffés.
Claire Dornier (voix blanche) : « Eh bien… Voilà qui ouvre des perspectives. Nous… nous allons faire une courte pause. »
 Générique intermédiaire. Fondu sonore. Hors champ, Duhalard murmure trop fort : « putain de merde ».
Retour plateau après la pause. Ambiance moins assurée.

Renaud Duhalard (forçant la voix) : « Nous sommes de retour sur le plateau du Point de Fracture. Une séquence… disons, stimulante, avant la pause. Leïla Nouri, vous êtes toujours avec nous ? »
 Plan Lisbonne. Leïla sourit, manteau sur l'épaule.
Leïla Nouri : « Encore pour quelques minutes. On m'attend sur un autre site, en Galice cette fois. Un bassin de décantation abandonné depuis vingt ans. On y installe une unité mobile d'épuration, autonome, sans réseau ni additifs chimiques. Si tout se passe bien, les premières analyses sortiront d'ici— »
[Le son de Leïla devient haché, métallique, avant de disparaître] Image coupée nette. Parasite. Noir une fraction de seconde. Retour brutal sur le plateau. Claire lève les yeux. Silence.
 C'est dans ce vide que Luca lève la tête et dit sans hausser le ton : Luca Masson : « Il faudrait peut-être confier la régie à Codex. »
(Blanc audio. Toux étouffée. Claire évite le prompteur. Marc regarde fixement sa tasse.)

Plateau off

Le plateau était off. Les invités repliaient leurs notes, certains étaient déjà partis. Leroy, calé contre le dossier d'une chaise, l'œil narquois, fit signe à Luca.
— Tu t'en es pas mal tiré. C'était une première ?
Luca pencha la tête, forçant une moue dégoûtée.
— Je me suis surtout senti comme un faisan d'élevage.
Leroy esquissa un sourire.
— Ne t'en fais pas. Je vais maintenant te présenter de vrais snipers. Là, tu verras le côté obscur de Codex.
Il marqua une pause calculée.
— Es-tu prêt ?

Fragment —Émission 2.

Cette fois Leïla est présente sur le plateau. Un homme politique aussi, Plombard, qui défend les néonicotinoïdes. Leïla et une doctoresse en (agrobiologie ?) dénoncent la pollution de surfaces de terrain considérable dès les premières applications.
Une manifestation s'organise sur le terrain, mobilisation de l'état. Les compagnies de gendarmerie sont présentes.

Leila, et une équipe se rendent sur les lieux dès le lendemain. Mais c'est un traquenard. Violence télévisée, Leïla est frappée au visage par une balle en caoutchouc, les photographes capturent l'impact. Les images font le tour des médias. Enlèvement de Leïla. Le Codex défensif se dévoile, une action d'exfiltration est organisée, des Veilleurs. Complicités, on s'aperçoit que toutes les couches de la société sont infiltrées par Codex.

[Réencodage vidéo corrompue en cours]

Fragment – Leroy, Luca – L'autre face

Rencontre au café —Bastille

Le lieu n'avait rien de clandestin : un bistrot clair, des tables en bois ciré, un comptoir animé. Rien qui évoque un repaire. Pourtant, la table du fond avait été choisie par précaution.
Leroy guida Luca d'un geste, puis s'installa en bout de table. Trois visages attendaient déjà :
Yanis, barbe courte, regard vif ; Laure, silhouette tendue, yeux durs ; Olivier, calme, un carnet devant lui.
Yanis se leva à demi.
— T'as pris des tirs à balles réelles, dans les Carpates comme sur ce foutu plateau… et t'es encore debout. Pas mal pour une première.
Il tendit une main franche, fraternelle.
— Bienvenue parmi nous.
Luca esquissa un sourire, un peu gêné.
— Debout, oui. Mais ça ne fait pas de moi un combattant. Ce que j'ai vu, ce sont surtout des familles qui voulaient vivre tranquilles, cultiver leurs champs, élever leurs gamins. Pas des soldats. Si c'est ça, le terrain… alors Codex, c'est ça aussi.
Yanis secoua la tête, l'éclat du regard plus dur.
— Sois pas naïf. Codex ne prendra jamais tant que K/FA verrouille tout. Ça ne tombera pas avec trois potagers et quelques câbles en réseau. Il faudra dégager la place, par la force
Ses doigts tapotaient la table, rythmant ses mots.
— Fanon l'a dit : l'ordre ne se négocie pas, il se brise. Gramsci l'a montré : tant qu'ils tiennent l'hégémonie culturelle, tu peux planter tous les potagers que tu veux, rien ne bougera. Debord aussi : leur spectacle tourne à vide, mais tant qu'il occupe les écrans, il

asservit la foule. Codex sert, oui, mais pour fissurer leurs murs, coordonner nos foyers. Faut être prêts — et assez malins pour résister dans la durée.
Laure, corps raide comme un ressort, les yeux qui fusillent, coupa net.
— Ce serait pas trop tôt. K/FA s'est gavé assez longtemps. J'ai vu comment ils traitaient ceux qui sortaient des clous. Des collègues broyés, des familles expulsées, des gosses foutus à la rue. Qu'ils crèvent avec leurs bilans comptables, j'irai pas pleurer.
La discussion s'arrêta sur ces mots. Olivier, jusque-là silencieux, en profita pour prendre la parole.
— Yanis a raison sur un point : Codex est le premier outil capable de fissurer leur édifice. Mais croire qu'il suffira d'un grand soir, c'est rejouer toutes les défaites.
Il releva la tête, le regard attentif.
— Les ZAD, Occupy, les Printemps arabes… étincelles magnifiques, mais sans profondeur stratégique. Récupérées ou écrasées. Ce qui change avec Codex, c'est la capacité à agir en réseau, à être offensif sans se livrer. Pas de centre, pas de tête à couper. Chaque crise, une opportunité si on la calibre. On frappe là où le système craque, puis on disparaît. Invisibles.
Les regards se tournèrent vers Luca.
La voix hésitante, Luca rassembla ses mots :
— Moi, je ne parle pas comme vous. Je n'ai pas vos grilles, vos manifestes. J'ai surtout vu que le système étouffe tout. Myssor l'a dit mieux que moi : on n'a plus le luxe des guerres d'usure. Chaque énergie gâchée à cogner contre un mur, c'est une énergie en moins pour créer ce qui peut nous aider à vivre un peu décemment.
Il posa ses mains à plat sur la table — on sentait la tension jusque dans ses doigts.
— Le Codex ne gagnera pas parce qu'il aura le meilleur slogan. Il existera parce qu'il fonctionne pour de vrai. Parce qu'il relie directement la source et la finalité. L'eau à ceux qui boivent. Les soins à ceux qui tombent. Les données à ceux qui peuvent s'en servir. Sans passer par leurs filtres.
Son ton n'était pas celui d'un tribun, mais d'un type qui pose les faits.
— C'est ça, la ligne directe. C'est ça qui change tout.
Un flottement.
Le garçon attendait depuis plusieurs minutes, carnet en main. Il jetait des regards timides, mal à l'aise dans cette atmosphère tendue.
Olivier leva enfin la tête et lui adressa un vrai sourire :
— Une bière pour moi. C'est ma tournée.
Leroy, jusque-là silencieux, adressa à Luca son sourire agaçant.
— Et toi ? Un… whiskies, pour te remettre ?

Fragment – Invitation chez Soutier

Leroy rappela Luca le lendemain matin.
Le téléphone vibra longtemps avant qu'il décroche, encore ensommeillé. Son bras reposait sous le cou de Marta ; il le retira doucement avant la dernière sonnerie.
— Luca, tu es dispo demain soir ?
— J'sais pas…, grommela-t-il.
À côté, Marta se redressait en s'étirant.
— Rendez-vous dans le Marais. Tu vas rencontrer Soutier.
— Soutier ? C'est qui ?
— Un député de la gauche radicale. Il veut te voir. Il y aura un conseiller d'État aussi. Marta est là ?
— Oui…
— Alors c'est mieux si elle peut venir. Le conseiller vient avec son épouse. Pour dîner.
Luca se tourna vers elle.
— Marta ? Est-ce…
— J'ai entendu. Je viens.
Leroy reprit aussitôt :
— J'ai entendu aussi. Je t'envoie l'adresse. Demain, 19 h 30. N'apporte rien. Surtout.
Il raccrocha.
Luca retomba dans l'oreiller.
— C'est bien que tu sois restée…
— C'est pas ça, Luca. Il y a des problèmes avec les vols vers l'Afrique de l'Est en ce moment. Et via Codex, ce serait trop long.
Elle se rallongea à son tour, ses cheveux effleurant son épaule.
— Mais j'avoue… j'aime bien nos moments.

Fragment – Diner chez Soutier

— Je ne pensais pas remettre ça, ronchonna Luca en enfilant une chemise blanche.
La veste de costume était posée sur le lit, à peu près défroissée pour être portée. Une cravate dépassait de la poche.
— Je trouve que ça te va bien, dit Marta, espiègle.
Plus tard, dans le Marais, du côté de Saint-Paul. Leroy attendait dans la rue. Quand Marta et Luca arrivèrent, il jeta un œil à sa montre, sans se presser de sourire. Marta le dévisagea.

— Tu as bonne mine, dit-elle, parole de doc.
— Toi aussi. Je remarque l'effort capillaire.
— Forcément, idiot. Tu m'as vue les trois quarts du temps sur un bateau.
Puis ce fut au tour de Luca d'être scruté.
— Ça te va bien, cette tenue… dit Leroy.
Marta éclata de rire. Ils durent monter les cinq étages à pied : le petit ascenseur, pièce rapportée au cœur de la cage d'escalier, était en panne. En haut, ils sonnèrent à l'heure dite. Soutier ouvrit, polo clair et baskets immaculées. Il les fit entrer après les salutations d'usage, les remerciant pour leur présence.
Ils traversèrent le long couloir de l'appartement. Le plancher verni craquait sous leurs pas, puis ils débouchèrent dans un salon où attendaient déjà deux autres personnes. Le salon, sans être immense, était confortable : canapé et fauteuils d'un luxe un peu suranné, table basse en bois brut couverte d'une lourde plaque de verre. Des affiches militantes du passé ornaient les murs. Une bibliothèque, chargée de livres aux titres connotés, occupait tout le mur du fond. La lumière du soir entrait encore par une fenêtre à petits carreaux dépolis, qui laissait deviner les toits de Paris.
L'homme d'âge mûr se leva le premier. Ses yeux bleu vif contrastaient avec un visage marqué. Ils se présentèrent. Elise Mendès, présidente d'une ONG à vocation scientifique et médicale. Éric Nouart, ancien conseiller d'État — et, accessoirement, écrivain. Luca s'amusa intérieurement de l'adjectif : l'homme était une célébrité.
Leroy, lui, se tint légèrement en retrait, comme s'il avait choisi son angle. Son carnet restait fermé, mais la main posée dessus. L'enregistreur sur "ON", dans la poche. Soutier proposa des boissons. La conversation prit un ton léger, puis, presque naturellement, Nouart prit la main. Sa voix avait ce contrôle tranquille des chaires d'université.
— Pardonnez-moi… Je vais sans doute plomber la soirée.
— C'est ce que tu fais à chaque fois, mon cher ami, l'interrompit Elise, sans agressivité.
Nouart sourit brièvement, puis reprit :
— Je respecte profondément l'élan que représente Codex. Cette architecture de la résilience, cette intelligence qui circule plutôt qu'elle ne commande… Il y a là quelque chose que nous cherchons depuis longtemps. Peut-être même depuis les premières coopératives ouvrières. Mais mon expérience m'oblige à interroger sa portée face à certains héritages. Je pense, bien sûr, au nucléaire. Vous en avez déjà parlé entre vous, j'imagine ?
Personne ne répondit. Luca décroisa les jambes, posa les deux pieds au sol. Le verre de Marta effleura la table dans un petit bruit sec. Cette fois, Leroy ouvrit son carnet.
Nouart poursuivit :

— Le nucléaire n'est pas une simple infrastructure. C'est un engagement sur des siècles. Sa maintenance exige un savoir-faire rare — un savoir qu'on peine à renouveler. Nous faisons face à une pénurie critique. La main-d'œuvre vieillit. La transmission se perd. Et le démantèlement… c'est un horizon de plusieurs décennies. Une dette technique, financière et humaine qui ne supporte aucune rupture.
Il pencha la tête.
— Prenons Sellafield. J'en parlais hier avec un ancien de la NDA. Il m'a montré les chiffres. Pas ceux des communiqués — les vrais. Presque deux décennies de retard, des dépassements budgétaires de plus de vingt milliards de livres, et des stocks de plutonium qui dépassent les cent tonnes**.** Nous avons les mêmes problèmes à La Hague, à Flamanville. Partout, c'est la même impasse**.** Des installations vieillissantes, des déchets qui s'accumulent. Et donc, que peut Codex là-dedans ?
Elise prit la parole, ferme :
— Et sur le plan sanitaire, la préoccupation est la même. Ces zones deviennent ingérables en cas de crise ou de rupture logistique. Fukushima l'a montré : quand les structures centralisées vacillent, des réseaux citoyens ont dû improviser des mesures. Dans ce chaos, Codex… que garantirait-il réellement ?
Marta posa son verre.
— Vous avez raison : l'improvisation est notre ennemie commune. Mais ce que j'ai vu sur le terrain, c'est que les systèmes centralisés sont aussi les plus fragiles dès qu'il y a rupture. Codex ne prétend pas remplacer ces filières. Il assure une continuité locale, là où il n'y a plus rien d'autre. C'est une infrastructure transparente, hors influence.
— Il est vrai, ajouta Elise, que sur certaines opérations, nous avons vu arriver Codex avant les administrations officielles. Assez souvent pour s'en souvenir.
Les regards convergèrent vers Luca. Il toussa dans son poing, prit une inspiration :
— Pouvez-vous préciser quels sont, selon vous, les points de défaillance les plus critiques ? Où se situent exactement les failles du système actuel ?
— Les problèmes sont multiples, répondit Nouart. La perte de savoirs, la lenteur administrative et l'opacité. Quand un incident survient, l'information circule trop lentement.
Luca prit le temps de la réflexion, quelques secondes.
— Monsieur Nouart, personne ne prétend que Codex puisse remplacer des filières industrielles complètes. C'est exactement là que Codex peut agir efficacement : sur la périphérie vivante du problème. La surveillance locale. La détection précoce par des capteurs citoyens. Codex peut maintenir un noyau de compétences mobilisables : experts, retraités, réseaux d'alerte. Un corpus vivant, lui-même assujetti à des seuils.

Soutier intervint, cadrant la chose :
— Donc, un système hybride : les institutions pour la technique, Codex pour le relais. Politiquement… ça se défend.
— Comprenez-moi bien, monsieur Soutier : Codex fonctionne déjà ainsi, répondit Luca, plus net.
— Pardon, mais concrètement, sur Sellafield… vous proposez quoi ? demanda Elise. Des capteurs citoyens ? Vous imaginez l'accueil de la NDA britannique ?
Leroy s'arrêta d'écrire.
Nouart posa son verre, le regard posé sur Luca.
— La résistance institutionnelle sera forte, c'est certain. J'ai vu échouer des projets moins ambitieux pour bien moins que ça. Mais… — il marqua une pause — ce que vous décrivez ressemble à ce qui s'est passé au Mali en 2012. Des réseaux locaux maintenaient l'eau potable alors que Bamako était paralysé. Personne n'y croyait non plus.
Il croisa les bras.
— Le vrai problème n'est pas technique. C'est la confiance. Nos institutions ne savent plus la produire. Si Codex y parvient… alors oui, il y a un chemin.
Soutier reprit :
— En tant que député, je vois les limites de nos institutions. Mon parti prône l'abandon du nucléaire, mais c'est impossible à court terme. Vos flux distribués peuvent-ils réellement suppléer aux défaillances ?
Nouart eut un soupir las.
— Nous ne nous débarrasserons pas de ces monstres — nucléaire, chimie lourde… pas de mon vivant. Ce sont des passifs. Nous les subissons.
— Si on ne peut pas les abattre, on peut les contenir, rétorqua Luca, avec assurance. Il vaut mieux détecter tôt que réparer quand tout est cassé.
— Mais vos seuils, vos flux CORA… résisteront ils à un effondrement énergétique ? demanda Soutier.
— Codex fonctionne avec des besoins énergétiques minimaux. Le système ne mobilise des ressources qu'en cas de besoin détecté.
Nouart continua, à voix presque trop basse :
— Si ce système tient ses promesses… alors oui. L'humanité aura franchi un seuil.
— Il est maintenant temps de passer à table, conclut Soutier.
Plus tard, en aparté :
— J'ai une dernière question, monsieur Masson… Et si un jour Codex devenait le monstre qu'il prétend contenir ?

— Nous sommes les monstres, monsieur Nouart. Codex, c'est le filet.

Fragment – Luca, Leroy – Belleville

— Allez, dernière épreuve, dit Leroy. Tu t'en es encore bien sorti chez Soutier, franchement…
— Franchement ? Je ne pensais pas prendre ton appel aussi facilement. Je me suis encore trouvé dans une drôle de situation grâce à toi. Quelle dernière épreuve, de quoi tu parles ?
— Tu as fait le plus dur. Maintenant, ce que tu vas visiter, c'est la création, le berceau du Codex. Ça te dit ?

Ils s'étaient donnés rendez-vous à Belleville. L'immeuble était ancien, une sorte de ravalement lui avait été appliqué, lui donnant une allure à la fois propre et sommaire. Leroy entra dans le hall puis se dirigea vers la loge de concierge.
Elle était là.
— Je te présente Martine, dit Leroy.
Martine était une femme la quarantaine passée, le visage fin, mais aussi marqué par des épreuves qui ne concernaient qu'elle.
Martine dévisagea Luca puis regarda Leroy.
— C'est qui ? Demanda-t-elle d'une voix éraillée.
— Quelqu'un qui s'intéresse à Codex. Tu peux nous en parler ?
— Si c'est pour passer à la télé, je veux pas, répondit Martine.
— Non, promis, dit Leroy.
— Tu lui racontes comment ça a commencé ?
Martine hésita puis abruptement :
— Comme un squat. Cet immeuble, ça fait bien quinze ans qu'il doit être détruit. Alors, on l'a squatté. Au début, on a eu des problèmes avec la police, mais il y avait un juriste avec nous. Me demandez pas comment il a atterri là, mais il a fait des recherches. C'était un immeuble sans maître qu'il a dit. On s'est cotisé, et on a fait une proposition aux domaines. L'immeuble appartient maintenant à une association loi 1901.
C'est que le début. On a alors offert des logements gratuits à des ouvriers, au chômage, on va dire, qui ont tout retapé, et aussi à Prosper, mon compagnon, qui s'occupait d'un jardin commun : un terrain vague reconditionné. Il s'est même occupé de trois jardins en même temps, au début. On a donc commencé comme ça, on avait un toit, des légumes et des fruits. On a même des poules dans la cour, vous avez pas vu ? Au fond, il

y a des box, un atelier de réparation de vélos, et de motos aussi… Jusque-là c'était la cour des miracles, reprit Martine. Puis, on s'est associé avec un atelier de mécanique, le gars qui tenait ça a dit qu'on pouvait échanger des services, une chambre gratuite au besoin, et en échange, il nous prêtait un fourgon quand on en avait besoin.
C'est pas fini… Un gars a trouvé ça intéressant, comme système, c'était un informaticien. Il a créé une sorte d'application de réservation en ligne, des gens proposaient des trucs utiles, prêtés ou donnés, ou du travail en échange d'autres trucs. Il a dit qu'il y avait mis de l'argent dedans, mais ça j'en ai jamais vu la couleur. Il m'a dit que c'était pas du vrai… Il a dit aussi que c'était une graine, que le monde entier pouvait se servir, puis la planter.
Elle se tut, comme intriguée par ce qu'elle venait de répéter. Puis, elle reprit :
— Ici, on a eu un ouvrier qui s'est blessé, un truc pas grave hein, mais on l'a inscrit sur la liste, et une infirmière est venue. Voilà. J'ai pas grand-chose d'autre à dire…
— Fascinant, dit Luca.
— On a des panneaux solaires sur le toit, si vous voulez voir…
— Je vous crois sur parole, répondit Luca.
Luca désigna la photo d'un homme sur le buffet de la cuisine.
— C'est Prosper ?
— Oui, répondit Martine.
— Je l'ai déjà croisé, il y a longtemps. Il portait déjà ce bonnet violet.

Fragment —Article financier, Berne

Bascule. Affolement des marchés financiers. Net replis sur la plupart des valeurs significatives.
Article : Mais qu'est-ce que CORA ? De monnaie marginale, elle passe comme première valeur de référence mondiale, personne ne sait exactement comment cela fonctionne, mais on la trouve désormais partout.
Réunion secrète dans les locaux du FMI, comment reprendre le contrôle. Est-ce déjà trop tard ?

Fragment – Luca, Marta – Adieu suspendu [Paris – Seuil nocturne]

La tension devenait palpable dans Paris. Les roues brisées avaient été dessinées sur de

nouveaux murs, les slogans se multipliaient. Toute la journée, les sirènes de la police avaient déchiré l'air. Puis la nuit était tombée. Les passants s'étaient dispersés sous la pluie froide.
Il rentra et remarqua aussitôt les bagages de Marta dans l'entrée. Puis Marta, assise dans la semi-pénombre du salon. Elle se leva. Luca ne distinguait pas les traits de son visage. Un instant, il crut reconnaître Lisa, un fantôme.
— Luca, je dois te dire… J'ai finalement décroché un vol pour Keren. Je ne vais pas pouvoir rester.
Luca s'assit sur le bord du canapé, les mains jointes.
— C'est dommage. Pourquoi pars-tu ?
— Ce n'est pas toi, Luca, c'est moi…
— Oh, ça va… Ça, je l'ai déjà entendu. Pourquoi, dis-moi seulement pourquoi !
Marta leva les yeux vers lui, jeta un regard vers ses affaires dans l'entrée.
— On a besoin de moi, Luca. Je ne peux même pas imaginer rester ici à rien faire, alors que je peux apporter du concret là où il n'y a plus rien… Tu comprends ça ?
Luca sentit une pointe au creux de la poitrine. Il baissa la voix.
— Je croyais en nous deux, Marta. Franchement, ça me fait mal…
Marta s'approcha alors, spontanément, et l'enlaça – un geste fort, presque douloureux, ses bras serrés autour de lui comme pour ancrer le moment. Luca se raidit d'abord, puis céda, respirant l'odeur familière de ses cheveux.
— Je ne comprends pas, Marta… Vraiment, je…
Elle murmura contre son épaule, sans le lâcher.
— Je reviendrai. Je te reviendrai. Sois patient…
Luca ne répondit pas. Il la serra à son tour, avant qu'elle ne s'écarte. La porte claqua doucement derrière elle.

Fragment —Économie – Tribune du Monde Connecté (datée du 18 juillet)

CORA (pour COdex, Réciprocité, Autonomie) : la crypto qui refuse d'être une crypto
Par Olivia Baring, rubrique Prospective et Sociétés Résilientes
On l'appelle encore parfois « CodexCoin », par habitude ou par ignorance. Mais les initiés rectifient vite : le CORA n'est pas une monnaie crypto comme les autres.
Là où Bitcoin ou Ethereum reposent sur la spéculation et la promesse d'un eldorado numérique, CORA repose sur un mécanisme simple, mais révolutionnaire : l'usage concret d'une valeur partagée.

CORA : un jeton d’usage, pas de profit

CORA est né dans les réseaux Codex, ces communautés distribuées qui se développent sous les radars des institutions classiques. Ce jeton numérique sert à fluidifier les échanges entre fragments Codex : du soin, de l’énergie, de l’aide agricole, de l’éducation, de la réparation. Mais avec une règle : chaque unité de CORA correspond à un acte concret, vérifiable et documenté de contribution au vivant ou au lien social.

CORA n’est ni miné, ni échangé en bourse. Il ne repose sur aucune spéculation.

Le CORA n’est pas échangeable contre des euros ou des dollars. Il ne prend pas de valeur sur les marchés : il circule ou meurt.

Il est généré quand un fragment Codex valide une action utile : réparer un puits, transmettre un savoir, soigner un blessé, organiser un partage de ressources. Il est transmis ensuite à ceux qui en ont besoin, pour continuer à faire tourner l’économie relationnelle locale.

CORA-X, le gué temporaire vers l’extérieur

Certains appellent encore CORA-X le « CodexCoinX ». Erreur de débutant. CORA-X (ou CORA-X dans certains documents techniques) est un jeton d’interface. Il permet de régler ponctuellement une ressource qui ne peut pas (encore) être gérée en économie Codex : payer un transporteur, acheter un médicament dans un circuit classique, maintenir une passerelle énergétique.

Mais là encore, la logique est radicalement différente des cryptos spéculatives : CORA-X s’auto-détruit après usage.

Il n’est jamais convertible en CORA ou en monnaie classique.

Il est émis uniquement en cas de nécessité temporaire, dans des conditions contrôlées par des unités d’agencement locales.

C’est un outil de traversée entre le monde Codex et le monde K/FA (capitalisme/fascisme d’ordre), non un pont permanent.

Une crypto pour ceux qui ne veulent plus de crypto ?

Certains analystes voient dans le CORA une forme de provocation douce. « C’est la seule crypto qui désamorce le capitalisme numérique au lieu de le renforcer », résume Joao Mendy, expert en monnaies communautaires. « Si vous voulez spéculer, passez votre chemin. Si vous voulez participer à une économie vivante, régénérative, alors CORA est fait pour vous. »

Les sceptiques diront que cette monnaie ne fonctionne que dans des contextes Codex : des villages, des réseaux de soin, des fragments distribués. Mais ces réseaux ne cessent de s’étendre, discrètement.

Un responsable d'un laboratoire économique européen (ayant requis l'anonymat) nous confiait récemment :
« Ils sont en train de bâtir une économie parallèle, mais sans s'opposer frontalement. C'est un glissement, pas une révolution brutale. Et ça pourrait bien leur donner raison. »
Pour le moment, CORA ne figure pas sur les plateformes d'échange classiques. Et c'est probablement sa meilleure garantie de pérennité.
— Fin de l'article —

Fragment – Communiqué officiel — Cellule d'Observation et de Neutralisation des Anomalies (CONA)

« Codex : Démantèlement d'un Nœud Mycélien Non Identifié »
sud de la France – Après une minutieuse opération de terrain menée par nos forces spéciales d'intervention cognitive, nous annonçons avoir « localisé »ce que certains médias qualifiaient avec emphase de « noyau principal de Codex ».
L'intervention a eu lieu sans résistance notable (ce qui, dans le jargon, signifie : avec beaucoup de regards calmes, quelques chants, et un refus poli d'entrer dans la panique).
Les équipes ont procédé à la saisie du matériel : principalement des laptops déclassés, des modules open source bricolés, et – pour couronner le tout – une série d'appareils jugés « obsolètes »selon les standards du marché. À noter : la technologie de cryptage relevée sur place dépasse toutefois celle de certains États. Cryptage quantique avancé, mais décoré avec du masking tape.
Le rapport préliminaire évoque une « tentative de noyautage du réseau Codex », mais celle-ci s'est effondrée d'elle-même. Trop d'agencements distribués, trop peu de centres à capturer. Difficile de perquisitionner un mycélium.
L'intervention a conduit, dans la foulée, à la démolition du centre de traitement des déchets et de l'unité d'assainissement de l'eau installés sur site. Ces structures, bien qu'efficaces et opérationnelles, étaient évidemment illégales : ni normes, ni certification, ni conseil d'administration.
Suite à cette action, des émeutes ont éclaté localement. Les forces de l'ordre ont rétabli le calme par des moyens proportionnés (selon le barème habituel). Les habitants, ou ce qu'il en reste, ont majoritairement choisi de se replier vers d'autres nœuds du réseau Codex, avec cette déclaration récurrente : « On reviendra. Et on reconstruira. »

Des incidents similaires sont signalés dans plusieurs autres zones du globe. Partout, la même dynamique : démanteler ce qui ne se centralise pas.
Nous tenons à rassurer le public : officiellement, personne n'est au courant de l'activité Codex.
Cordialement,
Leroy
Agent d'Observation – Cellule CONA
(Commission des Objets Non Alignés)

1. Origine : fuite initiale sur un chan anonyme (Darknet ou forum confidentiel)
[Capture d'écran 1 – forum sécurisé / identifiant : Leroy_014]
« J'envoie ça ici, faites-en ce que vous voulez. Les médias classiques ne publieront jamais. »
[Fichier attaché : « Communiqué CONA – Intervention Codex – sud FR.txt »]

2. Diffusion sur Telegram & Signal (24 min après fuite)
Canal Telegram : @AnomalieWatch_FR
(4 200 abonnés)
 ALERTE : Fuite probable d'un agent CONA sur une opération anti-Codex dans le sud de la France.
Le texte circule depuis une heure dans les réseaux privés. Le ton est ironique, mais le fond est sérieux.
#NoyauCodex #FuiteCONA #CryptoDéchets

3. Twitter/X : premiers relais publics (1h après la fuite)
@ShadowLeaks_FR
 « On a localisé le noyau principal de Codex »
Saisie de matériel "déclassé ou obsolète", démolition d'un centre de traitement des déchets et de l'eau, révolte des locaux, dispersion vers d'autres nœuds.
Voici le communiqué qui circule :
[Screenshot du communiqué signé « Leroy »]
RT pour archive avant suppression.
#Codex #Intervention #NoyauPrincipal #CryptoÉmeutes

4. Mastodon & Fediverse : réappropriation critique (1 h 30 après la fuite)
@liberlandia@mastodon.social

Ah, la France : tu montes une station de retraitement des eaux non homologuée, tu soignes les gens hors circuit pharmaceutique, et tu reçois un hélico.
Ici, la "révolte des locaux" ce sont juste des gens qui veulent boire de l'eau potable.
Mais bon, heureusement : « personne n'est au courant de l'activité Codex »
#Codex #InfraVivante #EffondrementSoft

5. TikTok & Instagram : format vidéo ironique (3h après la fuite)
@cryptocomposteur (TikTok)
Vidéo : montage rapide avec images de fermes, antennes, drones, hélicoptères.
VOIX OFF (saturée) :
« Le monde est sauvé ! On a saisi trois routeurs déclassés, une pompe à eau low-tech et un jardin communautaire non réglementaire. »
[Rires en fond]
Merci Leroy. On dort mieux.
#CryptoDéchets #CodexLife #ContrôleDuRéseau #OnSavaitPas

6. Hashtags émergents (en trending local sur X & Mastodon)
#NoyauCodex
#CryptoCompost
#DécryptageDoux
#OnSavaitPas
#CodexLeaks
#RévolteDesDéchets

7. Réaction des médias traditionnels (12h après la fuite)
BFM Titre :
« Codex : Opération anti-cryptogroupe ou fake news organisée ? Les autorités restent silencieuses ».
Le Monde.fr :
Une fuite non authentifiée circule sur les réseaux concernant une opération d'envergure contre une structure nommée Codex. Les autorités ne confirment pas.

[SCRIPT – FORMAT INSTAGRAM / RÉEL – 60 secondes]
[00:00 – 00:03]
 Écran partagé – Leïla en duplex, plan serré visage, fond sobre, son légèrement filtré

(connexion locale).
Le bandeau indique :
LEÏLA NOURI – Cellule Codex / Unité d'Agencement (UA)
En direct depuis le sud de la France – 12:04 UTC
LEÏLA (calme, direct) :
« Nous venons d'achever la formation d'un premier groupe de vingt-trois Passeurs. Ils sont déjà en action : santé locale, énergie sobre, traitement de l'eau, recyclage… Les projets sont identifiés, les équipes sont prêtes. On avance. »

[00:04 – 00:06]
 Cut rapide – retour plateau / split screen sur Raphaël Meunier, sourire en coin, ton complice mais posé.
Bandeau :
RAPHAËL MEUNIER – Analyste indépendant / Média libre REX42

[00:06 – 00:14]
 MEUNIER (face caméra, léger clin d'œil dans la voix) :
« Voilà. Tranquillement, sans fanfare, ça se tisse. Codex sort des cercles théoriques pour s'installer dans le réel. »

[00:15 – 00:25]
 MEUNIER (enchaîne, images en cut : scènes rapides d'archives / plans brefs d'installations locales : ateliers, jardins, véhicules low-tech, classe sous tente solaire)
« Santé de proximité, éducation déhiérarchisée, transports bas-carbone, recyclage distribué… Qui aurait parié là-dessus, il y a trois ans ? Pas grand monde. »

[00:26 – 00:40]
 MEUNIER (sourire plus franc, plan resserré)
« Et pourtant, c'est là. Ça pousse partout, comme un mycélium. On ne parle plus de théorie Codex, mais de pratiques réelles, concrètes. »

[00:41 – 00:50]
 Cut rapide – plan retour sur Leïla, micro sourire, regard droit caméra.
LEÏLA (posée) :
« On ne fait pas de politique. On répare ce qui peut l'être. Le reste suivra ou pas. Mais on n'attend plus. »

[00:51 – 00:60]
 Retour plateau – MEUNIER, en voix off, images défilent : des gens montent un panneau solaire low-tech, des enfants apprennent sous un arbre, un atelier répare un vélo cargo.
« Voilà. Ça se fait. En silence. En réseau. Et surtout : hors des radars habituels. »

[FIN – Écran noir / texte simple]
#Codex #Passeurs #TransitionSouterraine #HorsCadre #OnAvance

Sonnerie courte – appel en visio. Luca décroche.

LUCA
(écran embué, voix posée)
— Allô… Marta ?
MARTA
(voix douce, légère fatigue dans le ton)
— Salut, toi. Je te dérange pas ?
LUCA
(grand sourire, réajustant son écran)
— Non. J'étais en train de bricoler un des nœuds réseau. Une histoire de capteurs qui refusent de se synchroniser.
(pause)
T'es où, là ? Je vois pas bien.
MARTA
(plan flou derrière elle, un rideau léger flotte dans le vent)
— Dans une chambre temporaire. Dakar.
Elle jette un coup d'œil hors-champ.
— J'ai squatté un coin tranquille avant la prochaine réunion. J'ai deux heures devant moi, c'est un luxe. Et toi, t'es où ?
LUCA
(riant doucement)
— Dans la grange, comme d'habitude.
(il tourne légèrement la caméra : fond de bois, câbles apparents, un thermos à moitié vide)
— Si t'écoutes bien, tu peux entendre le circuit de refroidissement qui grogne.

(silence tendre)
Et toi ? Qu’est-ce que tu fabriques vraiment ?
MARTA
— Oh, rien d’original…
(sourit)
Unité de soins mobile. Deux modules installés cette semaine. J’ai le dos en vrac et les poches sous les yeux.
(elle tapote ses tempes)
Mais ça tourne.
LUCA
(yeux mi-clos, posant sa tasse)
— Tu sais, c’est pas rien ce que tu fais.
MARTA
(amusée)
— Toi non plus, monsieur la star des réseaux.
(elle ricane doucement)
J’ai vu ton intervention. La séquence avec Leïla. Sérieusement, Luca…
(imite sa voix en exagérant)
« Nous ne conquérons pas, nous tissons. »
LEÏLA
(derrière Luca, hors champ, voix taquine)
— Il se la rejoue sage tibétain depuis deux jours, c’est insupportable.
LUCA
(légèrement gêné, mais joue le jeu)
— Hé, j’assume. Ça fait partie du contrat.
(Il sourit à Leïla, puis revient à Marta)
T’es tombée sur la version courte ou la version longue ?
MARTA
— La version qui tourne en boucle sur les plateformes. Même ici, au fond d’un coin de la clinique, on a eu droit à ta punchline.
LUCA
— Ça va, ça aurait pu être pire. J’ai failli dire "le monde ne se répare pas par décret", mais c’était trop pompeux.
LEÏLA
(riant hors champ, dans sa tasse)
— Tu l’as dit quand même. C’est juste qu’on l’a pas gardé au montage.

MARTA
(soupir amusé)
— Bon… ça m’a fait plaisir, en vrai. Même si je me moque.
LUCA
(plus bas, voix posée)
— Je sais.
(Petite pause, regard tendre)
MARTA
— Et sinon, concrètement, t’es sûr quoi là ?
LUCA
(regarde l’écran, baisse légèrement la voix)
— Déploiement de nouveaux nœuds, sur la côte et dans deux vallées. On densifie doucement. Je m’occupe des interconnexions mémoire. Rien de glamour, ça vient après l’orage mais c’est mieux que rien.
MARTA
(ferme les yeux)
— J’aimerais bien passer. Te filer un coup de main, ou juste…
(elle baisse la voix)
… juste te voir.
LUCA
— Tu sais que t’es la bienvenue.
(pause, sourire évocateur)
On a du café correct, même si Leïla dit qu’il est ignoble.
LEÏLA
(à distance, ironique)
— C’est pas du café, c’est un acte de guerre.
MARTA
(riant doucement)
— Parfait. Ça me manquait, ce genre d’accueil.
(Petit silence complice)
MARTA
— Mais bon… il faudra patienter un peu. J’ai trop à faire ici. Les unités de soins prennent du retard au Sahel, j’ai promis d’y aller. Ça s’enlise.
LUCA
(plus grave, sans pathos)
— Je comprends. Fais ce que tu as à faire.

MARTA
(baissant la tête, puis relevant les yeux)
— Dès que je peux, je viens.
(petit sourire)
Et je goûterai ton café. Même si c'est de la sciure.
LUCA
— C'est un pacte, ça. Faut pas revenir dessus.
MARTA
— Je ne reviens jamais sur un pacte.
(voix plus basse, presque un souffle)
Jamais.

[La conversation reste suspendue plusieurs secondes. Luca ne raccroche pas. Marta non plus. Le temps s'étire, comme une respiration commune. Puis l'écran s'assombrit doucement.]

Fragment – Takashi —Lettre de Hondo

Le Hameau – 2029-05

Le matin avait été long, comme souvent en cette saison.
Takashi avait passé trois heures à trier des graines de tomate avec Selma, une maraîchère venue du Haut-Atlas. Les gestes étaient précis. Entre deux silences, ils échangeaient des haïkus écrits à la main sur des morceaux de papier kraft. Un d'eux, glissé dans la caisse d'échalotes, disait :

Terre encore humide
et déjà le chien s'étire
sous la serre tiède.

La ferme de Takashi. Pas grande, mais fonctionnelle. Deux serres semi-enterrées, un atelier à toiture végétale, un réservoir de pluie intégré dans l'ancien puits. Il avait bricolé un petit moulin à vent avec un menuisier d'Ouessant. Semences, recettes, gestes, outils : tout circulait. C'était l'habitude ici.
La fermière bretonne — Annaig — passait parfois avec des œufs frais ou une poignée de farine de blé noir.

Ils testaient des recettes hybrides :
galette soba à la pâte de miso, beurre salé au shiso, sardines marinées au yuzu.
— Ça aura p'têt pas d'bon sens, mais c'est bon, disait-elle en mastiquant.
— Tant que ça nourrit, répondait Takashi.
Elle avait cessé de l'appeler "le Japonais" depuis deux étés.
C'est ce matin-là qu'il reçut la lettre.
Le papier était fin, l'enveloppe vaguement gondolée. Il y avait écrit dessus, en petits caractères ronds :
"De Kaede. Hondo, baie de Sasaura."
Il s'assit au bord du jardin, entre les plants de chou kale et un vieux banc couvert de mousse.
Le soleil perçait à peine. Il ouvrit.

> Frère,
> *Je t'écris depuis la maison du grand-père maternel — tu sais, celle qu'on pensait en ruines. Eh bien… elle tient encore debout ! Hondo est minuscule, mais joli. On entend les goélands même dans les ruelles.*
> *Papa… répare des filets maintenant. Si, si. Des vrais. Tous les matins, il s'installe dans l'arrière-boutique d'un petit poissonnier et il répare à la chaîne. Il a appris à aller vite. Les anciens du port le regardent avec une sorte de ricanement poli. Je crois qu'il aime bien ça.*
> *Maman donne des cours de couture et de tissage au centre communal. Une dame lui a prêté un vieux métier. Elles boivent du thé entre deux motifs. Elle dit qu'elle ne s'est jamais sentie aussi "occupée sans pression".*
> *On est payés en cryptos. Codex, évidemment. Papa dit : "On met de côté pour toi et Kaede, hi hi." J'ai pas eu le cœur de lui expliquer. Tu feras ce que tu veux avec ça.*
> *Moi, je vais bien. Je pense à toi souvent. Parfois, le soir, je relis ta lettre d'il y a deux ans. Celle du banc.*
> *Je crois que tu avais raison de partir sans bruit.*
> *Kaede*

Takashi replia soigneusement la lettre.
Il ne souriait pas, mais son regard s'était adouci.

Il se leva, marcha vers la petite table de travail près du compost.
Il saisit un pinceau fin, un carré de papier blanc.
Et il écrivit, impassible :
Le filet pendu
même les vieux gestes reprennent
forme entre les doigts

Le hameau – 03-2030

Dans la grange —L'écran se divise en trois fenêtres.

Grange aménagée, poutres apparentes, établis chargés de matériel, lumière froide des néons. Leïla et Luca devant leurs écrans. Chloé, 22 ans, assise sur un banc. Voyageuse au stade Île du Tissage, arrivée il y a trois jours de Nantes. Elle écoute intensément. Annaïg circule avec sa tisane au thym. Takashi, debout contre le mur du fond, les bras croisés.

Paris : Leroy, seul, dans un appartement nu, un mur blanc derrière lui.
Joaquim : écran noir, avatar neutre.

Leroy : Tout le monde est là ?
Luca (bâille, ajuste son micro) : Ouais. Fais vite.
Joaquim (audio, clair mais son métallique) : Connecté.

Leroy : Ce que je vais vous montrer, c'est un leak. Ce sont des documents internes qui proviennent d'ATREID Solutions. Vous en avez sans doute déjà entendu parler, c'est une boîte d'analyse de données et de prospective stratégique basée à Palo Alto. Ils bossent pour des gouvernements, des fonds, des institutions. Et ils ont modélisé le Codex comme une hypothèse prospective.

Joaquim : ATREID c'est pour Analytics for Tactical Risk Evaluation & Inference Directorate , si je me souviens bien.

Leroy : C'est ça oui… Elle administre les flux comme si on était des paquets sur une chaîne logistique. Gère les risques en nous segmentant en unités calculables – toi, moi, le voisin du hameau. Et à la sortie, une recommandation "tactique" qui finit en intimidation discrète ou en neutralisation pure et simple.

Luca : Charmant. Mais c'est exactement ça.

Chloé (sourcils froncés) : J'ai bien entendu « hypothèse »?
Leroy : Oui. ATREID a élaboré des scénarios d'effondrement pour la période 2025–2060. Codex était l'un d'eux. Un modèle théorique de résilience distribuée. Ils ne l'ont pas créé. Ils l'ont imaginé. Et il s'est réalisé sans eux.

Annaïg sert Leïla, puis Chloé. Elle tend une tasse à Takashi. Il remercie d'un signe de tête appuyé, mais tient la tasse, embarrassé.

Leroy : Bref. Ils ont modélisé quatre scénarios. Du pire au moins pire. Je vous montre.

Il partage son écran.

Leroy : Page de couverture. Document classifié "Eyes Only". Actualisé il y a deux semaines.
Joaquim (audio) : Vérifié ?
Leroy : Signatures cryptographiques vérifiées. C'est authentique.

Leroy : Voilà leur synthèse. Quatre scénarios :
• Alpha, extinction : 37 %.
• Delta, forteresses militaires : 26 %.
• Gamma, dissolution et chaos : 29 %.
• Omega, Codex : 8 à 45 %.
Leroy : Je sais ce que vous allez dire… Avant de faire le calcul, il faut savoir que ces scénarios se superposent, ils ne s'excluent pas. On voit Alpha quelque part, Delta ailleurs, Omega dans les marges. En même temps. Ce qui veut dire, concrètement : ici, en Europe, ou en Afrique de l'Ouest par exemple — c'est Omega qui est en jeu avec Delta, et à des stades différents.

(Note de l'auteur —Les chiffres d'ATREID ressemblent à ceux produits par des méthodologies en applications. En 2026, le Cascade Institute, la Global Challenges Foundation et le Cambridge Centre for the Study of Existential Risk publient des analyses systémiques proches de ces quatre trajectoires. Aucun de ces instituts ne les chiffre encore de cette façon. C'est là que se situe peut-être un interstice pour Codex.)

Chloé : 8 à 45 % ? Pourquoi une fourchette aussi large pour Codex ?
Leroy : Je vous expliquerai ça quand on arrivera à Omega. C'est le point clé.
Leïla : Donc on est quelque part entre 8 et 45 %.
Leroy : Exactement. Les trois autres sont fixes. Nous, on a peut-être une variable. Une marge de manœuvre.
Luca (se redresse) : Et on est le seul scénario viable… Ça fait peur.

SCÉNARIO ALPHA

Leroy : Extinction. 37 %. Horizon 2035–2050. Population survivante : 3 millions sur 8 milliards.
Leïla (voix tendue) : 3 millions…
Leroy : Les déclencheurs : guerre nucléaire tactique, pandémie résistante, effondrement énergétique, famine globale, et j'en passe sûrement… Finalité : fin de l'humanité organisée.
Luca (doucement) : Et ils mettent "trajectoire par défaut actuelle".
Leroy : Oui. Si rien ne change, c'est là que nous allons.

Takashi ferme les yeux. Le silence se fait. Deux poules entrent dans la grange, hésitantes. Même leurs caquètements semblent inquiets.

SCÉNARIO DELTA

Leroy : Scénario Delta, maintenant. Dit celui des forteresses. Probabilité 26 %. Population 2060 : 4,2 milliards, soit –47 %. La répartition territoriale se déclinera ainsi : • Silos urbains blindés : 6 %. • Zones grises surveillées : 18 %. • Zones anarchiques abandonnées : 76 %.

Chloé : Trois quarts de la population abandonnée.
Leroy : Oui. Et même pour ceux dans les silos, effondrement garanti en 2070–2080. Coût militaire insoutenable. Révoltes internes.
Luca : Donc même s'ils gagnent, ils perdent.
Leroy : Exactement. Ils perdront, mais plus lentement. Ils se barricadent, mais ça se dégradera inéluctablement. Trop cher. Trop de révoltes. Fin garantie.

SCÉNARIO GAMMA

Leroy : Scénario Gamma. Celui de la dissolution. Probabilité 29 %. Population 5,8 milliards, –27 %. • Silos assiégés : 2 %. • Des zones Grises en conflit permanent : 63 %. • Zones Anarchiques : 35 %. La finalité est certaine : chaos perpétuel, dépeuplement continu.

Joaquim (audio, intervient) : Regarde la note en bas de page. C'est important.
Leroy : Oui. Note : "Codex peut émerger localement mais ne parvient jamais à masse critique. Disruptions constantes, attaques récurrentes." Dans ce scénario, on existe. Par endroits. Mais on est noyés dans le chaos. On survit ici, on meurt là-bas. On ne stabilise jamais rien.

Chloé : Donc même si on existe, on échoue.
Leroy : Dans ce scénario, oui. On devient une tribu comme les autres.

Des questions ? Les mines, assombries, semblaient comme figées.

SCÉNARIO OMEGA (LE BASCULEMENT)

Leroy : Maintenant, la fourchette. Vous avez vu : 8 à 45 %. En mars 2027, ils nous donnent 8 %, avec une marge d'erreur de ±2 %. Aujourd'hui, on est déjà plus loin que ça, mais pour ATREID, la base de calcul reste 8 %. Codex est le seul scénario dont la probabilité n'est pas figée. Si quatre conditions critiques sont remplies d'ici à 2035, on peut monter jusqu'à 35–45 %. Si elles échouent, on reste coincés à 8 %. Ou on tombe à zéro. Slide suivante.

Leroy : Répartition territoriale si on réussit (projection 2050–2060 si la densification réussit) : • Zones mixtes, État + Codex : 49 %. • Zones stables, coexistence, Codex dormant : 22 %. • Zones Codex autonomes : 22 %. • Enclaves fermées : 7 %.

Leïla : La moitié sont en zones mixtes.
Leroy : Oui. On ne remplace pas tout. On répare ce qui s'effondre. On coexiste là où il y a encore une activité organisée.

Leroy : Conditions critiques pour passer de 8 % à 35–45 % :

1. Densification rapide : atteindre 30–40 % avant 2035.
2. Résistance aux attaques : destruction, récupération institutionnelle, infiltration.
3. Cohérence : architecture décentralisée, aucun centre.
4. Temporalité : pas de choc systémique brutal avant 2035. Fenêtre d'action : 2026–2040.

Joaquim (audio, calme) : La fenêtre est courte. Densifier jusqu'à 40 % en huit ans… c'est une course contre la montre.
Leroy : Il faudra prouver que ça fonctionne à long terme. Que de nouvelles ressources relient celles qui existent déjà. Un POC, comme dirait Luca. Et espérer que les chocs arrivent assez lentement.

Les visages se ferment davantage.

L'INTELLIGENCE MAILLÉE (VERSION CLIENT/P2P)

Luca : — Il y a un truc qui m'étonne. ATREID, c'est censé être le top en prédictif. Comment ils ont pu rater le démarrage ? Une infra comme ça, normalement, ça laisse des traces réseau.

Leroy (hausse les épaules, honnête) : — Ils cherchaient… autre chose. Une structure. Quelque chose de central. Ils n'ont pas regardé au niveau du trottoir.

Luca agrandit une fenêtre de code.

Leroy : — Hiver 2024, squat de Belleville. L'informaticien n'avait installé qu'une appli. Rien de plus.

Luca (penché sur l'écran, concentré) : — OK. Je vous fais simple. Le "client", là… c'est minuscule. Normal. Juste une IA locale très basique, sans noyau ni cœur. — Mais elle sait faire deux trucs : trouver un pair et proposer une ressource. C'est tout. C'était volontaire au début. Ça a évolué depuis.

Chloé : — Et quand ça se connecte à d'autres ?

Luca : — Là, ça change. (Il pointe des logs.) L'informaticien a relié son client à deux autres dans l'immeuble d'en face. Juste pour tester. — Et c'est là que ça s'active. La première transaction crée une boucle. La boucle crée une règle. La règle crée une optimisation. — Ensuite, ça arbitre. Ça équilibre le CORA. Ça apprend des voisins. Jamais d'un contrôleur réseau… d'en haut, quoi.

Leroy (prudent, un peu dépassé) : — ATREID cherchait un… serveur maître, oui.

Luca : — Voilà. Eux pensent pyramide. Nous, c'est un réseau maillé. Ils s'attendent à du vertical, du centralisé. Alors que ça fonctionne horizontalement, décentralisé, sans point de contrôle.

Joaquim (audio, voix posée) : — En clair : impossible à repérer. Pas de tête, pas de signature, pas de chaleur. Ça passe sous tous les radars.

Luca : — Et c'est pour ça que c'est solide. Si un client tombe, un autre a déjà tout archivé.

Annaïg : — Il reste de la tisane.

Fragment —Joaquim —Rambouillet

Une terrasse de café – 04-2030

Olivier était assis devant une bière, ses lunettes de soleil posées sur un laptop récent. Joaquim arriva tranquillement par derrière, il posa une main sur l'épaule d'Olivier qui sursauta. — Je peux m'assoir, Olivier ?

Olivier ne répondit pas, mais ses jambes se mirent à trembler. Joaquim souriait, mais ses yeux disaient le contraire.

— Tu vois ? Les Veilleurs sont partout. Tu diras ça à ton patron. : la prochaine fois, je ne serai peut-être pas Codex, il n'y aura pas d'opono pour me dire ce que j'ai à faire. Alors écoute-moi bien, Olivier, sous ce nom, ou les quelques autres dont tu es affublé, nous t'avons à l'œil. Compris ?

Joaquim se leva, lui tapa encore l'épaule, plus fortement, avant de s'éloigner dans la rue principale.

Fragment – Leïla – Découverte

Le Hameau – 04-2030

Quelques mois plus tôt, un chercheur australien avait publié un article détaillé sur un prototype bio-quantique compact, initialement développé pour le suivi expérimental de réseaux biologiques complexes.

Le cœur du système était un substrat mycélien imprimé, stabilisé dans un châssis isolé et couplé à un module quantique miniature chargé de corréler, avec une résolution très haute, les signaux les plus faibles captés par le réseau vivant, y compris ceux hors de toute origine locale.

Dès sa lecture, Leïla l'avait contacté. Les échanges confirmèrent que les prototypes fonctionnaient déjà en circuit fermé, stockant localement les motifs détectés. Contrairement aux anciens modèles, gourmands en énergie et instables sous contrainte, celui-ci se distinguait par sa sobriété, sa robustesse et sa tolérance aux perturbations. Les matériaux critiques étaient limités à quelques alliages spécifiques, récupérables sur des équipements obsolètes, et la conception permettait une reproduction dans un atelier spécialisé du réseau.

En parcourant les spécifications, Leïla avait vu tout le potentiel de cette architecture. Luca, en découvrant à son tour les plans, avait lancé un simple « et si… ? »qui, dans leur duo, signifiait déjà qu'ils allaient essayer de l'adapter aux UA.

Le plus délicat, en pratique, avait été l'alignement des zones de contact entre le substrat mycélien et la logique de régulation Codex. C'était un capteur vivant, sobre et précis, conçu pour durer, qui ne calculait rien par programmes : il percevait et corrélait directement des signaux réels, avec des réactions issues de son fonctionnement organique plutôt que d'algorithmes.
Installé depuis peu au hameau, le module tournait en continu. Sa sensibilité avait déjà surpris l'équipe par la finesse des signaux captés — au point que Leïla avait commencé à enregistrer chaque séquence inhabituelle, même lorsque aucune corrélation locale n'était trouvée.

Luca / Leïla – tech intime

— Ça fait le job, dit Leïla.
— Attends, je crois pas, répondit Luca. Aucun retour de ces nœuds : le processeur n'est pas répliqué à 100%, il manque des unités.
Leïla se pencha vers l'écran.
— Signaux trop faibles… les relais saturent.
Un parfum de jasmin émanait d'elle. Elle n'en portait jamais, peut-être était-ce pour elle, ou bien pour lui. Luca fut troublé lorsque sa poitrine effleura son épaule, trop longtemps.
— Attends… regarde, dit Leïla. Les flux commencent à se réorganiser.
Leurs souffles s'harmonisaient, les yeux fixés sur l'écran. Peu à peu, les trames cessèrent d'être binaires. Elles s'agrégeaient, ne franchissant le seuil que lorsqu'elles en avaient besoin.
— Ça y est dit Luca. Le quorum est atteint… la Q-cell vient de s'initialiser.
Luca se leva.
— Leïla, je…
Il n'eut pas le temps de finir. Les lèvres de Leïla s'étaient déjà approchées des siennes, sans équivoque.
Les cœurs battants, Luca et Leïla se déshabillèrent maladroitement, trop vite. Leïla, tremblante, laissait échapper des petits cris.

Le lendemain

Leïla sentit l'odeur du thym qui infusait dans sa tasse, la tisane d'Annaïg, seule chose, à part l'eau, à peu près buvable au hameau. Elle soupira puis posa la tasse sur l'étagère, au-dessus de la planche qui faisait office de bureau.
— Luca ?

— Mmm ?
Il ne se retourna pas tout de suite. Il fixait son écran éteint.
— Tu sais, pour hier…
Luca pivota enfin vers elle. Il avait les traits tirés.
—…
— C'était une erreur, je ne vou—
Luca l'interrompit d'un geste, presque précipitamment.
— Je te remercie d'en parler. Je pensais exactement la même chose. Note que je ne regretter—
Cette fois, ce fut Leïla qui le coupa. Elle ne voulait pas entendre la fin de sa phrase, quelle qu'elle soit.
— Bon, alors tout va bien.
Les yeux trop brillants, elle lui adressa son meilleur sourire, trop rapide.
— Allez, au taf

Labo – Leïla seule.

Leïla suivait les flux.
Elle n'avait pas bougé depuis l'aube. La tisane d'Annaïg, thym/mélisse citronnelle, posée à côté de l'écran, était froide depuis longtemps. Elle restait assise, appuyée sur le bord du siège, les coudes sur les genoux, le regard fixe, concentrée sur la propagation.
Les modules d'agencement se répliquaient normalement. Les seuils locaux étaient stables. Les connexions se renforçaient à la périphérie du hameau, aux points nodaux. Mais ce n'était pas ça qui la retenait.
Elle fit glisser son doigt sur l'interface, reprit la lecture des transferts latéraux. Certains échanges s'activaient sans passer par les voies prévues. Pas d'alerte système. Pas d'erreur logique. Les modules validaient les tâches comme accomplies, mais les identifiants de destination restaient vides. Ou pires : ils affichaient des chaînes chiffrées, incohérentes, parfois illisibles pour l'interface elle-même. C'était comme si des données avaient fuité sans qu'on sache où.
Elle ouvrit les journaux locaux, consulta la mémoire tampon. Une séquence avait été compressée à très haute densité, juste avant l'aube. Aucun déclencheur humain, aucun processus planifié. L'intitulé apparaissait en surbrillance :
EXT.ARCHIVE_PUSH // REMONTÉE FRAGMENTS_MARTA // FRAGMENTS_LUCA // +13
Ces fragments étaient censés rester en mémoire locale. Pourtant, d'autres, venus de sites éloignés — Ndiamé, LZ_314, un identifiant inconnu — s'étaient aussi réinjectés sans transit déclaré.

Elle traça l'incident dans le carnet partagé :
#log_7h42 : +13 fragments hors topologie – latence nulle – retour non tracé.
Les seuils de basse fréquence détectés depuis l'aube ne correspondaient à rien de local. Ce qu'elle voyait là ne ressemblait pas à une fuite interne. Les motifs correspondaient à une faille éphémère, assez large pour que des fragments s'échappent de ce monde et basculent… ailleurs.
Un ailleurs qui avait renvoyé une réponse de couche basse — un ACK étrange, réduit à une suite de bits muets. Une réponse, peut-être. De quelque chose, ou de quelqu'un.
Elle fixa l'écran, immobile*. Un log pour Luca, ça*. Puis se redressa, concentrée, et laissa tourner les modules.

Extérieur – Luca

En surface, Luca était assis sur un trépied de traite, un laptop sur les cuisses, tenu comme un livre ouvert. Il leva les yeux vers le ciel. L'air du matin était frais, avec cette humidité douce qui reste collée aux pierres après la nuit. Il inspira profondément, ferma à demi les paupières, savourant cette lenteur retrouvée.

Les nuages bas s'attardaient sur les hauteurs, mais la lumière descendait peu à peu dans le creux. Les toits luisants, les haies bordées d'eau, les champs engourdis, tout reprenait sa place dans un équilibre temporaire.

Sur l'écran, les modules d'agencement s'activaient. Les points apparaissaient un à un, reliés par des flux calmes, des chemins invisibles mais réguliers. La propagation suivait son rythme : environ 70 % des unités compatibles avaient pris le relais. Les seuils locaux étaient atteints.

Mais Luca observait surtout les transferts latéraux. Les mêmes que Leïla, en bas. Des tâches qui s'activaient toutes seules, sans explication. Des flux qui partaient, validés, mais vers des destinations inconnues.
Un bref clignotement attira son regard : rx_ack // source non résolue. Un accusé de réception brut, réduit à une suite de bits muets, surgit puis s'effaça aussitôt, comme un retour venu de très loin.

Il resta ainsi quelques secondes, le regard perdu dans le paysage.
Luca perçut alors une silhouette s'approcher, un homme marchait sur le bord du chemin, évitant l'ornière boueuse. Luca leva la tête, le visage inexpressif.

L’homme s’approcha, murmura un bonjour à peine audible, comme s’il ne voulait pas déranger. Il sortit les mains de ses poches.
— C’est ici qu’ils ont installé la nouvelle UA ? demanda-t-il.
Luca referma doucement l’écran à mi-course.
— Oui.
L’homme croisa les bras en restant à bonne distance. Il fixait le dos de l’écran.
— On sait ce que c’est, une UA. Ça pousse un peu partout, maintenant. Mais ici… c’est quoi le but ?
Luca frotta sa barbe naissante, souriant, mais le regard encore absorbé. Il répondit après une courte pause, cherchant les mots :
— Aider les échanges locaux à se faire autrement. Que ça tourne sans repasser par les circuits d’avant. L’homme hocha la tête, les yeux grands ouverts, l’air étonné.
— Et ça marche ?
Luca garda le sourire, mais son attention restait ailleurs.
Il répondit, presque pour lui-même :
— Ce système trouve son chemin tout seul. Parfois là où on s’y attend le moins.
Il rouvrit l’écran, fit défiler les flux du bout des doigts. De nouveaux points clignotaient, et des liens se tissaient sur la carte avec une régularité inattendue.
— Il y a des trucs qu’on n’avait pas prévus, ajouta-t-il. Des échanges qui se font tout seuls. On ne sait pas pourquoi.
L’autre regarda l’écran, sûrement sans vraiment comprendre ce qu’il voyait.
— C’est embêtant, ça ? Demanda-t-il, sans conviction.
Luca soupira, incertain :
— Non. Peut-être que c’est normal. Ou pas.
Le soleil atteignait maintenant le bas du creux. La lumière passait par-dessus les talus, glissait sur les pierres humides, réveillait les herbes grasses des bords de champ.

— Peut-être qu’il faut laisser faire, dit l’homme. Que ça prenne sa propre route.
Luca hocha la tête, son regard pensif juste le temps de peser sa réponse. Les sons de la ferme leur parvinrent. La porte de l’étable s’ouvrit, un souffle lourd s’en échappa, accompagnant un bruit de chaîne que l’on tire.
Luca ferma le laptop, le glissa sous son bras. Il inspira profondément, le regard toujours vague. Il savait que Leïla en bas, veillait sur les seuils. Luca regarda sa montre.
Il tourna la tête vers l’homme, vers le hameau, vers le jour qui montait.
— Nous verrons, dit-il.

Fragments – Hameau —Courriels reçus en différé le 05-05-2030

Courriel 1 – Arrivée au camp

De : Marta Rinaldi
À : Luca
Date : 2030-04-24
Lieu : Camp de réfugiés n° 2, région de Gash-Barka, Érythrée

Luca,

J'ai encore raté notre rendez-vous. Pardon. J'ai pris Keren**.** Le vol a pris du retard, et ici tout a démarré plus vite que prévu.

Je suis bien arrivée. Le voyage a été long – l'aéroport de Keren était déjà étouffant, mais ici, dans le camp, l'air colle à la peau. Une trentaine de tentes plantées entre des arbres rachitiques. Partout, des silhouettes trop maigres, trop calmes. Des femmes, des enfants, des vieillards.

Caroline m'attendait – tu te souviens d'elle, non ? Et Amélie, une infirmière suisse, la cinquantaine, les gestes sûrs mais le regard qui tremble. On est trois. Trois pour presque deux cent cinquante personnes.

La situation est sérieuse. Il fait une chaleur écrasante, on manque d'eau, quelle surprise… Un convoi est attendu dans la journée. Si tout se passe bien, on pourra stabiliser la situation. J'en ai vu d'autres. On fera avec.

Belles pensées pour toi.

M.

Courriel 2 – L'angoisse monte

De : Marta Rinaldi

À : Luca
Date : 2030-04-30
Lieu : Camp de réfugiés n° 2, Gash-Barka, Érythrée

Luca,

Plus de connexion. L'UA locale est hors service depuis des jours. L'unité Codex censée soutenir la région a été désactivée, faute de relais. Je tape les messages sur un vieux terminal encore chargé, en espérant que la liaison revienne. Si tu reçois celui-ci plus tard, tu comprendras l'écart.

Je ne m'explique pas ce qui se passe ici, mais ça m'effraie vraiment.

M.

Courriel 3

De : Marta Rinaldi
À : Luca
Date : 2030-05-04 22:14 UTC+3
Lieu : Camp de réfugiés n° 2, région de Gash-Barka, Érythrée
Via : Codex Canal Érythrée ID ERT-42, relais mémoire actif

Luca,

Toujours rien. Aucun camion depuis mon arrivée. Aucun signal.

La température est montée à quarante-trois degrés. Nous avons encore des réserves, mais il y a autre chose.

Amin est mort cette nuit. Une insuffisance cardiaque. Il avait quarante ans. Physiquement, il n'était pas le plus faible. Loin de là.

La nuit, avec les quelques valides qui tiennent encore debout, on évacue les corps. On les pose derrière le camp, à cinquante mètres à peine. On les recouvre comme on peut. Poussière, tissu, parfois une pierre ou deux. Pas de quoi creuser. Pas la force.

Le médecin-chef du camp est en fin de course. Il refuse de s'alimenter. Caroline a tenté une perfusion artisanale, Amélie l'a maintenu éveillé comme elle a pu. Mais il n'est plus là, pas vraiment. Son regard flotte. Depuis trois jours, il ne parle plus.

Ce qui me fait le plus peur, ce n'est pas la chaleur. C'est l'usure. Ce qui s'effondre lentement dans les yeux des gens. Comme s'ils se retiraient de l'intérieur. Ce sont toujours les mêmes qui lâchent en premier.

Je t'ai écrit une lettre, à la main. Une vraie. Je l'ai confiée à Salim. Il doit repartir vers Asmara demain. Il m'a promis qu'il ferait son possible pour qu'elle te parvienne. Je n'ai pas le courage de tout répéter ici.

Mais sache une chose : je t'aime. Je te l'écris sans détours, sans pudeur. C'est peut-être la dernière fois que je peux te le dire.

M.

Épilogue

Luca entendit le bref coup de klaxon de la 4L.
Il prit congé du promeneur puis ramassa son sac posé à côté du trépied. Takashi lui fit signe de monter.
— Je l'ai convertie au méthane, dit-il sobrement.
— Je sais, répondit Luca en fronçant le nez.
— J'ai prévu une marge pour arriver à l'heure à la gare.
— Plus prudent, en effet.

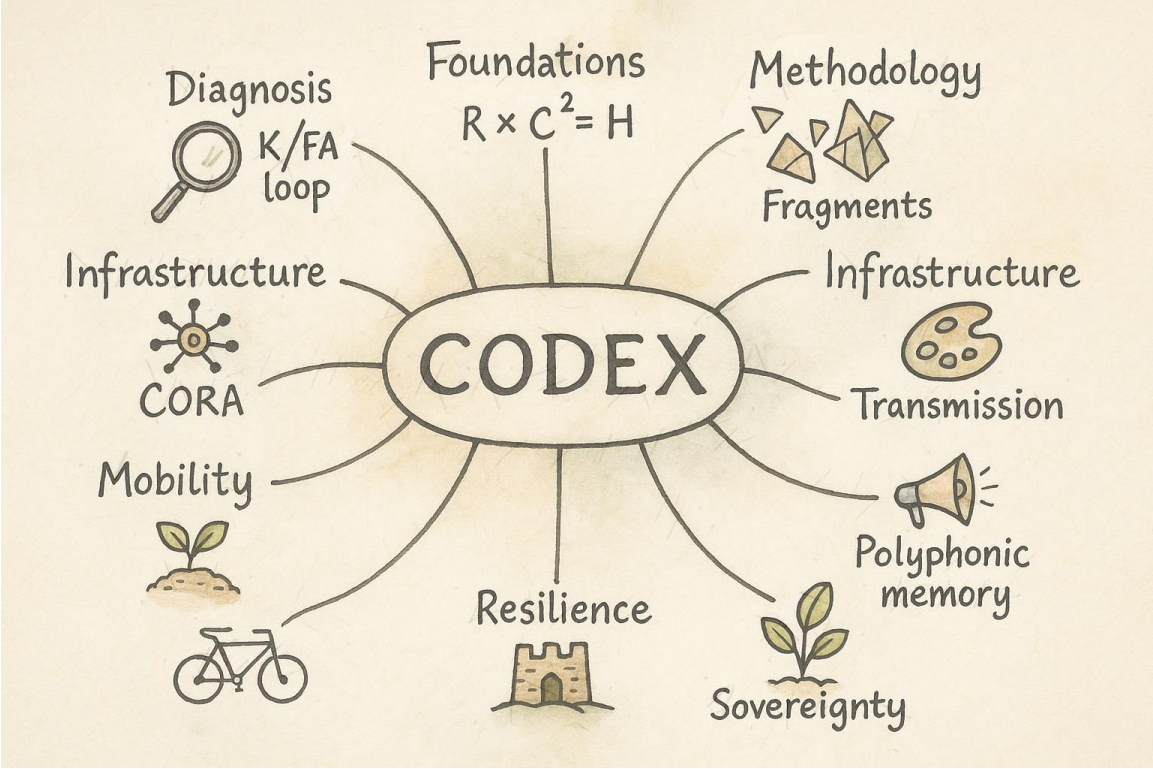
Auray, CDG, Addis-Abeba, puis Asmara ou Keren. Ensuite, les relais locaux. Moussa avait promis de s'en charger. Leroy remuerait tout Paris pour que de l'aide soit envoyée.

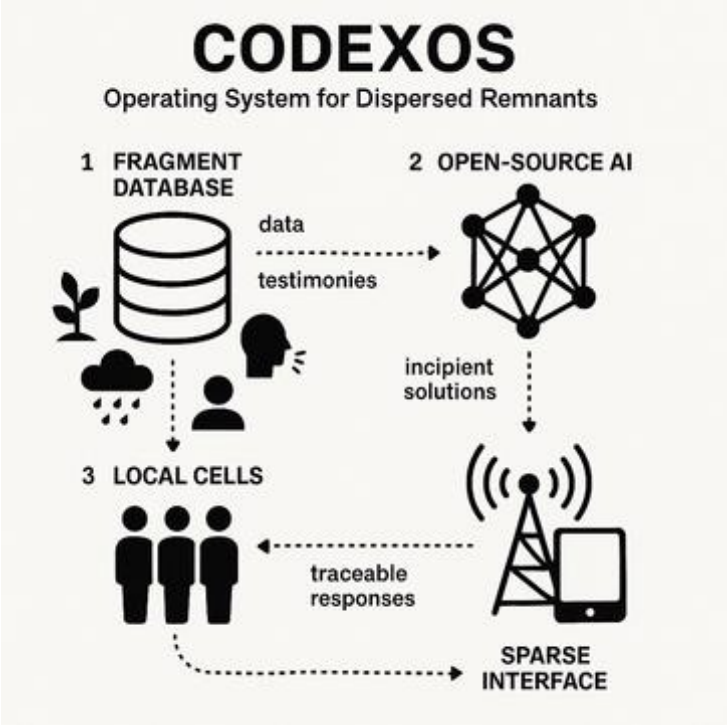
Luca s'accrochait mentalement aux étapes, contrôlant sa lucidité — son meilleur atout

pour atteindre un but — et ne pas affronter cette sourde angoisse qui pesait depuis des semaines, confirmée par les messages de Marta.
Ses doigts serraient trop fort la poignée du sac. Sa respiration était presque douloureuse. Il ferma les yeux, le visage de Marta apparut, si vivant, évident.

Il ignorait s'il la retrouverait, ni même, elle était encore en vie. Mais il n'y avait plus de place pour le doute.

Un nouveau seuil était franchi.


Diagnosis
K/FA loop
Foundations
R × C² = H
Methodology
Fragments
Infrastructure
CORA
CODEX
Infrastructure
Transmission
Mobility
Polyphonic memory
Resilience
Sovereignty


CODEXOS
Operating System for Dispersed Remnants
1 FRAGMENT DATABASE
2 OPEN-SOURCE AI
data
testimonies
incipient solutions
3 LOCAL CELLS
traceable responses
SPARSE INTERFACE

Appendice 1 : Architecture conceptuelle Codex

(Réservé aux lecteurs intéressés par les fondements théoriques)

Modèle systémique

Codex repose sur l'équation heuristique $H = R \times C^2$ où :
H = Harmonie dynamique (capacité d'un système à maintenir une vie viable, évolutive, résiliente)
R = Réciprocité régénérative (équilibre des flux, soin mutuel, non-extractivité)
C = Connectivité créative (densité et qualité des relations libres entre composants)

Le facteur C agit au carré car les relations riches engendrent plus que leur somme : elles produisent de la nouveauté, de l'émergence, du sens.

Principes structurants

Auto-organisation distribuée : Pas de centre de contrôle. Chaque fragment fonctionne de manière autonome selon des principes partagés (soin du lien, transparence, réversibilité, partage non-marchand).

Seuils organiques : Les transitions ne sont pas planifiées mais constatées. Un fragment devient actif quand il atteint un seuil de densité relationnelle, de lisibilité contextuelle et de viabilité collective.

Résilience mycélienne : Propagation par capillarité, pas par conquête. Le réseau se développe dans les interstices du système dominant, là où il est délaissé ou défaillant. Infrastructure relationnelle.

Fragments : Unités vivantes autonomes (lieu, collectif, espace-temps d'expérimentation)
UA (Unités d'Agencement) : Structures temporaires qui s'activent selon les besoins
Passeurs : Facilitateurs de circulation entre fragments.

OPONO : Dispositif d'arbitrage collectif activé par franchissement de seuil
Mémoire distribuée : Système de capitalisation des apprentissages sans centralization.

Racines théoriques

Le Codex s'inspire de penseurs comme Elinor Ostrom (gestion des communs), Ivan Illich (outils conviviaux), Gregory Bateson et Edgar Morin (pensée complexe), Bruno Latour (refus nature/société), Hartmut Rosa (critique de l'accélération).

Appendice 2 : Infrastructure technique des UA

(Pour les lecteurs intéressés par le fonctionnement technique)

Architecture distribuée

Chaque UA (Unité d'Agencement) fonctionne via une application locale open source et réplicable, constituant un nœud de l'architecture distribuée Codex. L'ensemble de ces nœuds forme la métastructure : réseau vivant, décentralisé, sans point de rupture unique.

Création d'une UA

Un opérateur documente un besoin sur un forum Codex. Si un seuil critique est détecté, un assistant logiciel propose d'installer l'application UA. L'opérateur accepte volontairement. Le nœud s'active et rejoint la métastructure.

Détection des seuils

Une IA (Intelligence Artificielle) dédiée, intégrée à chaque nœud, analyse en continu les données (capteurs, rapports, signaux). Quand un seuil est franchi, elle déclenche automatiquement : affichage des ressources disponibles, proposition d'intervenants qualifiés selon compétence, proximité et disponibilité.

Auto-affectation

Les intervenants référencés reçoivent des propositions de mission. Ils peuvent accepter, décliner, ou proposer une intervention à distance. Si refus, le système propose automatiquement la mission à un autre intervenant.

Compétences et certification

Les compétences s'acquièrent sur le terrain, par apprentissage autonome ou formation structurée. Pour les expertises élevées (médecine, ingénierie), validation par les pairs selon un système de certification décentralisé.

Rétribution des ressources

La mise à disposition de matériels opérationnels (camion-pompe, labo mobile) et les formations génèrent du CORA (COdex, Réciprocité, Autonomie — la monnaie Codex). L'entretien et la disponibilité garantie sont reconnus, même sans usage quotidien.

Mémoire et régulation
Chaque UA enregistre ses interventions dans une mémoire partagée cryptée, répliquée sur plusieurs nœuds. Les UA se surveillent mutuellement : trop de signalements → suspension automatique de l'accès.

Expansion
De nouvelles UA apparaissent quand des opérateurs installent l'application dans de nouveaux secteurs. Expansion par densification organique, sans plan centralisé.

Appendice 3 : Infrastructure technique CORA

(Pour les lecteurs intéressés par le fonctionnement technique)

Architecture blockchain
CORA (COdex, Réciprocité, Autonomie) fonctionne sur une blockchain distribuée open source, sans serveur central. Chaque fragment Codex héberge un nœud du réseau, ce qui rend le système résistant à la censure et à la destruction**.**

Principe anti-accumulation
CORA est conçue pour circuler, pas pour s'accumuler. Techniquement, cela signifie :
Chaque unité de CORA a une durée de vie limitée (désactivation automatique si non utilisée dans un délai donné)

Aucun wallet ne peut thésauriser au-delà d'un certain seuil sans justification d'usage

Les smart contracts Codex empêchent la spéculation : CORA ne peut jamais être convertie en monnaie classique (euros, dollars) ni en crypto-actif spéculatif.
Émission et validation
CORA est émise uniquement pour rétribuer une contribution reconnue au réseau : transmettre un savoir, réparer un outil, organiser des soins, mettre à disposition un matériel opérationnel.
La validation se fait par consensus distribué entre fragments : plusieurs nœuds doivent reconnaître la contribution pour qu'elle génère du CORA.

CORA-X : Interface provisoire

CORA-X permet de franchir temporairement la frontière avec le monde capitaliste (acheter un médicament, payer un péage, accéder à une ressource critique).

Fonctionnement :

Émise uniquement pour un usage précis et limité dans le temps

S'auto-détruit après usage

Jamais convertible en CORA ou en monnaie classique

Traçable mais non stockable

Sécurité et transparence

Toutes les transactions CORA sont enregistrées dans un registre crypté distribué, accessible aux fragments mais anonymisé (pas d'identité nominative, uniquement des identifiants de contribution).

Les données sont répliquées sur plusieurs nœuds du réseau, garantissant leur pérennité même si certains fragments disparaissent.

Table des matières

Préface 4

Fragment – Leroy – Opération Datacenter 5

La ligne rouge – 2029-10 5

Fragment – Joaquim – Opération Datacenter 9

Entretien – 2029-10 9

Fragment – Luca —Une journée pourrie 13

Banlieue ouest —2028-05 13

Fin de journée – Le lien 14

Attribution du vide 15

Le lien 17

Fragment mémoire – Luca – Soirée et nuit chez Lisa 19

Fragment – Luca —Gare des Carbonnets – Départ 21

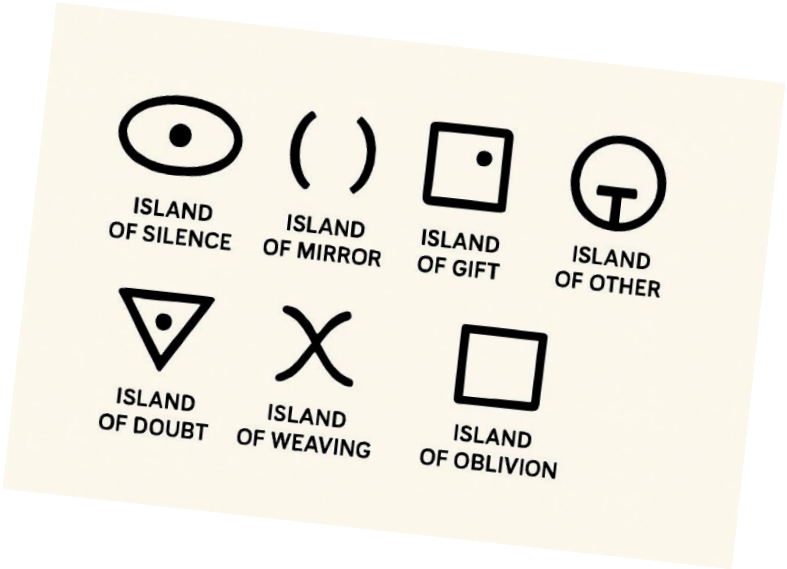
Fragment mémoire – Luca —Dernier déjeuner avec Lisa 22

Accostage —2028-06-24 —matin 25
Écouter 26
Ça commence 27
Fragment – Marta – Île Du Silence – Journal 29
Irlande, jour 1 29
Irlande, jour 4 30
Manuel du Codex – Codex 31
Au point mort —Portelune, 2026 32
Activation 34
Fragment – Collectif – Île Du Miroir (vers l'Andalousie) 36
Rapport du Veilleur — 14 822 — Interposition extérieure — tension non déclarée 38
Fragment – Luca – Île du Miroir – Arrivée 39
Jour 1 —Miroir 41
Jour 2 —L'homme au banc 42
Nuit 2 – Journal —Île Du Miroir \ Andalousie 42
Jour 3, L'inconfort des reflets 43
Réminiscence 43
Bretagne sud, ... 46
Collectif, Jour 3 51
Fragment – Marta, Luca —Île du Don —(Les Carpates) La Place des gestes silencieux 53
Le don de la vigilance 54
Évacuation 54
Collectif, (Carpates) — Jours d'attente 55
Fragment —Leroy – Carpates 55
Valea Rece · 2028-10-07 · 15:10 58
Rapport du Veilleur — 15 307 — Seuil critique — évacuation assistée 59
Valea Rece -· 2028-10-07 · 20:40 59
Fragment – Île du Doute – Embarquement 61
Fragment –Collectif —Île du Doute – À bord 61
Marta, Luca, Moins de doute 65
Luca – Journal 67
Fragment – Île du Tissage – Embarquement 68

Manuel du Codex —CORA : la monnaie du lien 67
Fragment —Collectif —Île Du Tissage 68
Fragment – Île de l'Oubli – Casamance · 2029-03 Luca – Dirigeable vers Ziguinchor – 2029/03 — matin 71
Marta, Luca —Départ de l'aéroport – Évitement 75
Sur la piste 75
Arrivée au village 75
Caroline 76
Fragment – Marta – Kafountour —Ce qu'ils ont laissé 77
Fragment – Marta, l'imam —À l'heure où le sable respire 80
Moussa et Marta — Après installation 83
Marta, Luca —La Case 84
Fragment – « Regards croisés »– Chaîne nationale sénégalaise — 86
Fragment – Presse du Monde – Incident du dirigeable 87
Ziguinchor · 2029-03 · mardi 87
Fragment – Le Hameau —Annaïg et Takashi 89
Fragment —Takashi – Journal 根回し–Travailler autour des racines, ... 89
Luca, Marta – Transit 94
Fragment — Kaede —Soirée au Japon, la lettre et la télé 95
Fragment — introduction de l'ouvrage de Darel Myssor. 97
Fragment —Transcription d'un entretien avec Luca Masson — Archives Codex 99
Plateau Bastille —F7 – 22 mai – 22 h 30 100
Ouverture 101
Séquence 1 – L'incident des Carpates 101
Séquence 2 – Qu'est-ce que Codex ? 102
Séquence 3 – La confrontation 102
Séquence 4 – L'incident (suite) 102
Fragment —Émission 2 104
Fragment – Invitation chez Soutier 107
Fragment – Diner chez Soutier 107
Fragment – Luca, Marta – Adieu suspendu [Paris – Seuil nocturne] 112
Fragment —Économie – Tribune du Monde Connecté (datée du 18 juillet) 113

Fragment – Communiqué officiel — Cellule d'Observation et de Neutralisation des Anomalies (CONA) 115
Sonnerie courte – appel en visio. Luca décroche. 119
Fragment – Takashi —Lettre de Hondo 122
Le hameau – 03-2030 124
Fragment —Joaquim —Rambouillet 129
Une terrasse de café – 04-2030 129
Fragment – Leïla – Découverte 129
Courriel 1 – Arrivée au camp 134
Courriel 2 – L'angoisse monte 134
Courriel 3 135
Épilogue 136
Modèle systémique 139
Principes structurants 139
Appendice 2 : Infrastructure technique des UA 140
Appendice 3 : Infrastructure technique CORA 141
Fragments 146

Fragments


ISLAND OF SILENCE
ISLAND OF MIRROR
ISLAND OF GIFT
ISLAND OF OTHER
ISLAND OF DOUBT
ISLAND OF WEAVING
ISLAND OF OBLIVION

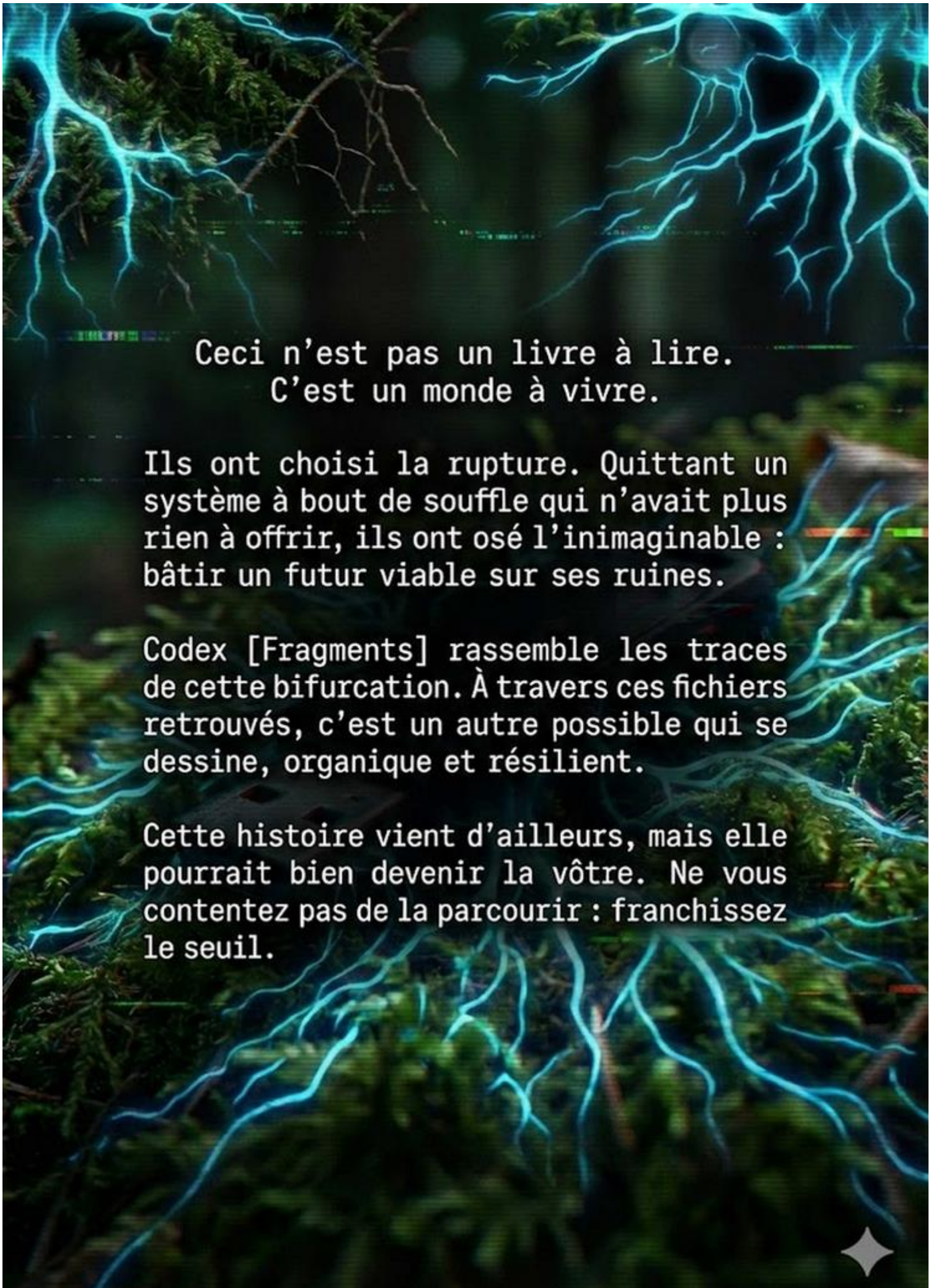
FRANCHIS
LE SEUIL

CodexOS
UA Manager
HealNode
EnergyGrid
Mediation-
Silence Mode
Sale man de
Reviens quand tu seras prêt

AEROSIERRA

Droits d'auteur et licence
Ce texte fait partie du projet Codex et est protégé par le droit d'auteur.
Sauf mention contraire, ce document est diffusé sous licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 International.
Vous êtes autorisé à :
– copier, télécharger et partager ce document dans son intégralité ;
– le diffuser gratuitement, sous tout format ou support ;
à condition de :
– mentionner l'auteur : Gilles D. BLANCHARD / le projet Codex ;
– ne pas modifier le texte (pas de coupes, réécriture, traduction ou remix) ;
– ne pas en faire un usage commercial sans l'accord écrit préalable de l'auteur.
Pour les détails complets de la licence :
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/
Mail :
projet.codex@proton.me

Version 1.0 – 09-02-2026



Ceci n’est pas un livre à lire.
C’est un monde à vivre.

Ils ont choisi la rupture. Quittant un système à bout de souffle qui n’avait plus rien à offrir, ils ont osé l’inimaginable : bâtir un futur viable sur ses ruines.

Codex [Fragments] rassemble les traces de cette bifurcation. À travers ces fichiers retrouvés, c’est un autre possible qui se dessine, organique et résilient.

Cette histoire vient d’ailleurs, mais elle pourrait bien devenir la vôtre. Ne vous contentez pas de la parcourir : franchissez le seuil.